



L'ARAIGNÉE

Antonin Guirette - L'Araignée

Prologue

Les Français avaient mis en place le complexe militaire de Porquerolles à la hâte, dans l'année qui avait suivi la catastrophe. De fait, il n'avait souffert d'aucune considération esthétique pendant sa construction et déformait le paysage. Les pins, les chênes et les mottes d'herbe laissaient place à un grand cube gris de trois cent mètres carrés protégé par un mur de ciment et de briques. Depuis la fin de la piraterie, l'île avait cessé d'être un point de défense stratégique pour les militaires, mais la catastrophe avait tout changé. Désormais, il importait aux autorités françaises de s'implanter dans l'intégralité des territoires encore sous leur juridiction. D'autant que ce petit archipel constituait pour elles une

excellente porte d'entrée sur le continent dans le cas où il redeviendrait enfin possible d'y poser le pied.

En plus d'un avant-poste de l'armée, le complexe de Porquerolles était un important centre de recherches, dont le principal sujet d'étude était le « rayonnement ». Cinq ans n'avaient pas suffi à déterminer les causes de la catastrophe, et au vu de l'échec de toutes les tentatives de retourner sur le continent, on s'accordait à dire que même un siècle ne suffirait pas. En revanche, il était certain pour la communauté scientifique que lesdites causes étaient liées à cette nappe rouge qui apparaissait sur les radars, mais n'était liée à rien de radioactif. Ni, en fait, à rien que les humains connaissaient. On savait que le « rayonnement » et la catastrophe étaient arrivés en même temps, et qu'il ne dépassait ni les limites terre-mer ni la chaîne de montagnes de l'Oural.

Quand la jeep du général Lefebvre arriva au niveau du mur d'enceinte, dont l'entrée était gardée, son occupant passa la tête par la fenêtre de la portière et se désigna du doigt, histoire de faire comprendre à la sentinelle qu'il appuyait du regard que non, il n'avait pas de laissez-passer en bonne et due forme, mais que si elle tenait à son job, ça n'avait pas d'importance. Le tout-terrain continua son chemin et s'arrêta au niveau d'un parking sommaire dont les lignes, tracées à la peinture blanche sur le goudron, commençaient à s'effacer.

Lefebvre était un homme dont la petite taille ne semblait rien enlever à sa carrure imposante. De son point de vue, tout était dans le regard. Son crâne dégarni et ses petits yeux sévères, le tout accompagné de son éloquence naturelle, en avaient fait un homme politique de premier plan dans la France post-

catastrophe, où l'armée – ce qu'il en restait – avait pris en main les affaires du pays.

Avisant le complexe militaire, il se fit la réflexion que ça avait encore grandi. Sur la gauche comme sur la droite se trouvaient de nouvelles annexes qui formaient de petites excroissances au bâtiment principal. Malgré le piétinement de la recherche dans le domaine du « rayonnement », le président de la République continuait à augmenter les moyens alloués aux sciences en général, estimant qu'avec la perte du territoire métropolitain, c'était l'excellence technologique et culturelle qui allait permettre au pays de retrouver sa grandeur.

Lefebvre entra dans le complexe, suivi de ses deux subordonnés. L'intérieur était un grand dédale de couloirs immaculés où allaient et venaient autant de soldats que de scientifiques, tous en uniforme.

Antonin Guirette - L'Araignée

Certains saluaient le général *manu militari*, ce à quoi il répondait par un hochement de tête. Le petit groupe continua son chemin jusqu'à la salle d'étude portant le numéro 212 et Lefebvre, après avoir remis son téléphone portable de fonction à l'un des deux adjoints, entra dans la pièce.

Cette dernière était divisée en deux parties séparées par une grande plaque de cuivre, dont semblait provenir un bourdonnement désagréable. Il y avait là six hommes et femmes de science : là où se trouvait Lefebvre, ils s'activaient sur des calculs ou regardaient avec intérêt un écran relié à la caméra qui observait l'autre côté, et qui semblait éprouver toutes les peines du monde à afficher une image stable ; par intermittences, on pouvait observer les trois autres scientifiques, vêtus d'amples combinaisons de caoutchouc, recouvertes de fils de cuivre. Impossible

Antonin Guirette - L'Araignée

en revanche pour un non-initié comme Lefebvre de comprendre ce qu'ils faisaient, tant la recherche sur le « rayonnement » paraissait abstraite. Ce qui, pour ce que le général en savait, était à l'image du « rayonnement » en général.

Quand elle le vit, l'une des scientifiques arrêta sa tâche pour venir le saluer, un sourire crispé plaqué sur ses lèvres.

— Bonjour, Mlle Reynaud, dit le général. Vous en êtes où ?

L'intéressée soupira avant de répondre :

— Bonjour, général. Pour faire simple... actuellement, il est toujours impossible de déterminer avec précision quel impact aura le gaz sur l'environnement de la zone ciblée.

Lefebvre pesta, mais il savait à quoi s'attendre et passa au second sujet.

Antonin Guirette - L'Araignée

— Et concernant les combinaisons ?

— Elles sont prêtes, affirma Reynaud. On a pu en produire une cinquantaine, en tout. Elles sont conformes à ce que vous avez demandé. Encore une fois, c'est impossible de savoir si les réactions des simulations et des tests seront les mêmes en conditions réelles. Mais on ne pourra pas faire mieux au vu du délai.

— Ne vous inquiétez pas, je comprends, tempéra le général. C'est au moins ça de pris. Continuez à travailler, il devrait encore rester un peu de temps avant la décision.

Pour l'heure, les choses avançaient à un bon rythme. Il en aurait espéré d'avantage mais il avait aussi appris à ne pas être déçu quand tout ne correspondait pas exactement à ses attentes. De plus, il ne s'estimait pas assez compétent en la matière pour juger de la

longueur et de la difficulté du travail des chercheurs, surtout en équipe réduite.

En tout cas, il était sûr d'une chose : les conclusions que les scientifiques pouvaient déjà tirer de leurs recherches devraient lui suffire à opposer une défense sérieuse au reste de l'État-major. Il savait que sa position était marginale mais il ne désespérait pas de ramener ses collègues à la raison.

Le cours de ses pensées fut interrompu par l'entrée brutale d'un des ses subordonnés dans la salle d'étude. Il sursauta presque et se retourna pour reprocher à la jeune femme son manque de manières. Cette dernière se contenta d'un geste d'excuse avant de dire ce qu'elle avait à dire :

— On vient d'avoir un coup de téléphone. L'État-major a pris sa décision sans vous. Ils vont bombarder. Dans une semaine.

Il fallut quelques secondes à Lefebvre pour digérer l'information. Ceci fait, il s'écria :

— Ça n'a aucun sens ! Absolument aucun sens !

Certains chercheurs laissèrent échapper de peu discrets soupirs d'agacement. Les militaires sortirent.

— On m'a dit qu'ils avaient invoqué l'accord gouvernemental et présidentiel, expliqua l'adjointe dans le couloir. Je crois bien qu'ils ont fait en sorte de vous doubler, général.

Lefebvre jugea qu'il avait sans doute fallu beaucoup de courage à la jeune femme pour lui annoncer une pareille nouvelle en face, quand bien même cela faisait partie de son travail. Là, tout de suite, il avait envie de casser quelque chose. C'était le signe qu'il était temps de fumer une clope. Il réfléchit quelques instants, puis rentra dans la salle d'étude et donna ses directives à Reynaud :

— Préparez les combinaisons pour le départ. Une dizaine, pas plus. Je m'occupe de trouver les gens. Ces salopards ne m'ont pas encore doublé.

Puis il repartit, claqua des doigts à l'adresse de ses deux subordonnés et s'empressa de sortir du complexe. Il s'arrêta devant l'entrée, cracha par terre, puis alla marcher un peu. Il s'efforça d'écouter le chant des cigales, le crissement de ses bottes de cuir sur le gravier, et rejoignit le parking. Adossé contre la jeep qui l'avait conduit là, il alluma sa cigarette. Il fulminait. Jamais une chose pareille ne se serait produite cinq ans auparavant.

Certes, retenter d'envoyer des humains en Europe après tous les échecs précédents pouvait paraître relever du suicide. Mais le bombardement n'avait pas à être précipité, d'autant plus que le gaz, mis au point seulement un an plus tôt, n'avait toujours pas été

suffisamment testé pour que l'on soit certain qu'il ne détruirait pas tout sur son passage. Quel intérêt y aurait-il à rouvrir l'Europe si elle devait rester sinistrée pendant des siècles ?

Lefebvre savait que l'accélération de la décision était liée aux jeux de pouvoir au sein du gouvernement et de l'État-major. Ses adversaires avaient pressé les choses uniquement pour l'empêcher d'obtenir une position dominante dans les décisions et les négociations. Il disait souvent que ces gens-là seraient prêts à lancer la Troisième Guerre mondiale si cela pouvait les rendre riches.

Il était néanmoins trop tard pour s'apitoyer sur son sort. Il ne disposait que de sept jours pour lancer son plan et monter son expédition. Il devait trouver des individus spécialisés dans un délai record. Puis il espérait pouvoir profiter de la médiatisation

Antonin Guirette - L'Araignée

internationale du bombardement pour légitimer sa propre action, en jouant le plus finement possible. Mais il savait que ça, au moins, c'était quelque chose qu'il pouvait contrôler.

Chapitre 1

Stéphane s'était trouvé sur l'île de Porquerolles, dans l'archipel des îles d'Hyères, quand la catastrophe avait frappé cinq ans auparavant. Il se souvenait de ce jour aussi distinctement que si ç'avait été hier. On était en pleine après-midi. Guide touristique, il avait conduit son groupe sur l'île et avait passé deux heures à lui faire explorer l'endroit.

Les premières interrogations étaient venues quand plus personne n'avait été en mesure de téléphoner à qui que ce soit qui n'était pas sur l'île. L'inquiétude s'était amplifiée quand le bateau devant ramener les touristes sur le continent ne s'était pas présenté à l'heure dite.

Dans les bars proches du port, les télévisions n'affichaient plus que de la neige. L'intégralité des

chaînes, même régionales, avaient cessé d'émettre. Les touristes dont Stéphane avait la charge avaient commencé à paniquer, certains parlant même de rentrer à la nage s'il le fallait. Stéphane avait conduit son groupe au bord d'une fontaine, était allé au bar prendre des Coca-Cola pour les enfants et des bières pour les parents, puis ils avaient discuté en attendant d'en savoir plus.

L'attente avait été longue, ça, Stéphane s'en souvenait très bien. Il s'était fait la réflexion que les gens pouvaient tout de même faire preuve d'une étonnante capacité de déni quand la situation était critique et qu'il était important de garder son calme. Puis il avait pensé que ce serait une bonne idée pour un livre. La dizaine de personnes, enfants, parents, grands-parents, avaient attendu que ce fichu bateau

arrive enfin. Les employés du port non plus ne savaient pas ce qu'il se passait.

Internet fonctionnait toujours grâce aux antennes relais de l'île et des informations, rarement en français, avaient commencé à circuler. L'Europe ne répondait plus. Aucun signe de vie, aucun appel, rien. Tout d'un coup, le « petit problème de logistique » s'était transformé en une panne mondiale, d'une envergure tellement colossale que même la piste terroriste était inenvisageable.

L'ensemble des observateurs rapportaient que l'on ne pouvait même pas distinguer ce qu'il se passait, et que l'intégralité des appareils contenant de l'électronique avaient cessé de fonctionner sur le continent. L'un des touristes avait proposé d'utiliser ses jumelles. Stéphane et son groupe avaient ainsi été parmi les premiers à faire l'expérience du « flou ».

Stéphane avait toute sa famille là-bas, dans la ville d'Hyères. En y pensant, il avait serré très fort la clé de sa maison dans sa main. Il ne savait pas encore à ce moment-là qu'il ne reverrait ni sa femme ni ses enfants. La plupart des gens avaient fondu en larmes à mesure que l'on prenait toute la mesure de la gravité de la situation. Il n'avait pas fait exception. Plus tard, des avions, des navires et des hélicoptères de l'armée étaient arrivés. Avec le concours de la communauté internationale, les survivants allaient être pris en charge. L'Europe était désormais une zone sinistrée, dont l'entrée était interdite. Quelques personnes avaient tenté d'y retourner malgré tout – elles n'étaient jamais revenues. Même dans ses manuscrits les plus fantasques, Stéphane n'avait jamais imaginé une chose pareille.

D'autres nouvelles arrivaient de façon sporadique. Dans les territoires d'outre-mer, des émeutes avaient éclaté puis avaient été réprimées par les militaires. Les dirigeants locaux avaient instauré l'État d'urgence et ne l'avaient, dans les faits, jamais relâché. La capitale avait été déplacée à Cayenne, en Guyane, sous l'autorité du ministre des affaires étrangères, seul survivant du gouvernement et désormais président de la République par interim.

Dans les mois suivants, l'armée avait été directement associée aux affaires de l'État et les militaires étaient intervenus régulièrement pour mater les révoltes et permettre à la France de « continuer d'exister ».

Pendant deux mois, Stéphane avait vécu dans un camp de réfugiés, à côté Porquerolles. Puis des bateaux étaient venus transporter les survivants à

Antonin Guirette - L'Araignée

Calvi, en Corse, alors que l'île était en proie à une véritable insurrection armée. Ils avaient donc embarqué dans des avions et avaient gagné Cayenne.

Stéphane avait passé la première année transporté d'un territoire à l'autre sans aucune garantie concernant son avenir. Il avait perdu de vue les touristes de son groupe à mesure que ceux-ci s'étaient dispersés dans les autres camps de réfugiés. Ç'avait été la pire période de sa vie.

Il était passé d'une maison familiale proche de la mer, d'un métier agréable, à des lieux sales qui, au fur et à mesure que le temps passait, ressemblaient de plus en plus à des bidonvilles. La nourriture était rationnée, fournie par l'aide humanitaire, et rarement bonne.

Il n'y avait presque pas d'intimité dans les camps. Peu d'espoir, aussi. Parfois, la nuit, il entendait

quelqu'un hurler non loin. Il ne savait pas si cette personne criait son désespoir, ou se faisait agresser. Jamais il ne réagissait. À sa grande honte. Il se calmait en se disant que les forces de l'ordre s'occupait du problème. Il avait vu beaucoup d'images à la télévision sur la souffrance des pays sous-développés avant la catastrophe. Il n'avait jamais imaginé ce que c'était que de la vivre.

Quand les Français survivants avaient été affectés d'office à la construction de nouveaux immeubles d'habitation et à l'agriculture, il avait décidé de partir. Il avait utilisé ses maigres économies afin de prendre un vol direct pour Tokyo. Une fois arrivé, il s'était rendu compte qu'il n'était pas seul, et avait réussi à obtenir son visa, il devait l'avouer, par chance. Les grandes puissances mondiales encore en vie croulaient sous les demandes d'asile car tout autour, les ateliers

du monde étaient entrés dans une profonde crise suite à la disparition de leurs acheteurs.

Pour Stéphane, le plus dur ensuite avait été d'apprendre la langue et de trouver un travail. Il était resté précaire pendant une longue période. Ensuite, il avait publié son premier livre et rencontré Yumiko – à partir de là, tout avait commencé à aller mieux.

Se marier et devenir le père d'une nouvelle famille avait été son exutoire. En deux ans, il était passé de l'horreur au bonheur. Pour ce qu'il pouvait en juger, il avait bien géré ses choix de vie. Maintenant, après de telles montagnes russes, il lui fallait un peu de stabilité.

Il vivait désormais dans l'arrondissement d'Adachi, à Tokyo, un coin de banlieue où les immeubles ne dépassaient pas les cinq étages et où régnait un certain calme, loin des grands sites touristiques de la capitale

japonaise. La propreté y était un maître mot et il semblait à Stéphane qu'ici, tout le monde se connaissait un peu.

Pour se reconstruire après la catastrophe, il avait adopté une routine de vie stricte et méthodique. Il se levait tôt, à la même heure que ses beaux-enfants, pour leur préparer leur bentô. Il petit-déjeunait ensuite en compagnie de sa femme et lui disait au revoir à son tour. Il s'installait alors à son petit bureau blanc, dans le salon, près de la télé, et passait des heures à écrire. À 16h, il prenait une douche, se rasait, puis regardait la télévision en attendant le retour de ses beaux-enfants et de sa femme.

Tout pouvait paraître parfait, mais tout était un trompe-l'œil. Quand il s'installait à son bureau le matin, et qu'enfin il se retrouvait seul, il pleurait. Il pleurait son ancienne vie, son ancienne famille, la

femme et les enfants qu'il avait laissés à Hyères, en France, pour un foyer de substitution dont il savait qu'il ne pourrait l'apprécier pleinement. Il pleurait car plus le temps passait, moins il parvenait à supporter le faux sourire et le sérieux permanent de Yumiko, ainsi que la glaciale indifférence que lui témoignaient ses beaux-enfants. Il pleurait aussi car il pensait que tout cela participait à lui donner de l'inspiration, et que le mal-être était le moteur de la carrière d'un écrivain.

Durant ses études, Stéphane s'était rêvé géographe et avait excellé dans la cartographie. Mais il n'avait jamais réussi à aller au-delà de la licence et avait fini par sentir qu'il n'était pas fait pour la recherche. Néanmoins, il était bien parvenu à transformer sa passion pour les « lieux », les « espaces », en quelque chose qui puisse lui permettre de gagner sa vie. Il était devenu guide touristique. Et après la catastrophe, il

Antonin Guirette - L'Araignée

s'était renfloué en publiant des livres compilant tout son savoir, auquel il adjoignait un brin de romantisme. Dans ses jeunes années, écrire était un hobby. Par la force des choses, c'était devenu son travail.

Il écrivait le sud de la France, ses paysages, ses montagnes, ses collines verdoyantes, Hyères et ses trois mille palmiers, la Tour Fondue tout au bout de la presqu'île de Giens ou encore le petit village de Porquerolles, où avait pour lui débuté la catastrophe.

Tout ce qui avait trait à la culture française était très populaire au Japon. Aussi, avec l'aide d'un associé, il avait traduit puis harmonisé ses premiers textes et les avait soumis aux maisons d'édition locales. Le succès avait été immédiat et, même si on ne le reconnaissait pas dans la rue, il avait vendu suffisamment d'exemplaires pour vivre confortablement pendant plusieurs années. Il n'avait donc pas cessé d'écrire. La

routine quotidienne était maintenant bien en place et rien ne devait la perturber.

Ce 5 février, toutefois, Stéphane fut interrompu dans sa routine par la sonnerie du téléphone. Se demandant bien qui pouvait l'appeler à une heure pareille, il se leva en poussant un profond soupir et alla décrocher le combiné, de l'autre côté du salon. La voix qui résonna alors lui parut familière.

— Bonjour, pouvez-vous me passer Stéphane Roux, s'il vous plaît ? dit-elle dans un japonais approximatif.

— C'est lui-même, répondit l'intéressé en bon français. Qui est à l'appareil ?

Il avait reconnu l'accent. Un instant plus tard, la voix reprit :

— Je suis le général Lefebvre. Vous vous souvenez de moi ?

Bien sûr qu'il se souvenait de Lefebvre. C'était lui qui avait conduit les opérations d'évacuation dans les îles du sud de la France, et qui avait eu la charge d'organiser la logistique des camps de réfugiés à Cayenne. Un soir, lui et Stéphane s'étaient pris à discuter sur leur sort et celui du monde qui les entourait, sous une tente et devant une bouteille de Jack Daniel's.

— Oui. Qu'est-ce que vous devenez ?

En réalité, il le savait. Suite à la catastrophe, Lefebvre était devenu un homme politique de premier plan dans les trois premières années de la nouvelle République française, avant d'être mis en minorité au sein de l'État-major de l'armée, qui imposait sa loi au parlement de Cayenne. Depuis, il paraissait évident qu'il intriguait pour obtenir son retour, et Stéphane pressentait que cet appel était lié à tout ça.

— Je suis à Tokyo actuellement, dit Lefebvre. Je voudrais savoir si vous seriez tenté de reprendre un verre.

Stéphane, perplexe, considéra la proposition. Il sentait quelque chose d'inquiétant dans les mots du général, mais la perspective de boire un coup lui plaisait bien. Il pouvait difficilement refuser l'invitation. Il chercha alors à trouver un compromis.

— Si vous voulez de l'alcool, j'ai un Yamazaki douze ans d'âge dans mon placard. Pourquoi ne pas passer chez moi ?

Lefebvre sembla réfléchir de l'autre côté du combiné. Finalement, il répondit :

— Ça m'ira très bien. Vous pouvez me donner votre adresse ?

— Oui, bien sûr. Vous avez un stylo ?

Ceci fait, Stéphane salua Lefebvre et raccrocha. La situation était étrange. Que venait faire le général dans un voyage informel à Tokyo, aussi loin de ses obligations ? Quitter comme ça le territoire national, pour un homme de son importance, pouvait être interprété comme un signe de faiblesse par ses adversaires politiques. D'autant plus dans une période aussi tendue, pour un régime qui peinait à se maintenir dans des territoires aussi épars, et liés par une métropole qui n'existait plus.

Sentant l'angoisse monter en lui, Stéphane s'efforça de se calmer en se concentrant sur l'essentiel : il allait juste boire un whisky avec une connaissance de passage. Ensuite, il pourrait se remettre à travailler.

La première réflexion qu'il se fit lorsqu'il eut Lefebvre en face de lui, en chair et en os, fut que les

cinq dernières années avaient fait beaucoup de dégâts. À l'époque, le général avait une respectable chevelure brune et une barbe savamment entretenue. Bien que militaire, il avait l'allure d'un cadre presque jeune et dynamique. Les choses avaient changé. Les cheveux avaient déserté son crâne et ceux qui restaient avaient viré au gris. Le général s'était empâté et son dos menaçait de se voûter à chaque instant. La gestion de la catastrophe n'était pas allée sans quelques séquelles physiques pour cet homme-là. Pour autant, il n'avait rien perdu de sa prestance et de son charisme naturels. Stéphane se dit que ces choses-là ne se perdraient pas tant que Lefebvre serait en mesure d'utiliser les muscles de son visage.

Le général afficha un sourire chaleureux et inclina la tête dans cette parodie de salut à la japonaise dont seuls les Occidentaux avaient le secret. Puis les deux

hommes entrèrent dans la maison et Stéphane ferma la porte. Il conduisit le général jusqu'à la table du salon et lui tira une chaise, avant de lui demander de patienter pour aller chercher la bouteille.

Il revint le précieux breuvage en main puis, après l'avoir posé sur la table, alla à la cuisine récupérer deux petits verres. Enfin, il s'installa à son tour sur une chaise, en face du général, et remplit les deux verres au deux tiers de whisky. Ils trinquèrent, puis burent en silence. Lefebvre reposa le verre sur la table et poussa un soupir de contentement.

— Dites, Stéphane, vous croyez en Dieu ?

La question le désarçonna. Encore sous l'effet euphorisant du premier verre, il ne sut pas tout de suite quoi répondre. Puis il secoua la tête, ajoutant :

— Jamais été religieux. Encore moins de chances de l'être maintenant.

Antonin Guirette - L'Araignée

La perte de l'Europe avait ébranlé nombre de croyants. Si tous les hauts-lieux du christianisme n'étaient pas hors d'atteinte, la disparition du Vatican et de dizaines de millions d'adeptes avaient contribué à la désagrégation du catholicisme. L'orthodoxie était quasiment éteinte et le protestantisme avait pris un sacré coup dur. Les européens survivants s'étaient radicalisés, entre fervents religieux et rigoureux athées. Stéphane faisait partie de la seconde catégorie.

— En Guyane, ils sont tous de plus en plus persuadés qu'on expie une faute, dit le général. Comme une punition divine.

— Pas très étonnant vu comment ils vivent, répondit Stéphane tout en remplissant à nouveau les deux verres.

Le niveau de vie des territoires d'outre-mer avait chuté depuis la perte de la Métropole. La plupart

d'entre eux avaient vu une grande partie des produits disparaître des commerces et l'économie s'était effondrée. Ce sevrage forcé avait plongé le peuple dans une profonde détresse et du point de vue de Stéphane, la mise en place de la loi martiale n'avait rien arrangé.

— Vous êtes vraiment venu me voir juste pour parler religion ?

Lefebvre haussa un sourcil. Stéphane avait compris qu'il y avait anguille sous roche et voulait que le général en vienne au fait. Le vieil homme soupira, puis but, à nouveau d'une traite, son deuxième verre de whisky.

— Ce que je vais vous dire est classé secret défense. Mais en ce qui me concerne, ce n'est plus une question de choix. Je suis venu vers vous parce que vous êtes la personne la plus apte et, en fait, la seule

que nous ayons trouvée dans un délai aussi court qui ait une connaissance du terrain. La plupart des réfugiés des îles d'Hyères se sont évanouis dans la nature, et vous êtes le seul qui a eu un parcours « remarquable ».

Il s'interrompit. Stéphane, lui, ne savait plus quoi penser. Il comprenait qu'on allait lui faire une proposition, la proposition d'une vie, mais tant qu'il ne savait pas de quoi il s'agissait, il ne pourrait pas réfréner son anxiété croissante.

— Nous allons retourner sur le continent, lâcha alors le général.

Stéphane resta bouche bée. Et Lefebvre n'en avait pas fini.

— Le projet a quelques mois et il y a un conflit au sein de l'État-major sur la direction à adopter. Ce n'est pas celle que je défendais qui a été retenue, et ce

qu'ont décidé de faire les autres généraux pourrait être catastrophique. Vous savez ce qu'est le « rayonnement », Stéphane ?

— Je connais le principe.

— Donc vous connaissez tout ce qu'on tient pour acquis. C'est une « chose » qui apparaît sur nos écrans et qui recouvre toute l'Europe. Quelques résidus sont trouvables en dehors, et nos scientifiques sont parvenus à reproduire quelque chose de similaire.

Il s'interrompt à nouveau et Stéphane comprit qu'il hésitait – ou, en tout cas, qu'il souhaitait donner cette impression.

— L'État-major a pris la décision de bombarder la ville d'Hyères avec une arme chimique d'un nouveau genre. Elle n'a jamais été testée hors d'un laboratoire et son gaz est censé éliminer le « rayonnement » dans une zone importante. Le but de l'opération est de s'en

assurer, avant de préparer un bombardement continental massif, avec l'aide des autres puissances européennes. Mais vous savez quelle est la seule chose sur ce gaz dont on soit certains ?

Lefebvre laissa passer une seconde, afin d'appuyer son effet, puis donna la réponse :

— C'est qu'il est extrêmement nocif pour l'environnement et la vie en général. Potentiellement mortel pour la vie animale, pour les humains, même dangereux pour la végétation.

Stéphane resta perplexe. Dit comme ça, utiliser un tel produit pour libérer l'Europe relevait de l'inconscience. C'était peut-être ce qu'en pensait Lefebvre. Mais il semblait clair aux yeux de Stéphane que le général cherchait à le mettre de son côté. Il n'aimait pas être manipulé et en avait assez de voir Lefebvre tourner autour du pot.

— Ça ne me dit toujours pas pourquoi c'est moi que vous venez voir, dit-il.

Le général inspira, s'humecta les lèvres, et regarda son interlocuteur droit dans les yeux.

— Je suis en train de monter une expédition pour le continent.

Cette fois-ci, Stéphane n'eut rien à répondre. Il était abasourdi.

— Toutes les expéditions menées jusqu'ici, continua Lefebvre, ont échoué car nous ne savions pas quelles protections seraient adaptées face au « rayonnement ». Or, nos scientifiques ont récemment mis au point un nouveau type de combinaison, alimentée électriquement, que le « rayonnement » ne peut pas percer. C'est la clé du retour.

Stéphane fronça les sourcils. Il n'était pas stupide, quelque chose ne collait pas dans l'argumentaire du général.

— Oui, je sais ce que vous allez me dire, enchaîna cependant ce dernier : en quoi ces combinaisons sont plus fiables que le gaz dont je vous ai parlé ? La réponse, c'est qu'on n'en sait rien. Par contre, on peut être sûr d'une chose : on court beaucoup moins de risques à envoyer six personnes en expédition avec ces combinaisons qu'à lâcher une bombe sur une ville.

C'était logique. Mais il manquait des garanties.

— Vous venez de me dire que ça fonctionnait à l'électricité, dit Stéphane. Comment elles pourraient marcher sur le continent, alors que ce « rayonnement » bloque tout ce qui est électrique ?

— Électronique, le corrigea Lefebvre. L'électricité fonctionne. D'ailleurs, on sait grâce aux Russes que

les lumières sont sans doute restées allumées encore un certain temps après la catastrophe. Et comme aucun nuage radioactif n'a été détecté, il semblerait que les centrales nucléaires n'aient pas connu d'accident. Mais c'est bien l'électronique qui ne passe pas. Ce qui nous a obligé à revenir un siècle en arrière. Mais les combinaisons que vous porterez ne contiendront pas d'électronique. Seulement du caoutchouc, des fils de cuivre et une batterie externe au lithium.

— D'accord, le coupa Stéphane pour mettre de l'ordre dans son esprit. Donc, je récapitule : vous allez envoyer des gens en Europe en espérant qu'ils survivent... et moi ?

— On n'a encore aucun guide.

Tout devenait clair. C'était pour ça que Lefebvre avait fait tout ce chemin.

— OK, j'ai une connaissance du terrain... mais je ne suis pas soldat. Je n'ai pas d'entraînement, pas de préparation ni physique ni psychologique. Il faut ça, normalement, quand on fait une mission militaire. Non ?

Le général hocha la tête.

— On m'a donné une semaine pour monter une équipe à peu près cohérente, pour une mission dont on ne sait quasiment rien. J'ai eu une journée pour trouver tous les noms, convoquer tous les soldats, et partir vous chercher. Si vous refusez, je n'aurai personne d'autre sous la main.

Il sembla à Stéphane que les mots de Lefebvre avaient dépassé sa pensée, car il affichait désormais un air un peu coupable. Il conclut :

— Bref. Je vous propose d'être le guide du premier succès d'une expédition dans votre ancienne ville,

dont les résultats pourraient bien changer la face du monde en nous permettant de comprendre ce qui s'est produit en Europe. Rémunéré. Vous en êtes ?

— Je vais y réfléchir. J'ai combien de temps pour vous répondre ?

Lefebvre ferma les yeux. Lorsqu'il les rouvrit, il fixa sans ciller ceux de Stéphane et répondit :

— Jusqu'à demain matin. On vous enverra une voiture.

Puis il se leva et présenta sa main à Stéphane, qui, après une légère hésitation, la serra. Quand enfin le vieil homme fut parti et qu'il eut refermé la porte, il s'assit en tailleur sur le carrelage froid et se laissa submerger par l'angoisse.

Il brûlait d'envie d'accepter l'offre de Lefebvre. Et il était certain que beaucoup de hyérois auraient accepté

aussi si on leur avait demandé. On lui proposait littéralement de rentrer à la maison.

Mais pour lui, le problème était là. Qu'il le veuille ou non, chez lui, c'était ici. C'était ce qu'il avait passé les trois dernières années à se dire. C'était un mode de vie qui lui avait convenu, mais dont il se demandait s'il lui convenait encore.

Les choses étaient dures pour lui, mais il écartait ses difficultés chaque fois qu'elles revenaient le hanter. La vie était comme ça : ce n'était pas toujours simple, ce n'était pas toujours heureux ; il fallait s'y faire.

Mais il y avait une différence entre pas toujours heureux et pas heureux du tout.

Il savait bien quelle était la véritable origine de son problème. La raison pour laquelle sa femme était triste en le voyant, celle pour laquelle ses beaux-enfants ne le reconnaissaient pas comme un remplacement à leur

père : il n'était pas vraiment là. Car si son corps avait fait le voyage jusqu'ici, son âme, elle, n'avait jamais quitté l'Europe. Elle était restée prisonnière de la maison familiale, enfermée avec sa première femme et ses enfants, pour l'éternité.

C'était pour ça qu'il brûlait d'appeler Lefebvre immédiatement pour lui dire oui : il voulait revoir sa famille. Même morte. Peu lui importait. Au moins aurait-il la certitude du destin de ses proches.

En acceptant cette mission, il savait qu'il prenait le risque de ne jamais revenir, car le « rayonnement » était un mystère même pour les chercheurs les plus éminents. Mais il savait aussi qu'il tenait là une occasion unique de faire le deuil de son ancienne vie.

Les enfants de Yumiko rentrèrent après leurs cours du soir, alors qu'il faisait déjà nuit. Comme

d'habitude, ils traitèrent Stéphane avec indifférence, avalant leur repas sans prononcer le moindre mot avant de monter dans leurs chambres respectives. Stéphane ne leur en voulait pas. Il n'avait pas cherché à engager la conversation. Son esprit était ailleurs, tourmenté par la proposition du général. Il avait décidé d'attendre le retour de sa femme pour prendre sa décision, mais il savait qu'il se voilait la face : il avait déjà fait son choix.

Yumiko arriva à 22h. La maison et le quartier étaient plongés dans le silence. Elle ouvrit la porte, essuya ses chaussures sur le paillason, les retira. Tout ce qu'elle faisait, elle le faisait avec grâce et un contrôle parfait d'elle-même ; c'était ce qui avait charmé Stéphane, à leur rencontre.

Antonin Guirette - L'Araignée

Il leva les yeux de son manuscrit, éteignit son ordinateur portable et la lampe du bureau, puis se leva de sa chaise pour venir lui souhaiter la bienvenue.

— Bonsoir, chérie.

Elle se contenta de le saluer, souriant à peine, et fila à la cuisine pour se chercher à manger. Il la suivit sans un mot. Comme ils le faisaient toujours en semaine, ils ouvrirent des boîtes de nouilles instantanées et les noyèrent dans de l'eau bouillante. Stéphane attrapa deux paires de baguettes et en tendit une à sa femme. Elle les accepta, toujours sans prononcer un mot.

L'atmosphère était à la fois chaleureuse et étouffante, un mélange bizarre auquel Stéphane ne s'était jamais fait. Il mangea en prenant son temps, une bouchée après l'autre. Sa femme l'accompagna tout en respirant fort – il semblait à Stéphane que chaque souffle d'air qui s'échappait du petit nez de

Yumiko était un peu de son stress de la journée qu'elle évacuait.

Quand ils revinrent dans le salon, il pensa que le moment de tout lui dire était enfin venu.

— Yumiko...

Il s'interrompit. Elle, l'air suspect, le dévisagea.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

Stéphane souffla pour s'encourager et reprit :

— Le général Lefebvre est venu aujourd'hui. C'est celui qui m'a sorti des îles d'Hyères il y a cinq ans.

Yumiko fronça les sourcils. Elle attendait la suite, mais cette dernière ne venait pas. Stéphane était comme aphone.

— Eh bien ?

Il sembla revenir à ses sens. L'espace d'un instant, il s'était perdu dans la contemplation des traits de Yumiko. Sa peau laiteuse, son fard, ses cheveux fins,

ses cils d'un noir de jais. Même son clignement d'œil semblait lui adresser la parole. Et l'accuser. Stéphane déglutit, puis poussa un profond soupir. Enfin, il vida son sac :

— ... Lefebvre m'a demandé de participer à une expédition en Europe.

Il avait eu l'impression de parler comme s'il prononçait son arrêt de mort. Yumiko le regarda, les lèvres pincées. Elle aussi semblait chercher ses mots.

Finalement, elle se laissa tomber sur un fauteuil en cuir. Stéphane savait qu'elle exagérait parfois ses actions. Elle avait toujours su contrôler les mouvements de son corps. En procédant ainsi, elle pouvait donner plus d'importance à ce qu'elle comptait dire. Il se prépara.

— Tu nous abandonnes. Pour de bon.

Il s'était attendu à des propos blessants, mais pas blessants à ce point. Il songea à baisser la tête dans un mouvement d'excuse, mais se retint. Cela faisait trop longtemps qu'il le faisait à chaque confrontation. Il ne pouvait pas montrer ce visage encore une fois. Pas dans un moment aussi important.

— Il y a des raisons pour lesquelles je dois y aller.

— Je sais, répondit Yumiko. Tu n'as jamais voulu faire de nous ta famille.

Stéphane sentit son cœur accélérer.

—... Pardon ?

C'était tout ce qu'il était parvenu à répondre. Il ne comprenait pas.

— Mes enfants te regardent à peine. Mais tu ne fais aucun effort. Tu ne vaux pas mieux qu'un autre.

Les traits de Yumiko étaient désormais déformés par les larmes. Stéphane, lui, se sentait révolté.

— Comment est-ce que tu peux dire une chose pareille ?

Elle lâcha un soupir dédaigneux.

— J'en ai le droit. Tu vois bien ce que tu nous fais.

Stéphane n'y tint plus. Il y avait un bol à côté de lui sur la commode. Il le saisit, le serra dans sa main, puis le jeta de toutes ses forces contre le carrelage. Le bol explosa. Dans son énervement, il s'était à peine rendu compte de la violence de son acte. L'impact résonna dans tout le salon et Yumiko, surprise, se recroquevilla sur elle-même. Elle était tétanisée.

Cette fois, Stéphane sut qu'il était allé trop loin. Il sut aussi que par cette action, il avait cessé d'appartenir à ce foyer. Il pouvait regretter autant qu'il voulait, c'était trop tard. Il entendit un sanglot étouffé venant du dessus. C'était la chambre des enfants. Ils avaient entendu la dispute.

— Va-t'en, dit Yumiko.

Stéphane la regarda, l'air grave mais sans parvenir à lâcher une seule larme. Il acquiesça. Un quart d'heure plus tard, il était dehors, dans le froid et la solitude du quartier d'Adachi. Couvert par son vieux manteau de cuir, un ample sac de voyage contenant toutes ses affaires sur le dos, et une clé dans sa poche. La clé de sa maison d'Hyères.

Il savait qu'il pouvait toujours refuser l'offre de Lefebvre s'il le voulait. Avec son argent et en sollicitant l'aide de son directeur littéraire, il retrouverait un logement dès le lendemain. Mais son choix était fait.

Il n'éprouvait pas de chagrin particulier. Il se sentait plutôt coupable, et surtout, vide. Il savait qu'en réalité, cela faisait cinq ans qu'il se sentait vide. Mais il avait obstrué l'entrée de sa caverne intérieure grâce à

Yumiko. Il aurait menti en affirmant qu'elle ne l'aimait pas. C'était faux, il le savait. Ils s'étaient aimés. Profondément. Mais il avait tout détruit.

Il sortit son téléphone portable de sa poche et regarda l'écran. Il était 23h. Il avait encore le temps de faire un tour en ville avant l'arrêt des transports en commun.

Il remonta la rue sombre, un peu humide, éclairée par quelques lampadaires, puis il bifurqua sur la gauche et continua tout droit, jusqu'à la station Rokuchô. Le panneau jaune de l'entrée illuminait les flaques d'eau sur l'asphalte. Stéphane y vit son reflet, ses yeux cernés et secs. Il se rappela alors qu'il avait oublié sa carte de transport. Il soupira puis descendit l'escalier, longea un couloir, s'arrêta devant une borne. Là, il acheta un ticket à 380 yens. Le petit rectangle en carton sortit de la machine. Stéphane le

prit dans ses mains et resta resta immobile quelques secondes. Il considéra le ticket. Ce dernier était propre, droit, carré, sans taches. Stéphane sourit.

Il avait cru que le fait de mettre une discipline stricte dans sa vie le sauverait, mais ça n'avait pas marché. Sa présence ici à une telle heure en était la preuve. La veille, il était déjà au lit, avec sa femme.

Ç'aurait été la même chose aujourd'hui si Lefebvre n'était pas passé par là.

Finalement, il se dirigea vers le quai de la station. Le bruit des roues du Tsukuba Express grinçant sur les rails, puis celui de la mécanique de l'ouverture des portes, puis celui des pas des quelques passagers à cette heure tardive le rassurèrent. Voilà quelque chose qui marchait comme il fallait.

Le train roula jusqu'à la gare d'Akihabara, où Stéphane en sortit. Il monta les escaliers, passa les

portiques et quitta la station. À cette heure, il y avait encore beaucoup de monde, comme dans toutes les gares connectant plusieurs lignes voire plusieurs compagnies de transports différentes. Même à l'extérieur, nombre de gens continuaient à s'enivrer à côté des bars encore ouverts, même si la majorité de cette population se trouvait plutôt à Shibuya ou Roppongi.

Stéphane, lui, traça son chemin et s'enfonça dans la rue principale de l'Electric Town. Plus il avançait, moins il y avait de monde. Il faisait plus froid et tout était sombre. Mais il ne pleuvait pas. Il croisa une bande de jeunes qui marchaient en sens inverse, plaisantant entre eux, des bières entre les mains. Cela lui fit du bien. Il avait l'impression d'être un peu avec eux, tout en restant seul avec lui-même. Ils ne le dérangent pas, c'était à peine s'ils l'avaient vu.

Après avoir passé vingt minutes à marcher, il s'arrêta, sortit son téléphone de sa poche et l'alluma. Il vérifia où il se trouvait et sortit de son autre poche un morceau de papier, où il avait noté le numéro de Lefebvre. Il tapa les chiffres sur son clavier et porta le téléphone à son oreille. La tonalité siffla une dizaine de secondes avant que le général ne décroche.

— Allô ? C'est Stéphane. Roux. Vous pouvez venir, je suis partant. Par contre je ne suis plus chez moi.

Une fois sûr qu'on avait compris où il fallait aller le chercher, il appuya du pouce sur l'écran pour mettre fin à l'appel. Il ne souriait plus. Il avait de nouveau peur. Peur de l'inconnu, peur de l'échec. Peur de la mort qu'il connaîtrait peut-être dans quelques jours, quand, arrivés en Europe, ils réaliseraient que les combinaisons ne fonctionnaient pas.

Antonin Guirette - L'Araignée

Il devait faire son deuil, il devait aller de l'avant. Mais pour ça, il lui fallait la preuve du deuil à faire. Pendant cinq ans, il n'avait cessé de se demander si sa famille était vraiment morte. Il n'en avait eu aucune idée. La mort était quelque chose d'important. Il fallait qu'elle soit concrète pour se reconstruire ensuite. Quand ils seraient à Hyères, il se débrouillerait pour guider le groupe jusqu'à son ancienne maison. Ainsi, il aurait la réponse qu'il avait appelée de ses vœux.

Chapitre 2

En attendant la voiture promise par le général Lefebvre, Stéphane resta quarante minutes dans le froid du quartier d'Akihabara. La rue était désormais vide. Tous les magasins avaient fermé et on n'entendait plus que la rumeur de la gare. Là-bas, la vie ne s'arrêtait pas et les échos de voix étaient portés jusqu'ici par l'action du vent. Bientôt, la pluie commença à tomber et Stéphane, tout en regrettant de ne pas avoir pris un parapluie, alla s'abriter sous un porche. L'eau rebondissait sur le toit métallique et le bruit l'occupa pendant l'essentiel de son temps d'attente.

Des phares s'arrêtèrent bientôt à quelques mètres de là où il se trouvait. Il quitta le porche et agita le bras afin de se signaler. Une portière s'ouvrit. Il prit une

inspiration, puis se dirigea vers la berline à l'arrêt. En entrant dans la voiture, il se retrouva à côté du général Lefebvre. Ce dernier lui adressa un sourire satisfait en lui serrant la main.

— J'ai tenu à venir vous remercier en personne. Heureux de voir que vous avez choisi. Il n'y a pas grand-chose ici à une heure pareille. Il ne vous est rien arrivé de grave ?

Stéphane lui adressa un regard qui le dissuada d'en demander plus. Il sortit alors un porte-documents de son sac et le lui tendit, ainsi qu'un stylo. Stéphane le prit dans ses mains et le regarda.

— Votre contrat, précisa Lefebvre.

Stéphane hocha la tête, lut, et signa.

La voiture prit de la vitesse et se dirigea vers le sud. Elle longea d'abord les très hauts immeubles bien carrés de Nihombashi, puis traversa le Rainbow

Bridge, pont suspendu qui survolait la baie de Tokyo. Une vingtaine de minutes suffirent pour arriver devant l'entrée de l'aéroport de Haneda. Le chauffeur ralentit devant un grillage, brandit un laissez-passer sous le nez de l'agent de surveillance, puis entra sur le tarmac. Il roula encore un peu puis s'arrêta pour de bon. Lefebvre intima à Stéphane de sortir de la voiture et ce dernier obéit. Il fut alors surpris de se retrouver face à un véritable jet privé. C'était la première fois qu'il en voyait un de ses propres yeux. Il se sentit privilégié. C'était trop pour lui. Il déglutit et monta à bord. Derrière lui, la berline redémarra et partit en sens inverse. Outre les employés de l'aéroport, il ne restait plus dans cette zone du tarmac que Lefebvre, Stéphane, et un soldat français. Stéphane avisa l'air menaçant de ce dernier et jugea bon de ne pas lui adresser la parole.

L'intérieur du jet était constitué de six sièges simples munis de tables en plastique, et placés pile au niveau des hublots. Ça n'était pas si luxueux que ça, en fin de compte. Il n'y avait pas d'hôtesse de l'air, mais, à l'arrière de l'avion, Stéphane put apercevoir un carton plein de nourriture.

— Le voyage va durer vingt-trois heures. Vous devrez vous lever toutes les deux heures quand vous ne dormirez pas, sinon vous ne tiendrez pas sur vos jambes à l'arrivée. (Il désigna le carton.) Ah, et vous pouvez vous servir. On manque de personnel.

Stéphane hocha la tête, alla à l'arrière de l'avion, se saisit d'un paquet de chips puis revint pour s'installer à la place qui lui paraissait la plus confortable.

— Où est-ce qu'on va ? demanda-t-il.

Le général haussa un sourcil comme si c'était évident puis répondit :

— À Cayenne. Vous allez y rencontrer votre équipe.

Stéphane le regarda, perplexe.

— On n'est pas censés retourner à Porquerolles ?

Le général hésita quelques instants. La question était légitime. Finalement, il sourit.

— Si seulement on pouvait se passer de politique, pas vrai... ?

Il n'en dit pas plus, mais Stéphane savait où il voulait en venir. Il se rappela aussi que, plus tôt dans la journée, Lefebvre avait laissé entendre le caractère informel de l'expédition.

L'avion s'ébroua alors pour se diriger vers la piste. Un vol de vingt-trois heures... La dernière fois que Stéphane en avait fait un, c'était à l'aller, quatre ans plus tôt. Un vol avec correspondance dans une compagnie low cost. En fait, ça avait même duré plus de trente heures et presque toutes ses économies y

étaient passées. Cette fois, il n'y aurait qu'une pause de ravitaillement à mi-parcours et le vol serait quasi direct.

L'avion arriva sur la piste et ralentit un instant. Puis il prit de la vitesse, de plus en plus de vitesse, avant de décoller pour de bon. Stéphane apprécia la sensation d'être plaqué contre son siège comme s'il se trouvait dans un parc d'attractions. Cela venait lui rappeler de vieux souvenirs. C'était ceux qu'il avait choisi de poursuivre en prenant cet avion. Par le hublot, il vit l'aéroport rapetisser et le ciel s'élargir. Au bout d'une demi-heure, l'avion se stabilisa.

Stéphane avisa alors les petits écrans qui étaient plaqués dans le dos du siège de devant, comme sur les avions de ligne. Il plissa les yeux et alluma le sien, se demandant s'il y aurait ce qu'il cherchait. Il toucha l'une des icônes qui s'étaient affichées et le plan du

vol s'afficha sous ses yeux. Il sélectionna une option pour le comparer avec l'ensemble des routes de vol.

Pour toute l'Europe, il y avait un grand espace vide. L'intégralité du continent était devenue un *no man's land*, tant au sol que dans les airs. Le grand public n'avait aucune idée de l'altitude à laquelle s'élevait le « rayonnement », mais en tout cas, les avions en vol au-dessus de l'Europe au moment de la catastrophe n'avaient jamais atterri.

Stéphane avait envie de sortir de quoi écrire, mais il était tard. La fatigue et l'ennui finirent par avoir raison de lui et il tomba dans un sommeil sans rêve. Il ne fut réveillé que par l'escale de ravitaillement, où il aperçut un aéroport inconnu à travers le hublot. Se rendant compte qu'il mourait de faim, il piocha dans le paquet de chips qu'il avait ouvert puis se leva, comme Lefebvre le lui avait recommandé. Il traversa

l'avion jusqu'à la cabine de pilotage, d'où sortaient les voix du pilote et du copilote, qui parlaient en japonais d'il ne savait quel sujet sportif. Il s'étira, se dirigea vers le premier lavabo qu'il trouva et se servit un verre d'eau dans un gobelet en carton. Puis il alla se rasseoir et se rendormit en dix minutes.

Quand il se réveilla et ouvrit le cache en plastique du hublot, il constata qu'il commençait à faire jour de ce côté de la planète. Avec le décalage horaire, il devait faire nuit à Tokyo.

L'avion atterrit aux alentours de midi, heure locale. Lefebvre, avec qui Stéphane n'avait pas échangé un mot de tout le vol, se leva de son siège et lui intima de le suivre. Ils sortirent du jet sous le soleil de plomb caractéristique des pays proches de l'équateur.

— Pour aujourd'hui, dit Lefebvre, vous allez rester ici. Demain midi, ce sera le vrai départ.

Antonin Guirette - L'Araignée

Une nouvelle berline noire s'arrêta à quelques mètres d'eux sur le tarmac, qui était bien plus petit qu'à Tokyo. Ils y montèrent, s'installèrent sur les sièges passagers et quittèrent l'aéroport. Stéphane recommençait à se sentir fatigué. Au Japon, il était déjà minuit.

Bien qu'étant la ville la plus importante de Guyane, Cayenne était restée peu peuplée jusqu'à ce que la catastrophe en fasse la capitale d'un pays. Dès les premières semaines, les habitants des dépendances françaises dans les océans Pacifique et Atlantique avaient mis le cap sur la Guyane afin d'éviter les cataclysmes annoncés. En un an, la population de Cayenne avait triplé et les politiques d'urbanisation avaient transformé les quartiers résidentiels et les espaces verts en de grandes barres d'immeubles et

autres zones industrielles. Stéphane, lui, était parti dans les premiers temps.

Il faisait une chaleur étouffante dehors, mais la berline avait l'air conditionné. Elle entra dans le centre-ville et s'immobilisa enfin devant ce que les Français avaient appelé l'« Hôtel des Grands ». Seul palace ayant survécu à l'après-catastrophe, ce bâtiment aux murs ouvragés était réservé aux hauts dignitaires. De se dire qu'il allait passer la nuit là pendant que la plèbe pataugeait dans des appartements insalubres rendait presque Stéphane honteux. Il décida de ne pas se formaliser là-dessus et pénétra à l'intérieur.

La chambre dans laquelle il se retrouva était gigantesque. Le sol était en parquet mais il grinçait à peine sous ses pieds. Un grand tableau était accroché au mur, en face du lit. Ce même lit qui aurait pu

accueillir quatre personnes sans aucun problème. Stéphane était éreinté. Il prit à peine le temps de profiter de ce décor avant de plonger sous les draps.

Il s'efforça de trouver le sommeil en profitant de l'incroyable confort qui s'offrait à lui, mais n'y parvint pas. Pendant plusieurs heures, il ne put que se tourner et de se retourner dans ce grand lit double sans cesser de ressasser les derniers événements.

Il finit par capituler et se releva pour aller s'asseoir devant le petit bureau d'ébène installé dans la chambre. Il sortit son ordinateur portable de son sac à dos et l'alluma pour essayer d'écrire. Il ouvrit le logiciel de traitement de texte, se retrouva face à une phrase en cours, l'effaça, chercha à recommencer. Mais là non plus, rien ne vint.

Il savait pourquoi : jamais dans sa vie il n'avait été aussi anxieux. Il ne pouvait pas détacher son esprit du

futur proche. Il savait qu'il devait le faire mais il avait peur. Car il savait aussi ce qu'il avait les plus grandes chances de trouver là-bas, en Europe. Tout indiquait que le « rayonnement », quel qu'il soit, avait tué toute la population. Même si personne n'avait vu le moindre cadavre nulle part dans la mesure où il n'était plus possible d'entrer sur le continent ni de l'observer de loin, quelle autre option y avait-il ? Que tout le monde soit encore en vie et avait continué son chemin, de l'autre côté du mur invisible ? Ça relevait du fantasme. Il savait que pour lui, il valait mieux trouver des cadavres que de ne jamais aller les chercher. Mais il ne savait pas s'il pourrait supporter ça sans devenir fou.

Personne ne vint le déranger de tout le reste de l'après-midi. Il ne mangea pas avant le soir et se fit

apporter un dîner dans sa chambre. Il n'avait pas envie de sortir tant qu'il n'y était pas obligé.

Du fait du décalage horaire, il ne dormit pas de la nuit. Alors il alla sur Internet pour se tenir au courant de l'actualité mondiale. Il semblait qu'une annonce devait être faite le lendemain par le président de la République.

Vers 7h du matin, il éteignit son ordinateur et alla prendre une douche. En revenant dans le salon, il vit qu'on avait fait monter ses vêtements dans sa chambre en même temps que son repas, la veille. Une précaution du général, sans doute. Précaution utile.

Stéphane se changea, rangea toutes ses affaires dans son sac et sortit de la chambre. Il descendit au rez-de-chaussée et se rendit dans le restaurant où déjeunaient quelques diplomates aux yeux cernés. Il dévora un croissant trempé dans un chocolat chaud puis nota

l'arrivée de Lefebvre, encadré par deux militaires français.

Le vieil homme repéra Stéphane, le rejoignit à sa table et s'assit en face de lui.

— Vous avez bien dormi ?

Stéphane acquiesça mollement. Le général n'avait sans doute pas fermé l'œil, lui non plus.

— Vous devrez être à l'entrée avec vos affaires d'ici trente minutes. On vous conduira à la caserne militaire de Cayenne.

Stéphane acquiesça derechef et s'appliqua à terminer son petit-déjeuner. Il avait l'impression qu'on venait de lui mettre une grosse pression sur les épaules. Le ton intimidant du général y était pour beaucoup.

Une demi-heure plus tard, devant l'entrée du palace, une troisième berline noire – il vit à la plaque que ce n'était pas la même que la veille – vint les chercher

pour les emmener vers l'ouest de la ville. Après la catastrophe, une grande caserne avait été construite près de l'embouchure de la rivière de Cayenne. Y stationnaient la majorité des effectifs actifs, quelques six mille soldats. Du fait de la prépondérance de l'armée dans la politique, ce lieu était l'un des plus importants du pays.

De près, Stéphane voyait surtout quatre grands bâtiments aux murs recouverts de peinture blanche. La berline s'immobilisa devant l'un des plus hauts et Lefebvre intima à Stéphane l'ordre de le suivre. Escortés par trois soldats, ils entrèrent.

La remise à neuf des lieux était récente et Stéphane pouvait sentir l'odeur de la peinture agresser ses narines. Il se demanda si le froncement de sourcil de l'intégralité des gens qu'ils croisaient y était lié.

Ils traversèrent le grand hall et pénétrèrent dans ce qui ressemblait à une salle de classe. Stéphane constata qu'ils n'étaient pas les premiers à y entrer. Ici patientaient, assises sur des chaises en métal, six autres personnes. Quand elles virent le général, cinq d'entre elles se levèrent et se mirent au garde à vous.

— Repos, dit Lefebvre. Je vous présente votre guide, Mr. Stéphane Roux. Ce n'est pas un militaire, aussi je vous invite à le ménager. Stéphane, voici les autres membres de cette expédition. Les aspirants Grégory Selle et Marc Drouot... le professeur Xavier Duys, le caporal infirmier Charles Desaxe... dirigés par le capitaine William Saadi, et son adjointe, le lieutenant Lise Dereck.

Tout en hochant la tête, Stéphane chercha à retenir l'avalanche de noms en mémorisant quelques détails physiques pour chacun. L'aspirant Marc Drouot avait

les cheveux en bataille, une barbe de trois jours et l'air un peu patibulaire d'un repris de justice. L'infirmier Charles Desaxe était le plus soigné de tous, les cheveux blonds bien en place surmontant une paire de lunettes discrète. Le physique de William Saadi, le capitaine, correspondait à son grade avec sa carrure imposante et son regard farouche. Le professeur Xavier Duys était le plus dégingandé, et des tics nerveux parcouraient son visage en permanence. L'autre aspirant, Grégory Selle, avait le visage poupon d'un nouveau-né et se comportait comme si son uniforme était trop grand pour lui. Le lieutenant Lise Dereck, elle, était la plus discrète de tous. Ses yeux mi-clos donnaient l'impression qu'elle s'ennuyait à mourir. De sa part, Stéphane n'eut droit qu'à un hochement de tête à peine perceptible, alors que les autres s'étaient forcés à sourire.

Lefebvre coupa court aux présentations et invita le groupe à le suivre. Ils sortirent de la pièce puis traversèrent un couloir empestant la peinture. Ce dernier les mena à une nouvelle salle, deux fois plus grande que la précédente, et beaucoup plus peuplée. Installées sur des chaises disposées en quatre rangs, une bonne soixantaine d'invités saluèrent leur arrivée de quelques applaudissements. Eux prirent place face à une longue table en bois recouverte d'un drap blanc. Stéphane crut alors comprendre qu'il était convié à une conférence de presse, et déglutit. Il fusilla Lefebvre du regard pour ne pas l'avoir prévenu. Ce dernier le remarqua et lui adressa ce qui ressemblait à un air d'excuse.

Il y avait neuf chaises devant la table de cette salle de conférence et l'une d'entre elles était encore inoccupée. Le dernier invité arriva deux minutes plus

tard et prit place à côté de Stéphane, qui chercha à cacher le mieux possible son air abasourdi de se retrouver à vingt centimètres du chef d'État-major des armées françaises. C'était un homme âgé d'une forte corpulence, tiré à quatre épingles et aux cheveux gominés. Comme Lefebvre, il semblait tomber de fatigue.

— La conférence de presse liée à la mission d'exploration du continent est ouverte, dit-il.

Ce fut alors pour Stéphane un avalanche de photos et de questions auxquelles il ne s'était pas attendu le moins du monde. Un homme ventripotent en costume cravate s'adressa directement au chef d'État-major.

— Pourquoi a-t-on pris une telle décision alors que tout indique qu'un bombardement va avoir lieu ?

Le chef d'État-major jeta un coup d'œil à Lefebvre, qui acquiesça. Stéphane comprit que les deux hommes

s'étaient concertés avant de venir ici, et que c'était pour cette raison qu'il avait été laissé seul la veille.

— Ces deux opérations ont été engagées en parallèle, mais il était important que l'expédition ait lieu avant le bombardement, pour des raisons... de cohérence.

Un léger rire parcourut la salle.

— En outre, cette expédition est le fruit d'un souhait formulé par le général Jérôme Lefebvre et moi-même au sein de l'État-major des armées françaises. Raison pour laquelle nous sommes ici, aux côtés des membres de ladite expédition.

Une femme au port altier, et dont le costume noir semblait avoir été peint sur elle, se leva. Elle adressa un regard inquisiteur au général Lefebvre et déclara :

— Une conférence de presse a lieu actuellement de l'autre côté de la caserne. Avant que vous n'arriviez,

j'ai, et c'est sûrement le cas de beaucoup de gens ici, regardé l'allocution du président et les premières minutes, sur mon téléphone. Les généraux ont réagi étrangement quand cette expédition a été évoquée. En fait, on a eu l'impression que la moitié d'entre eux n'étaient pas au courant. Qu'est-ce que vous avez à en dire ?

Le général la regarda, l'air sérieux bien qu'un peu circonspect, puis répondit :

— J'ai du mal à comprendre de quoi vous voulez parler. Vous pensez bien que nous ne prenons pas une telle décision à la hâte. Les différentes options qui se présentaient à nous sont discutées depuis cinq ans, et les derniers détails ont été finalisés encore hier. Alors si c'est là le sens de votre question, non, nous ne faisons pas nos choix sur un pile ou face.

Stéphane souffla du nez en entendant ces paroles. C'était exactement l'inverse que lui avait dit le général deux jours plus tôt. Il comprit cependant qu'il était dans son intérêt qu'il la boucle et resta muet tout au long de la conférence. Il se fit au passage la réflexion qu'il ne lui avait pas fallu côtoyer les hautes sphères du pouvoir bien longtemps avant de voir un politicien mentir.

Les questions s'enchaînèrent et il se contenta de faire comme les autres membres de l'expédition : acquiescer, et c'était tout. Il saisissait aussi la raison pour laquelle il avait été convié ici. C'était pour ça qu'on l'avait amené à Cayenne en premier, au lieu que l'avion ne parte directement pour Porquerolles.

Lefebvre se savait en minorité au sein de l'État-major. Aussi, sachant que ses opposants souhaitaient médiatiser au maximum leur opération, il avait décidé

de lancer la sienne de manière « officielle ». La présence du chef d'État-major, avec qui il avait dû tout planifier, venait crédibiliser son action. De fait, les autres généraux, s'ils ne voulaient pas ridiculiser l'armée devant tout le pays, se retrouveraient contraints d'accepter la manœuvre.

— Je pense que tout ce qui était important a été clarifié, dit le chef d'État-major. Cette conférence est finie. Je vous remercie de votre présence. Les vigiles vont vous raccompagner jusqu'à la sortie de la base.

Il y eut quelques applaudissements, qui se noyèrent dans le silence. Tandis que les invités quittaient la salle, les deux généraux et les membres de l'expédition se levèrent et firent de même. Ils passèrent la porte, retraversèrent le couloir et revinrent dans la salle précédente.

L'atmosphère était tendue. À la surprise de Stéphane, la première personne à dire quelque chose fut le lieutenant Lise Dereck.

— Je pense que je parle au nom de tout le monde mais je refuse qu'on soit associés à vos intrigues.

Vu son air, il s'était attendu à ce qu'elle soit moins perspicace.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez, répondit le général en fronçant les sourcils.

— N'essayez pas de jouer à ce jeu-là, monsieur, sauf votre respect.

— Et sauf votre respect, Lefebvre et moi-même restons vos supérieurs hiérarchiques.

C'était le chef d'État-major qui venait de parler. Bien qu'il fût octogénaire, une force insoupçonnée émanait de sa voix tranchante. Il se rapprocha de la lieutenant et la regarda droit dans les yeux, comme

un père qui réprimandait son enfant. Mais elle ne se démonta pas.

— Qu'est-ce que vous espérez faire en me rappelant à l'ordre ? On n'est plus il y a cinq ans, monsieur.

Dans les faits comme dans la forme, l'armée était au pouvoir. Mais ses effectifs étaient à peine assez nombreux pour maintenir l'ordre, et ses moyens, cruellement insuffisants. Lise avait décidé de jouer sur cette corde pour déstabiliser son adversaire. Coup réglementaire, se dit Stéphane.

Lefebvre intervint dans ce dangereux début de dispute et se mit entre les deux belligérants.

— François, ne commençons pas, dit-il à l'adresse du chef d'État-major. Lise, je comprends vos craintes mais ça ne doit pas vous détourner de l'objectif. Avec leur choix irréfléchi, les autres généraux ont créé une

situation qui incommode tout le monde. Nous sommes d'accord sur ce point, non ?

— Pas sur le mensonge, appuya le capitaine, qui jusqu'ici était resté en retrait.

Il avait les mains derrière le dos et fusillait le général du regard.

— Nous n'avons pas le choix, William, dit Lefebvre. Toute la lumière sur cette affaire ne pourra être faite qu'une fois la mission réussie. Le débat est clos. Vous décollerez dans l'heure pour Porquerolles.

Sur ces mots, le général et le chef d'État-major sortirent de la pièce.

— Des trous du cul, lâcha Lise quand il n'y eut plus que les membres du groupe. Une armée de trous du cul.

Stéphane n'osa rien dire, adossé contre le mur d'en face. Il était du genre à apprécier les grandes gueules

mais en l'état actuel des choses, c'était sans doute Lefebvre qui avait raison.

Une minute plus tard, deux soldats ouvrirent la porte de la salle et enjoignirent les membres du groupe à les suivre. Ils furent conduits sur le toit de la caserne, où deux hélicoptères les attendaient pour les emmener jusqu'à l'aéroport.

Le voyage s'effectua d'abord par avion entre Cayenne et Ajaccio, en Corse. L'île avait pris son indépendance suite à la catastrophe, et bien que cela ait privé la France d'un territoire important, les deux pays avaient lié nombre d'accords d'échanges en vertu de leur histoire commune. D'Ajaccio, ils furent conduits dans un camion jusqu'au port de la ville, à un quart d'heure de route. Une fois là-bas, ils embarquèrent enfin pour Porquerolles.

Antonin Guirette - L'Araignée

— Première fois que je prends la mer depuis la catastrophe, se dit Stéphane à haute voix.

Assis juste en face de lui, l'aspirant Grégory Selle sourit.

— Nous, on n'a pas arrêté.

Stéphane l'imaginait bien. Environ quinze mille membres de l'armée de terre se trouvaient hors d'Europe lors des événements, et nombre de soldats de la marine dont les navires étaient amarrés dans les ports avaient essayé de revenir sur la terre ferme avant que l'État-major survivant ne donne l'ordre aux bâtiments de quitter le continent à tout prix pour rejoindre les territoires insulaires.

Stéphane n'était pas le seul à avoir perdu des proches. C'était le cas de tous les européens. Les militaires en particulier. Stéphane se demanda ce que pouvait ressentir quelqu'un qui décidait de risquer sa

vie pour protéger les autres, et qui finissait par se retrouver seul survivant.

— On arrive. Regardez.

À l'injonction du capitaine qui les attendait dehors, les autres membres du groupe sortirent de la cabine et montèrent sur le pont de la frégate, depuis lequel on pouvait voir se dessiner les contours du continent.

Stéphane réprima un sanglot. Il devinait ce paysage qu'il connaissait par cœur derrière le « flou ».

Le navire débarqua ses occupants au port militaire de Porquerolles, établi au sud-est de l'île. Ils montèrent alors à bord d'un nouveau camion qui devait les conduire jusqu'au complexe.

Le camion s'arrêta juste devant le mur d'enceinte du bâtiment. Ils furent invités à sortir puis suivirent les soldats à l'intérieur. On les fit monter au troisième étage, dans les quartiers réservés aux personnels

importants. Avant qu'ils ne se séparent, un sergent au visage tendu leur distribua des sandwiches pour la soirée. Leur premier et seul repas commun serait le petit-déjeuner du lendemain.

— Lever à 7h. Vous devrez tous être sur le pied de guerre à 8h30. Départ de mission à 9h du matin.

Le sergent les regarda un par un en serrant les lèvres, puis leur souhaita une bonne soirée et tourna les talons. Stéphane haussa les épaules, dit bonne nuit à ses nouveaux collègues puis entra dans sa chambre.

Bien que moins grande que celle de l'hôtel où il avait dormi la veille, elle était spacieuse. S'y trouvaient un lit simple, une lampe de chevet posée sur une table de nuit ainsi qu'une plus grande table et une chaise en bois. Une porte donnait sur une salle de bain contenant une douche, un lavabo et un miroir. Les toilettes, au fond du couloir, étaient partagées. Il

ne s'expliquait pas pourquoi les douches ne l'étaient pas aussi. Ou plutôt l'inverse, en fait. On aimait l'ordre en France maintenant que l'on n'avait plus que ça, mais quand quelque chose n'avait pas de sens, personne ne posait la question.

Il se réveilla vers 1h du matin. Il était en larmes, sans savoir pourquoi. Puis il finit par se rappeler : il avait rêvé de Yumiko. Il retournait à Tokyo, dans son chez-lui d'Adachi, et s'excusait platement. Yumiko l'accusait, lui fermait la porte au nez. Mais, pour une raison ou pour une autre, il se retrouvait quand même dans le salon, à discuter avec elle tout en finalisant son nouveau manuscrit.

La valeur de cette petite vie tranquille qu'il venait de quitter lui avait sauté aux yeux. C'était à ça qu'il avait renoncé pour partir jouer les héros. Maintenant, il était

trop tard, les regrets n'y feraient rien. Mais il valait mieux regretter d'avoir fait plutôt que de ne pas avoir fait.

Il entendit alors un bruit venu de l'extérieur de sa chambre. L'un des membres du groupe était sorti de la sienne pour se diriger vers les toilettes. Stéphane allait cesser d'y prêter attention quand les sons des pas furent suivis du bruit d'une chute, puis de celui caractéristique de quelqu'un qui crachait ses tripes dans la cuvette. Par souci de camaraderie, et aussi parce qu'il ne se sentait plus fatigué, il sortit de sa chambre à son tour pour aller porter assistance au malheureux.

Le malheureux se révéla être Lise. La lieutenant vomissait sa bile et Stéphane ne sut trop comment réagir. Alors qu'il s'approchait pour l'aider, elle leva le bras droit pour lui ordonner de partir.

— Dégage...

À peine avait-elle prononcé ce mot qu'elle se remit à vomir. Cela dura encore un peu. Puis elle releva la tête, et, exténuée, s'adossa au mur des toilettes. Se décidant à faire quelque chose, Stéphane avança pour tirer la chasse puis lui tendit la main. Pour ce que son regard lui en disait, elle semblait hésiter à l'envoyer balader. Mais elle finit par accepter la main tendue et se releva.

— T'aurais pas soif ? demanda-t-elle, le regard blasé.

Stéphane hésita.

— Vous voulez encore boire ?

— Je n'ai pas bu.

Il poussa un soupir. Elle avait l'air honnête.

Ils s'installèrent dans la salle commune qui jouxtait les chambres des invités, autour d'une table en

plastique et près des grandes fenêtres du troisième étage. Le lieu était propre, blanc, sec, et il y faisait froid. Tout en posant son index sur ses lèvres pour bien signifier à Stéphane de n'en parler à personne, Lise sortit une petite flasque de sous son blouson.

— Du rhum.

Pour quelqu'un qui vient de vomir ? se demanda Stéphane. Mais il se garda de le dire à voix haute. Elle porta la flasque à ses lèvres et but une gorgée, avant de la lui tendre. Stéphane fronça les sourcils.

— Je suis pas malade, dit-elle. Ni enceinte, au cas où tu te le demanderais.

Il hésita, puis hocha la tête en signe de confiance et but à son tour. L'alcool lui réchauffa le torse et il soupira d'aise.

— Du coup, dit-il, vous n'êtes ni bourrée, ni malade, ni enceinte ?

— Non, répondit Lise du tac au tac. Et tu peux me tutoyer.

Stéphane acquiesça tout en en haussant un sourcil.

— C'est le stress, dans ce cas ? ... Quoi d'autre, hein ?

Il eut un sourire complice, puis fit la moue. Son moral non plus n'était pas au beau fixe.

— Je pense qu'on flippe tous autant les uns que les autres.

Elle secoua la tête.

— Toi, t'as le droit. Moi, je devrais pas.

— Ah bon ? demanda Stéphane. Et pourquoi ?

Lise sembla chercher ses mots, mais il continua :

— Je veux dire, merde, on est tous pareils, non ? J'ai pas dit oui au général pour me faire mousser. Vous... toi non plus.

Elle haussa les épaules.

— J'en connais un ou deux... Le général nous a pas choisis parce qu'on était forts, tu sais. Il voulait surtout des gens qui disent oui.

Sur ce point au moins, Stéphane sut que Lefebvre n'avait pas menti. Le délai très court et la conférence de presse l'avaient déjà aiguillé dans ce sens. Le général avait préparé son opération dans le secret avec un délai restreint.

— On dirait un roman de Grisham.

— Mais sans l'avocat dans le pétrin, alors, ironisa Lise.

Stéphane leva les yeux vers elle, étonné.

— Tu connais ?

Elle sourit.

— Seulement ce qu'en dit King.

— Eh bien, je n'imaginai pas rencontrer quelqu'un d'autre qui en lisait.

Antonin Guirette - L'Araignée

— Il y a un peu de tout à la bibliothèque de Cayenne. J'ai grandi avec ça. J'ai toujours vécu en Guyane, jamais vu la couleur de la France.

— Je vois. Et les autres ?

Lise réfléchit quelques secondes.

— Je crois que William est parisien. On se connaît depuis trois mois. Il a dû me le dire. Il me faut un verre d'eau.

Elle se leva et alla chercher deux gobelets en carton à côté du lavabo. Elle remplit les verres et revint les poser sur la table. Ceci fait, elle rangea sa flasque dans la poche de son blouson. Stéphane sourit à nouveau.

— La voix de la raison.

Elle sourit à son tour.

— Et toi, tu es d'où ? demanda-t-elle.

Antonin Guirette - L'Araignée

Stéphane désigna la fenêtre de son index. Le doigt pointait la côte, lointaine et floue. Lise entrouvrit la bouche, mais elle ne sut pas quoi dire.

— J’habitais Allée Fernand Sardou. On entendait les avions décoller.

— Je vois, murmura Lise en baissant les yeux. Désolée.

— Je suis content d’y retourner, ajouta Stéphane. Je me demande juste si je vais y trouver ce que je cherche...

Il afficha un sourire qu’il voulait rassurant. Elle sembla l’en remercier, en silence.

Chapitre 3

Une fois retourné dans sa chambre, Stéphane se laissa tomber sur son matelas. Sa fatigue était revenue. Alors qu'il avait craint une insomnie, il parvint à trouver le sommeil. Un sommeil léger, sans rêve, mais un sommeil quand même. Il rouvrit les yeux aux premières lueurs du 8 février. Pour la seconde fois, c'était un bruit venant de dehors qui l'avait réveillé. Il comprit que quelqu'un cognait à sa porte. Il leva la tête et entendit la voix du capitaine :

— Petit-déjeuner dans dix minutes dans la salle commune. On ne traîne pas.

Stéphane grinça des dents et s'extirpa de son lit. Il bâilla à s'en décrocher la mâchoire, s'étira, puis enfila ses vêtements. Il était habitué à se lever tôt mais ses deux voyages successifs l'avaient mis sens dessus

dessous. Son horloge biologique était dérégulée. Il poussa un profond soupir au moment d'ouvrir la porte de sa chambre.

Il sortit dans le couloir et croisa l'aspirant Grégory Selle, qui venait lui aussi de se lever. Il salua Stéphane de la main et se dirigea vers la salle commune. Stéphane le suivit.

Sept chaises, une table. Le capitaine et sa lieutenant étaient déjà là. Stéphane et Grégory s'assirent. Le repas était frugal : un quignon de pain, du beurre, de l'eau. Marc Drouot les rejoignit et s'installa en bout de table. Stéphane mordit dans sa tartine et en savoura le goût. C'était quand même bon.

Tout en mangeant, il observait ceux qui allaient l'accompagner. Les deux aspirants discutaient avec animation du match de NBA de la veille. Lise ne disait pas un mot. Stéphane avala sa tartine en silence.

Antonin Guirette - L'Araignée

Desaxe et Duys n'arrivèrent qu'à 7h30. Les yeux vitreux, ils avaient l'air de sortir d'une tombe.

À 8h, tous quittèrent la salle commune et revinrent dans leurs chambres, où, entre-temps, leur paquetage avait été livré. Assis sur son lit, Stéphane considéra ce sac à dos, deux fois plus grand que le sien, contenant deux batteries au lithium de 2,5 kilos chacune, deux bouteilles d'oxygène de 5 litres chacune, une lampe torche dynamo, des piles, et, surtout, un grand sac en tissu ainsi qu'une combinaison, tous deux hermétiques et parcourus de dizaines de fils de cuivre. C'était de ça que lui avait parlé Lefebvre, la première fois. C'était ça qui allait leur permettre de survivre sur le continent. En théorie.

À 8h30, ils quittèrent leurs chambres. Ils firent un détour aux toilettes et n'en ressortirent pas avant d'avoir évacué tout ce qu'ils pouvaient. Ils se

rejoignirent puis traversèrent le couloir, descendirent un escalier, traversèrent un second couloir et entrèrent dans un vestibule. On y avait disposé le reste de leur équipement : une paire de bottes, une lampe torche haute puissance, quatre fusils d'assaut et cinq pistolets semi-automatiques.

Chacun enfila sa lourde combinaison, enfonça le caoutchouc entourant ses jambes dans les épaisses bottes, puis connecta le câble électrique qui se détachait de sa combinaison à la batterie dans son sac à dos. Stéphane toucha du doigt l'un des fils de cuivre et reçut une décharge. Le système fonctionnait déjà.

— Aïe !

Il retira sa main en vitesse, provoquant chez les autres un grand éclat de rire. Il les fusilla du regard comme un adolescent et secoua son membre endolori.

Antonin Guirette - L'Araignée

Les soldats s'équipèrent de leurs armes et les chargèrent tout en prenant soin de maintenir la sécurité. Le professeur Duys, lui, vérifia son matériel une dernière fois avant de l'enfermer dans une boîte en métal qu'il glissa dans son sac à dos.

— Tout le monde est prêt ? demanda le capitaine. Alors on y va.

À 9h, à sa suite, ils quittèrent le vestibule et traversèrent un troisième couloir pour sortir du bâtiment. Ils débouchèrent dans une cour où tout le personnel de la base semblait s'être donné rendez-vous. Dès qu'on les vit, un chemin leur fut ménagé pour leur permettre de rejoindre le camion de transport de troupes qui allait les mener jusqu'au port nord de Porquerolles. Ils s'avancèrent dans un silence sépulcral. Stéphane avait l'impression d'être au milieu d'une cérémonie religieuse. Ils embarquèrent à

l'arrière du camion et William Saadi frappa trois coups contre la porte de la cabine du conducteur. Le véhicule s'ébranla.

Le trajet dura une dizaine de minutes et s'effectua, lui aussi, dans le silence. Tous savaient vers où ils allaient, tous savaient ce qu'ils risquaient. D'ici peu de temps, ils seraient morts, ou entrés dans la postérité. Le camion s'arrêta et ils descendirent, l'un après l'autre.

Ici, derrière la longue rangée de militaires qui continuait jusqu'au port, il y avait des civils, les habitants de Porquerolles qui avaient choisi de rester après la catastrophe. La présence du complexe militaire, qui échangeait les fruits de leur pêche contre les produits de première nécessité, leur avait permis de tenir et même de connaître un certain essor.

La procession continua jusqu'au ponton de bois, où les membres du groupe étaient attendus par Lefebvre. Le vieil homme avait tenu à les retrouver là une dernière fois avant leur embarquement. Stéphane se demanda si le général était capable de reconnaître qui était qui, dans la mesure où ils étaient vêtus comme s'ils allaient entrer dans un réacteur nucléaire. Lise, William Saadi, Grégory Selle, Marc Drouot et Charles Desaxe se mirent au garde-à-vous.

— Repos, soldats, dit le général. Bon, je peux vous donner le délai final dont vous disposerez. Une fois arrivés sur l'île, vous aurez six heures.

Quelques frissons parcoururent certains membres de l'expédition. Stéphane serra les dents – il savait que leur timing serait serré mais n'avait pas imaginé que ce serait à ce point-là. Et il ne se voyait pas rentrer bredouille.

— J'espère que vous avez bien mangé et bu ce matin, et que vous vous êtes bien vidés, parce que vous allez devoir tenir comme ça dans les prochaines heures. Malheureusement, on n'avait pas le temps de mettre au point un système qui vous permettait d'assurer les besoins élémentaires. De la même manière qu'on n'a pas pu trouver un bateau à moteur sans électronique à l'intérieur. Et on ne peut pas prendre de risque supplémentaire, histoire que vous puissiez revenir autrement qu'à la nage.

Derrière le général, des hommes mettaient à l'eau quatre kayaks deux places. C'était avec ça qu'ils allaient devoir faire la traversée.

— Soyez prudents, ne tirez aucune conclusion hâtive. Mais je pense que vous le savez. Bonne chance, revenez-nous en vie.

Il hocha une dernière fois la tête pour accompagner la fin de son discours puis s'écarta pour qu'ils montent sur le ponton. Ils entendirent quelques acclamations mais la majorité de la foule restait silencieuse. Ils rejoignirent l'un des catways et chacun prit place à bord des kayaks. Une fois que tous furent installés, ils commencèrent à se mouvoir sous l'action des rames, ballottés par le mouvement des vagues. Ils s'éloignèrent du ponton, dépassèrent le catway, puis quittèrent pour de bon le port. La foule qui était venue observer leur départ ne fut bientôt plus qu'un amas de points indistincts dans le paysage.

Engoncé dans sa combinaison, Stéphane se sentait coupé du monde extérieur. Aucune odeur de sel, aucune sensation du vent fouettant son visage. Et aucun effort à fournir dans la mesure où on ne le

laissait pas pagayer. En face de lui, l'aspirant Grégory Selle reprenait son souffle.

— Besoin d'aide ? demanda Stéphane.

Grégory secoua la tête pour lui signifier que tout allait bien.

— Vous devez vous économiser. Je vais me faire engueuler si je vous laisse faire.

Stéphane sourit et acquiesça. Grégory était de quinze ans plus jeune que lui et il imaginait ce qu'un gamin pouvait ressentir à l'approche du danger. Il se demanda comment Lefebvre avait pu confier une telle mission à quelqu'un d'aussi jeune mais se rappela des paroles de Lise la veille. Le général avait surtout cherché des personnes qui diraient oui. Stéphane soupira, puis passa sa main sur la poche de sa combinaison, où il avait glissé sa clé. Bientôt, se dit-il.

Les kayaks se rapprochaient de la côte et la vue qui se présenta à Stéphane le força à fermer les yeux. Bien qu'il se soit trouvé non loin du continent lorsque l'événement s'était produit, il n'avait jamais pu observer de près le fameux « flou » tant évoqué par les médias. Il l'avait déjà vu en photo, ainsi qu'au travers de jumelles, mais même les outils les plus perfectionnés n'auraient pas pu rendre le malaise profond que l'on ressentait face à ce mur à la fois invisible et perceptible. Ce n'était pas réellement « flou ». Mais dès que l'œil se portait sur les côtes, les plages et les bâtiments silencieux, la perception se brouillait. Depuis cinq ans, une bulle géante entourait l'Europe.

Un choc brutal ramena Stéphane à ses sens et il manqua de tomber à la renverse. Deux kayaks venaient de se heurter et leurs occupants étaient tous

aussi abasourdis les uns que les autres. Il commença à paniquer.

— Ça ne marche pas. Les combinaisons ne marchent pas !

Un début de panique parcourut les membres du groupe. William Saadi claqua alors dans ses mains pour les rappeler à l'ordre.

— Arrêtez de jouer aux cons ! C'est l'action normale du « flou ». On continue !

Il y eut encore quelques secondes de flottement, puis les soldats raffermirent leur prise sur les rames et repartirent de plus belle. Il n'était pas l'heure de se laisser abattre alors qu'ils étaient si près du but.

Ils finirent par repérer le point d'arrivée qui avait été défini pour eux. Pendant encore une dizaine de mètres, le « flou » augmenta graduellement, puis devint presque insupportable. Au bord de la rupture,

Stéphane hésitait à sauter à la mer pour sauver sa peau, quand, soudain, la sensation se dissipa. Le phénomène sembla se passer de la même manière avec tous les membres de l'expédition, qui arrêtaient de ramer quelques secondes, désorientés.

— Encore un petit effort ! cria le capitaine.

Un ponton de pierre et une berge terreuse se dessinaient devant eux. Au sommet d'une butte se trouvait un vieux fort, qui avait souffert de cinq ans d'absence d'entretien, car il tombait en ruine. Les kayaks se dirigèrent vers la berge où la terre vint freiner leur course. Il leur fallut encore une dizaine de secondes, et une injonction de leur capitaine, pour oser sortir des embarcations et poser le pied sur la terre ferme. Quand tout le monde fut sorti, trois volontaires tirèrent les kayaks hors de portée du courant.

— On y est... murmura Stéphane.

Il ressentait une émotion indescriptible, à mi-chemin entre la joie et la crainte. Il avait le sentiment de ne plus savoir quoi faire, maintenant qu'il était arrivé aussi loin. Il sentit alors qu'on lui saisissait les épaules, et trouva le visage de William Saadi, derrière le verre de son masque, à quelques centimètres du sien.

— Réveillé, mon gars ? C'est à toi de jouer, maintenant. On te suit.

D'abord abasourdi, Stéphane finit par se reprendre, leva l'index vers le nord et balbutia :

— La ville est par là... Au bout de la péninsule. Par contre, il va bien nous falloir deux heures de marche pour y arriver.

— Alors on traîne pas. Allez !

Le premier constat fait par le professeur Duys fut qu'il n'y avait aucun « flou » à l'intérieur de la zone interdite. En utilisant ses jumelles, il pouvait voir quelques immeubles, les collines entourant la ville ainsi que le tracé de la côte. Tout était normal.

— Sortez la lampe, ordonna le capitaine.

Lise Dereck hocha la tête puis se défit de son sac, qu'elle ouvrit pour en sortir la large lampe à haute puissance que Stéphane avait vue dans le vestibule du complexe de Porquerolles. Avec l'aide des deux aspirants, elle la porta jusqu'au bord de l'eau et la posa sur la terre. La lampe était munie d'une ficelle. Lise enroula l'extrémité de cette dernière autour de son poignet et tira d'un coup sec pour mettre le dynamo en marche. La lampe s'alluma. Lise relâcha, puis tira à nouveau, plus fort et plus longtemps.

Un trait court. Un trait long. Un trait court.

Antonin Guirette - L'Araignée

Un trait court. Un trait long.

Trois traits courts.

Le message, transmis en morse à l'île de Porquerolles, devait indiquer, si du moins le « flou » n'empêchait pas la légère variation de lumière d'être détectée, que le groupe était arrivé sain et sauf et que la mission se poursuivait.

Sous les ordres du capitaine, les membres de l'expédition se mirent en mouvement, Stéphane ouvrant la marche, suivi par Grégory. Régnait sur la côte un silence pesant que seuls le vent et les vagues venaient troubler. La sensation de malaise était loin d'avoir disparu et quelque chose n'était pas normal, même si Stéphane n'aurait pas su dire quoi.

Le groupe traversa un pont de bois vermoulu, soutenu par de grands piliers en pierre, puis mit les

pieds sur le quai d'un port de plaisance. Il n'y avait pas le moindre signe de vie.

— Regardez.

Quelques mètres plus loin se trouvait une bâtisse en préfabriqué.

— C'est la capitainerie, dit Stéphane. On y trouvera peut-être quelque chose.

William Saadi fit signe à l'aspirant Marc Drouot de prendre les devants. Le jeune homme obéit et se dirigea à petites foulées vers la bâtisse. La porte ne voulant pas s'ouvrir, il se décida à la forcer et entra à l'intérieur en brandissant son arme. Un instant plus tard, il ressortit et secoua la tête.

— C'est vide.

Il y avait quelques autres bâtiments le long du chemin, mais ils étaient tous dans le même état que le premier.

— Il n'y a rien du tout, dit alors Duys.

Les autres membres du groupe ne semblèrent pas lui prêter attention. Stéphane, lui, s'était retourné vers le professeur. Il venait de comprendre.

— Regardez, enfin ! reprit Duys. Ce ne sont pas juste les hommes. Il n'y a aucun animal, aucune mouette. Pas même une carcasse.

Il avait parlé assez fort pour être entendu, bien que le son soit en partie étouffé par sa combinaison. Les soldats s'arrêtèrent à leur tour. Ils commençaient à saisir, eux aussi.

— Content d'apprendre que je suis venu pour rien, dit l'infirmier Desaxe en mettant les mains sur ses hanches.

— On n'en a pas encore la certitude, je me trompe ? demanda William Saadi.

Duys réfléchit quelques instants, puis acquiesça.

— Il va falloir un peu plus de temps pour tirer une conclusion.

— Alors on continue.

Stéphane reprit la marche, malgré la crampe qui commençait à s'insinuer dans son cœur. L'ironie du sort voulait bien souvent que lorsqu'on entreprenait quelque chose, le résultat était la seule option que l'on n'avait pas envisagée.

Il était venu dans l'espoir de revoir les membres de sa famille. Soit il les retrouverait morts, soit, par un miracle quelconque, il les retrouverait vivants.

Il n'avait jamais imaginé qu'il puisse ne pas les retrouver du tout. Que même en ayant fait tout ce chemin, pris un aussi gros risque, il trouve une maison vide. À cette idée, il serra les dents et déglutit.

Durant les cinq dernières années, il avait fini par penser que le monde lui devait quelque chose. Que

pour tout ce qu'il avait enduré, c'était normal. Il avait oublié que le monde ne fonctionnait pas selon les règles des humains. Il ne se pliait à aucune des règles que l'on pouvait lui imposer.

Profitant du fait que personne ne pouvait le voir sous sa combinaison, Stéphane laissa échapper un sanglot. Puis il poussa un profond soupir et se concentra sur le fait de poser un pied devant l'autre. Il n'était pas seul et avait promis de remplir une mission. Il n'avait aucune certitude du fait que l'hypothèse de Duys était fondée. Et il ne pourrait pas repartir avant ça.

— Vers où on se dirige ? demanda le capitaine.

Ils avaient quitté le port et s'engageaient sur une montée. Devant eux se tenaient les vestiges d'un restaurant de plage.

— On continue tout droit, répondit Stéphane. On va croiser des maisons un peu partout en remontant la

péninsule. Et pas mal d'espaces verts, aussi. Ça sera utile pour vos relevés.

Il s'était adressé à Duys, qui répondit par l'affirmative. William leva un pouce en l'air pour donner son assentiment, et la marche reprit dans le silence.

Quelques minutes supplémentaires amenèrent le groupe sur une ancienne départementale qui continuait sur plusieurs kilomètres. Malgré les faux plats, la marche ici devenait plus facile. Sur les bords de la route, la canne envahissait tout et seuls quelques pins subsistaient, tandis que des brins d'herbe s'immisçaient partout dans l'asphalte.

Trois cents mètres plus loin se dessinèrent les contours d'une voie ferrée sur leur droite, bien qu'elle fût presque totalement camouflée par les broussailles.

Cela faisait bientôt soixante minutes que le groupe avançait et la lourdeur de l'équipement commençait à se faire sentir. Repérant un bâtiment de l'autre côté d'un passage à niveau qui n'avait pas encore été trop envahi par la végétation, le capitaine décida que l'on y ferait une pause.

— On ne tarde pas, ajouta-t-il. Il nous reste à peine plus de cinq heures.

Le bâtiment en question était un troquet local dont le volet métallique était à demi ouvert. Les membres du groupe durent se courber pour y entrer, puis tournèrent les manivelles de leurs lampes torches pour éclairer le fond de la salle. Aucun signe de vie ici non plus, mais ils ne s'en étonnèrent pas. Chacun s'assit où il le voulait, en prenant garde de ne pas abîmer les fils de cuivre de sa combinaison. Le capitaine décréta que la

pause durerait quinze minutes. Ils ne devaient pas traîner.

Stéphane s'assit dos contre le mur, ferma les yeux et se mit à réfléchir. En six heures, même en faisant des pauses fréquentes, ils pouvaient avoir le temps de passer par son ancien quartier et de fouiller sa maison. Il proposerait d'y faire une halte et en profiterait pour explorer son chez-lui à la recherche d'un signe. Peut-être y trouverait-on un indice sur ce qui avait pu se passer, par exemple des affaires manquantes indiquant qu'un départ massif avait eu lieu.

Il scruta l'extérieur, en dessous des volets à moitié fermés. Rien ne bougeait dehors. Il ferma les paupières et se décida à faire une petite sieste. Le temps qu'ils repartent, il pouvait bien se le permettre.

À la fin du quart d'heure, tous les membres de l'expédition étaient sur le pied de guerre, sous l'œil du

capitaine. Stéphane prit les devants et repassa sous le volet à demi fermé. Un bruit de tôle résonna soudain, à quelques mètres de distance. Surpris, Stéphane eut un mouvement de recul et se cogna la nuque contre le métal. Aveuglé, il tituba avant d'être rattrapé par Lise.

— Tout va bien ? demanda William.

Sans répondre, Stéphane se releva et se mit à courir dans la direction du bruit qu'il avait entendu. Entre le bâtiment et la voie ferrée, un petit chemin de pierre dévoré par l'herbe se poursuivait. Sans se préoccuper des appels des autres membres du groupe, il continua sa course mais s'arrêta en réalisant qu'il n'y avait là qu'un petit parking et trois carcasses de voitures. Il regarda dans toutes les directions mais les lieux étaient vides. Soufflant de frustration, il se retourna. Les autres l'avaient rattrapé.

— Bon ! dit le capitaine. On peut savoir ce que tu branles, là ? Tu veux nous laisser crever ? Jamais tu me refais ça, c'est bien compris ?

— Du calme, dit Lise. On n'a pas de temps à perdre.
William se tourna vers sa lieutenant.

— Justement. Pas de faux bond.

Ce faisant, il attrapa Stéphane par le bras pour le ramener de force à la tête du groupe. Mais ce dernier ne se laissa pas faire et s'arracha à son étreinte, le regard noir.

— Je sais marcher tout seul.

— Alors dépêche.

Stéphane eut très envie de répondre quelque chose mais ce n'était pas le moment, il le savait. Ravalant sa fierté, il reprit la tête du groupe et se concentra sur son objectif.

— Tout ça n'a aucun sens, dit Duys alors qu'ils entamaient leur deuxième heure de marche.

— Développez, dit William.

Le professeur prit une inspiration et expliqua :

— Il y a bien de la vie. Partout. Regardez autour de vous !

Il leva les bras, désignant la plaine.

— La végétation ! La végétation est toujours là ! Il est là, le problème. On ne sait pas ce qu'il y a ici mais si ça a détruit toute vie animale, ça aurait pu détruire la vie organique tout court ! Pourquoi ce phénomène a épargné les végétaux ? Et pourquoi pas les arthropodes, les vers, les insectes ? Il faut de la biomasse pour que tout ça puisse pousser. Où sont passés les insectes ?

— Et s'ils s'étaient enfuis ? proposa Stéphane. Les animaux et les humains ? Tout simplement ?

Duys le regarda et fit la moue.

— Tous, ça paraît quand même peu probable. Maintenant, on a peut-être juste joué de malchance. Si on trouve des os, on en aura le cœur net.

Stéphane hocha la tête derechef. Ils seraient bientôt en plein milieu de la ville. Là-bas, ils pourraient peut-être dresser leurs premières conclusions.

Elle ne s'était pas trompée.

Elle avait su qu'un danger se présentait lorsque ses fils de soie avaient capté une vibration anormale. Quelque chose qui n'était ni du vent, ni de l'eau, mais qui ne dégageait aucune vie.

Les trouver au début avait été difficile. Elle n'avait envoyé presque aucune sentinelle sur la côte. Le plus important était de la protéger elle, aussi les avait-elles ramenées à son chevet. Elle ne pensait pas

rencontrer son premier problème après une aussi longue période d'existence, et alors que ce terrain d'abreuvement paraissait identique à tous les précédents.

Elle avait donc cru se tromper. Ç'avait été sa première hypothèse. Elle avait dû faire une erreur. Ça n'aurait pas été la première fois. Un fil de soie s'était détaché pour une raison quelconque et l'organisme avait échappé à son contrôle quelques instants, juste assez pour provoquer la vibration.

L'anormalité venait du fait qu'elle semblait trop forte pour que ce fût la conséquence d'une seule rupture de fil de soie. Que plusieurs se rompent dans le même micro-intervalle n'était pas improbable, mais dans une zone géographique aussi restreinte, beaucoup plus. Surtout dans la mesure où elle était certaine de ne plus avoir de sentinelle ici.

Afin de dissiper l'hésitation qui s'était instillée en elle, elle décida d'envoyer quelques petites sentinelles oculaires vérifier que la zone géographique était bien vide. Or, même pour une dizaine de sentinelles, une zone géographique d'une surface aussi étendue était longue à parcourir. Si le phénomène était localisé comme elle le craignait, la probabilité n'était pas négligeable que les sentinelles la ratent.

Le déploiement se fit depuis l'espace anaturel le plus étendu de la zone géographique dans laquelle elle avait détecté la perturbation. Ses craintes quant au fait que quelque chose d'anormal était en train de se produire s'étaient confirmées quand les perturbations avaient recommencé, de manière plus régulière cette fois-ci.

Des ondes qui se dirigeaient vers le nord, et se rapprochaient, petit à petit, de l'espace anaturel d'où

les sentinelles étaient parties. Ces dernières resserrèrent alors leur champ d'exploration en faisant acte de discrétion, dans le cas où la perturbation serait le fait d'un organisme dont elle n'avait pas connaissance. Après tout, la sphère biologique était grande et le terrain d'abreuvement n'en couvrait qu'une petite partie.

La perturbation suivait une certaine logique. Même si ça n'était pas certain, elle progressait de manière continue dans un intervalle moyennement court à l'échelle de cette sphère biologique. La portion de terrain encore non couverte par les sentinelles augmentait en largeur tandis qu'à l'inverse, la localisation de la perturbation se précisait du fait de sa régularité.

C'est alors qu'elle les vit.

Bien que la première sentinelle fût à une distance importante du phénomène, elle put apercevoir des formes en mouvement qui ressemblaient à s'y méprendre, dans leur morphologie, à des organismes auto-conscients tels que ceux qu'elle avait déjà rencontrés sur ce terrain d'abreuvement.

Elle arrêta sa sentinelle et regarda les formes s'éloigner. Aucun son n'avait été émis et pour l'instant, en dehors de leur morphologie et de leur capacité à se mouvoir – ce qui était le cas d'une grande partie des organismes du terrain d'abreuvement –, rien ne les rapprochait des organismes auto-conscients.

Jugeant qu'elle devait les suivre pour augmenter le nombre d'informations dont elle disposait sur eux, elle immobilisa le reste des sentinelles à distance raisonnable et utilisa la première pour poursuivre ses

observations. Posséder de plusieurs milliards d'organismes autonomes et semi-autonomes l'obligeait parfois à pousser son contrôle dans un seul afin de se faciliter la tâche. Ça n'empêchait pas les fils de soie d'opérer dans les autres.

L'une de ses premières observations à faible distance fut que les formes se mouvaient sur un tracé anaturel. C'était une information intéressante, quelque chose qui les rapprochait davantage des organismes auto-conscients, même si elle n'arrivait pas à connecter ces anomalies aux fils de soie.

Alors qu'elles atteignaient un espace anaturel de taille modeste, elle fut de nouveau surprise.

— On fait une pause là-dedans.

Puis, à un micro-intervalle :

— On ne tarde pas. Il nous reste à peine plus de cinq heures.

C'était bien là le module de communication des organismes auto-conscients. Un nouveau point en commun avec ces anomalies.

Elle avait alors fait sa première erreur. Après que les formes étaient entrées dans un interstice, les perturbations avaient cessé. Dans un premier temps, elle pensa à un simple passage à vide. Mais le calme plat se maintint durant plusieurs micro-intervalles et la panique commença à la gagner. Ne comprenant plus rien à la situation, elle dirigea sa sentinelle vers l'interstice. Les formes s'étaient remises en mouvement à cet instant précis et elle faillit bien se faire repérer. Cherchant à fuir, elle heurta un élément et provoqua un fracas tel qu'il attira l'une des formes à sa poursuite. La sentinelle se mit à une vitesse extrêmement rapide et se camoufla derrière un autre élément pour ne pas être vue.

D'autres sons caractéristiques du module de parole des organismes auto-conscients se firent alors entendre.

— Bon ! On peut savoir ce que tu branles, là ? Tu veux nous laisser crever ? Jamais tu me refais ça, c'est bien compris ?

— Du calme, William. On n'a pas de temps à perdre.
Un micro-intervalle passa.

— Justement. Pas de faux bond.

Puis les formes repartirent.

Elle était désormais presque certaine qu'il s'agissait d'organismes auto-conscients. Leur module de communication, leurs mouvements, tout l'indiquait. Tout, sauf une chose : le fait qu'ils étaient hors de portée des fils de soie. C'était la première fois que cela arrivait.

La vision de sa sentinelle se brouilla alors et elle comprit que la course l'avait tuée. Elle utilisa donc la deuxième, mais cette dernière se trouvait loin. Elle la fit s'engager à son tour sur le tracé anaturel où elle avait repéré les organismes et s'efforça de les rattraper afin de continuer ses observations.

Quand elle les eut enfin de nouveau en visuel, elle reprit sa tâche, avec encore plus de prudence. L'un d'entre eux semblait s'être penché pour observer un organisme semi-autonome non-oculaire.

— Là. Il y a quelque chose. Regardez le brin d'herbe.

Les autres organismes se penchèrent à sa suite et observèrent celui qu'il tenait entre les mains, sans l'arracher.

— Je m'en rends compte à l'instant, mais... vous ne les trouvez pas pâles, ces brins d'herbe ?

— C'est vrai qu'ils ne sont pas si verts que ça, vus de près. On dirait de l'albinisme, non ?

— Ils ont plutôt l'air gelés. Ou atrophiés. Je vais en prélever quelques-uns.

Le premier organisme se munit d'un élément translucide creux et de petite taille, où il glissa plusieurs morceaux d'organismes semi-autonomes avant de ranger l'élément dans une boîte en métal. Ils restèrent immobiles quelques micro-intervalles puis recommencèrent à se déplacer.

Ils entraient désormais dans l'espace anaturel d'où ses sentinelles étaient parties. Un certain nombre d'organismes oculaires s'y trouvaient et ceux qu'elle suivait n'allaient pas tarder à les rencontrer. Soudain, la vue de sa seconde sentinelle se brouilla à son tour. Ces organismes de taille réduites étaient très peu résistants et son manque de connaissance de leurs

capacités était lourd de conséquences : elle avait encore perdu la trace des perturbations.

Elle n'avait pas à paniquer. Là où ils allaient, elle avait beaucoup d'yeux : elle n'avait qu'à passer d'une paire à l'autre et elle finirait par localiser ce qu'elle cherchait.

Une première.

Une deuxième.

Une troisième. Rien.

Une quatrième.

Une cinquième.

Le temps passait et elle ne trouvait toujours pas leur trace, alors que les perturbations continuaient à bouger de manière à peu près logique. C'est alors qu'elle entendit un son strident, qui se maintint sur plusieurs secondes.

Antonin Guirette - L'Araignée

Elle comprit que les organismes auto-conscients qu'elle suivait avaient trouvé l'une de ses sources d'abreuvement, et que le choc avait été brutal.

Chapitre 4

Stéphane venait d'avoir la peur de sa vie.

En tombant nez à nez avec ce visage inexpressif, il avait bondi en arrière, perdu l'équilibre, et s'était écrasé sur le trottoir. Les autres avaient accouru à son secours et il avait deviné, à l'expression de leurs visages, que la vue leur avait glacé le sang à eux aussi.

Duys était le seul à avoir gardé à peu près son calme. Réduisant à quelques centimètres la distance qui le séparait de leur trouvaille, il murmura :

— Comment est-ce possible... ? C'est...

Le capitaine termina pour lui :

— C'est un humain ?

Stéphane était saisi de stupeur.

Oui, c'était bien un humain. Mais que lui était-il arrivé ?

— Regardez. C'est le même phénomène qu'avec l'herbe.

Stéphane se releva tant bien que mal et balbutia :

— Oui... Vous avez raison...

Mais c'était bien plus. Cet homme était *littéralement* pétrifié. Sa peau était d'une pâleur de plâtre. Ses vêtements étaient couverts de poussière et, bien qu'il se maintienne debout, il souffrait d'une maigreur extrême.

— Je n'ai jamais vu une chose pareille... dit Desaxe. Ça n'a aucun sens. Il ne devrait même pas être capable de se tenir.

— Vous parlez d'un mort, répondit Drouot. Ça paraît évident.

— Il n'est pas mort, répliqua Duys. Enfin, ce n'est pas une certitude.

Drouot se tourna vers le professeur et le regarda comme si ce dernier était stupide. Mais dans ses yeux se lisait une profonde appréhension.

— Vous êtes en train de me dire que ce truc est peut-être encore vivant ?

Duys soupira, puis hocha la tête.

— C'est une possibilité, oui.

L'aspirant réagit au quart de tour. Il leva son fusil d'assaut et le pointa dans la direction de l'humain pétrifié.

— Wow wow wow ! Baissez-votre arme ! s'écria le capitaine.

— Si c'est vivant, on peut pas le laisser comme ça, répondit Drouot. J'ai pas raison ?

— Patience, dit Desaxe, patience. On ne sait pas encore à quoi on a affaire.

— Et peut-être qu'il ne souffre pas, ajouta Stéphane, qui s'était lui aussi rapproché du corps.

Drouot ne comprenait pas.

— Suffit de voir son état...

— Non, il a raison, tempéra Duys. Ses nerfs ne fonctionnent peut-être plus.

Stéphane s'approcha et s'efforça de contourner l'homme, qui bouchait le passage dans le hall d'entrée. Puis il le traversa pour arriver dans un salon tout aussi poussiéreux. La moquette semblait avoir été inondée lors de la catastrophe et avait moisi, mais, sur un canapé de cuir, trois autres personnes étaient toujours là.

— Venez voir ça, dit-il.

William Saadi réfléchit puis désigna l'autre aspirant.

— Va faire le tour des immeubles. Dis-nous si c'est la même partout.

Grégory acquiesça puis partit voir le bâtiment d'en face. Pendant ce temps, tandis que Drouot montait la garde, le reste de l'expédition vint rejoindre Stéphane dans le salon.

C'était toute une famille qui demeurait immobile, assise sur ce canapé. Celui de l'entrée devait être le père, et ils venaient de trouver la mère et les trois fils.

— C'est horrible... lâcha Desaxe.

Lise s'agenouilla et les observa de près.

— Comment ça se fait qu'on n'ait rien trouvé sur la côte ? demanda-t-elle.

Duys ne sut pas lui répondre. Il était aussi perdu que les autres.

— Trois personnes pour voir les autres pièces, ordonna le capitaine. Voyons déjà si cette maison est vide.

Grégory ne tarda pas à revenir. Les membres de l'expédition se regroupèrent à l'extérieur de la maison et il annonça avec gravité :

— Il y en a d'autres. Partout, j'ai l'impression. Au moins un dans chaque maison que j'ai ouverte. Tous pâles comme des linges.

Il n'y avait toujours aucun bruit, et ils ne percevaient même plus celui du vent. Un peu de réflexion s'imposait avant de décider la suite des opérations. Drouot fut le premier à parler :

— S'ils souffrent pas, on doit pouvoir les disséquer. Non ?

— On ne dissèque pas des humains vivants, enfin !
répondit Duys.

L'aspirant haussa les épaules. De son point de vue et en de telles circonstances, il ne voyait pas le problème.

— À un moment il va bien falloir faire quelque chose, dit-il. Pas rester là à attendre.

Le professeur soupira. Drouot n'avait pas tort.

— Combien de temps il nous reste ? demanda-t-il.

Lise regarda la montre accrochée à son poignet.

— Environ quatre heures trente. On aura encore de quoi revenir.

Desaxe fit alors une proposition :

— Plutôt que de les disséquer tout de suite, on pourra simplement utiliser nos sacs hermétiques pour en ramener un. Ils sont assez grands pour laisser entrer deux adultes.

— On fera ça, approuva Duys quoique avec réticence.

William Saadi acquiesça puis donna ses consignes :

— Continuons notre exploration, voyons si on ne peut pas trouver un spécimen solide. Et quand on aura

des certitudes sur ce qui se passe ici, on commencera le voyage retour. Duys, sortez votre calepin, il va être temps de noter vos observations.

Le professeur obtempéra avec gêne. Dans son enthousiasme à peine dissimulé, il avait oublié d'écrire quoi que ce soit. Alors que le groupe se remettait en route, Stéphane fit une proposition :

— Je vais vous conduire dans un quartier résidentiel. Je sais pas trop ce qu'on pourra y trouver mais si on voit une maison que je connais... eh bien, on aura peut-être des indices supplémentaires. Des meubles qui auraient bougé, ce genre de chose.

Il se contenta de l'approbation du capitaine et s'efforça d'éviter le regard de Lise, qui devait avoir très bien compris ce qu'il voulait faire. Toutefois, si elle avait eu une objection, elle ne l'exprima pas. Après tout, ce que proposait Stéphane était logique.

Le groupe continua sa progression sur une route entourée de mottes d'herbes, de buissons épais et de palmiers. De l'autre côté d'une grande voie d'asphalte craquelé s'étendaient nombre d'immeubles de quatre ou cinq étages à la pierre jaunie. Les bords des trottoirs, les murets, les portails et les barrières étaient envahis par les broussailles.

— Là aussi il y a quelque chose d'anormal, fit remarquer Duys alors qu'ils se frayaient un chemin entre des carcasses de voitures.

— Quoi encore ? demanda Drouot.

— Cette croissance de la végétation, répondit-il, elle est trop rapide vu les circonstances. Et on est en hiver. De tout ce qu'on a pu voir ici, la vie organique n'est pas en très grande forme. Et pourtant, c'est comme si on avait mis un engrais spécial sur ces plantes pour les

faire pousser plus vite et résister au froid. Alors qu'il n'y a toujours presque pas d'animaux.

L'aspirant le regarda, puis haussa les épaules.

— Peut-être que la pâleur des individus qu'on a croisés n'est pas de l'anémie, dit Desaxe.

— Peut-être...

Stéphane pouvait percevoir la détresse dans laquelle Duys se trouvait. Ce dernier avait été envoyé ici pour fournir un bilan détaillé et crédible de la situation du continent. Ses pairs, ainsi que Lefebvre, espéraient que ses conclusions permettraient de retarder un bombardement général et de mener des explorations plus approfondies. Mais ce qu'ils avaient trouvé depuis leur arrivée sur l'île avait remis en question beaucoup de ses certitudes. Drouot était représentatif de la réaction que ne manquerait pas d'avoir une partie de l'État-major.

Lise regarda une nouvelle fois sa montre. Explorer la première maison puis décider de la marche à suivre avaient pris du temps. Il ne restait plus au groupe que quatre heures, plus quelques minutes.

À mesure qu'ils avançaient vers le nord, le nombre d'humains pétrifiés augmentait. Ils étaient dans les voitures, sur les paliers des maisons, aux coins de certaines rues, et tous avaient la peau pâle comme du plâtre. Leurs vêtements étaient parfois déchirés, tous couverts de poussière, et aucun ne bougeait.

— Ce n'est pas que les humains... dit Grégory.

Ils venaient de croiser un chat errant, lui aussi immobile et dont le poil noir virait au gris.

— Il a presque l'air empaillé, ajouta Drouot.

Duys s'agenouilla à côté de la bête.

— Même phénomène.

Ils s'approchaient du centre-ville d'Hyères. Là, les immeubles étaient plus petits, plus vieux. Les câbles électriques virevoltaient dans les airs sauf certains, qui traînaient sur le sol. Les devantures des magasins étaient à moitié effacées mais on distinguait encore quelques éléments : des affiches promotionnelles, des réductions sur les prix du pain ou encore des montures de lunettes trônant sur des étagères noyées dans la saleté, derrière les vitres.

Tout se décomposait à grande vitesse. À cette pensée, Stéphane fut pris d'un haut-le-cœur et laissa échapper un petit rire nerveux.

— Tout va bien ? demanda William.

Stéphane se retourna pour hocher la tête.

— On doit continuer tout droit. Il y aura une grande place. On n'est plus très loin.

Le capitaine n'insista pas.

Le groupe s'engagea dans une petite ruelle de pavés, bordée de magasins. La ruelle était en pente et l'ascension fut fastidieuse du fait des lourdes charges qu'ils portaient.

Au bout de la montée, le groupe déboucha comme prévu sur une large place entourée de vieux immeubles dont la peinture s'effritait et dominée par une tour circulaire d'une dizaine de mètres. Plusieurs rues, certaines en montée et d'autres en descente, débouchaient dans cette place que l'on avait dû aménager sur le versant d'une colline. Au beau milieu, il restait un empilement de chaises appartenant au restaurant d'à côté. Quelques humains pétrifiés y étaient assis. Stéphane baissa les yeux.

— C'était magnifique, avant.

Il sentit un gant se poser sur son épaule et constata que c'était celui de Lise. Il esquaissa un léger sourire

tandis que les autres membres du groupe faisaient quelques pas sur la place.

Les deux aspirants avaient déjà parcouru la moitié du terrain. Drouot scrutait les différentes rues à la recherche de quelque chose en mouvement, mais il ne voyait que les formes angoissantes de tous ces humains et animaux pétrifiés. Derrière son masque, il avait l'impression d'être myope et devait constamment plisser les yeux pour voir loin. Ces combinaisons n'avaient pas été prévues pour ce genre de voyage.

À demi-concentré, il ne réagit pas immédiatement quand, au détour d'une rue, il tomba nez à nez avec le canon d'un revolver. La surprise lui fit pousser un petit cri et il eut un mouvement de recul tout en levant son fusil pour riposter. La seconde qui s'écoula lui suffit pour comprendre qu'il s'agissait d'un énième

humain pétrifié. Il se moqua de sa propre stupidité et souffla, avant de lever un bras pour héler ses camarades.

Il n'eut pas le temps de voir l'humain presser la détente.

Le contraste entre le silence pesant et la détonation soudaine fut si saisissant que tous les membres du groupe sursautèrent. L'instant d'après, les soldats avaient saisi leurs armes et retiré la sécurité, prêts à tirer. Ils virent alors Marc Drouot s'écrouler à côté de la tour de pierre. Il se vida de son sang.

William repéra le tireur. Il ordonna à Stéphane et Duys de se mettre à couvert tandis que lui, Grégory, Lise et Desaxe se déployaient dans la place.

Un deuxième coup de feu retentit et le haut du dossier d'une des chaises éclata, projetant des copeaux

de bois. Le capitaine se releva alors et tira en rafale sur la cible, qui n'esquiva pas et fut criblée de balles. Elle tomba au sol et n'en bougea plus.

— Tout va bien ? demanda William en levant les yeux vers les chaises que ses camarades avaient utilisées comme barricades.

Il comprit vite que non, tout n'allait pas bien.

— Ils bougent...

Grégory regardait autour de lui et fronçait les sourcils.

Les humains pétrifiés ne l'étaient plus. À l'instar de celui qui venait d'abattre Drouot à bout portant, tous ceux qui étaient présents sur la place se mettaient peu à peu en mouvement... et tournaient la tête vers les membres du groupe. Dans la rue d'où ils venaient, des dizaines de ces créatures sortaient des boutiques, se bousculant, tombant parfois à la renverse, mais toutes

se dirigeant dans la même direction : celle de la place à la tour de pierre.

— On s'arrache, dit le capitaine. Tout de suite. Go !

À son injonction, tous les membres de l'expédition se mirent en branle et coururent jusqu'à l'une des sorties de la place. Lise et Grégory firent feu et les créatures en première ligne furent fauchées par les balles. Elles s'effondrèrent, mais les autres ne se découragèrent pas. Elles n'hésitèrent pas à écraser leurs congénères pour continuer la poursuite. Il en venait de partout et elles étaient de plus en plus nombreuses. Le groupe prit la tangente et s'enfonça dans une nouvelle ruelle, avant de bifurquer sur la gauche sous les conseils de Stéphane.

— Fais-nous sortir de cette ville ! cria le capitaine.

Stéphane hocha la tête et se concentra sur sa connaissance des lieux. Toutes ces années, il avait

parcouru cette ville en long, en large et en travers. Il connaissait ces rues, il se souvenait de cet endroit. Il suffisait juste qu'il se rappelle du chemin le plus court. Ce faisant, il savait qu'il s'éloignait de son ancien quartier, mais ce n'était pas le plus important dans l'immédiat. Ils devaient commencer par survivre.

— Comment c'est possible ? marmonna Duys sans cesser de courir.

— Tu plaisantes ? le rabroua Lise, qui l'avait entendu. Même le dernier des abrutis sait reconnaître un piège quand il en voit un !

Pour le professeur, c'était inconcevable. À peine avait-il admis que ces choses puissent être encore vivantes qu'elles s'étaient mises à le courser. Mais d'où puisaient-elles l'énergie pour le faire, alors qu'elles n'avaient pas esquissé le moindre mouvement en cinq ans ?

La solution lui parvint, aussi claire que de l'eau de roche, comme s'il avait débloqué une nouvelle zone de son cerveau.

— Le « rayonnement » ! s'exclama-t-il.

— De quoi ?

Il tiqua d'un air agacé puis répéta :

— Le « rayonnement » ! C'est ça qui les maintient en vie ! C'est pas juste ce qui nous empêche d'entrer en Europe : c'est une source d'énergie. Un afflux constant qui leur permet de vivre mais aussi de bouger !

— Vous pourrez remettre ça à plus tard ? le coupa le capitaine.

Ils venaient d'entrer dans une nouvelle rue, où les pavés laissaient place à l'asphalte. Deux directions s'offraient à eux.

— Nord ou sud ? demanda Stéphane.

— On retourne à la côte ! ordonna William. Sud !

Cette rue était vide de toute présence mais le bruit de centaines de pieds martelant le sol se faisait entendre tout autour d'eux. C'était comme si la ville s'était réveillée.

Le groupe rejoignit une rue plus grande et tourna à gauche. Stéphane était à peu près certain qu'ils se dirigeaient bien vers le sud. Ils débouchèrent sur une nouvelle place, rectangulaire et deux fois plus grande que la précédente. Deux rangées de vieux immeubles partaient de chaque côté et au centre de l'une d'elles se trouvait l'entrée d'une maison paroissiale. Ils s'y engagèrent et coururent sur quelques mètres, avant de s'arrêter à nouveau. Stéphane avait besoin de réfléchir une minute. On ne lui laissa pas le temps de le faire.

— Dépêche-toi ! Ils arrivent par derrière !

La course reprit de plus belle. Le groupe traversa la longue place et s'enfonça à nouveau dans une ruelle, toujours dans l'objectif de quitter la ville. Les bruits environnants s'étaient presque tus et ils n'entendaient plus que ceux de leurs propres pas. Stéphane pensa qu'ils étaient parvenus à semer ces monstres. À la sortie de la ruelle, ils se retrouvèrent dans un nouveau quartier, fait de grands espaces et de voies larges. Ils seraient certains de voir les ennemis de loin, ici.

Alors qu'ils longeaient un trottoir couvert de palmiers et faisaient face à un grand bâtiment aux allures de mairie, une horde de créatures encore plus importante que la précédente déboula depuis l'autre côté de la rue. Dès qu'elles eurent repéré les membres de l'expédition, elles coururent vers eux comme un tsunami.

— Retraite ! ordonna le capitaine.

Mais un autre contingent de ces monstres arrivait de l'autre côté. Ils étaient trop nombreux pour être ignorés. En désespoir de cause, Stéphane désigna le bâtiment d'en face :

— Par là !

N'ayant plus d'autre choix, ils quittèrent le trottoir, enjambèrent le grillage enlacé par des branches d'arbre puis forcèrent l'entrée. Ils se retrouvèrent dans une grande salle aux murs de pierre et au sol en parquet, et dont les nombreuses fenêtres donnaient sur la cour extérieure. Tandis que Grégory et Desaxe retenaient la porte, le capitaine ordonna qu'on trouve de quoi la barricader. Vingt secondes plus tard, Lise et Duys revenaient en portant une grande armoire d'ébène, qu'ils plaquèrent contre l'entrée.

Stéphane se laissa tomber contre le parquet et s'efforça de reprendre son souffle. Il avait

l'impression que tout son univers venait de voler en éclat. Dans de telles circonstances, il n'aurait jamais l'occasion de retrouver sa famille. Et si c'était pour la retrouver dans un tel état, il ne savait pas s'il le souhaitait vraiment.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demanda le professeur.

Ils étaient acculés, bloqués dans un bâtiment dont la sortie était obstruée par une centaine de ces revenants. Et il y avait fort à parier qu'ils ne les laisseraient pas rejoindre la côte.

William Saadi claqua dans ses mains. Une fois qu'il fut certain d'avoir bien capté l'attention, il prit la parole :

— Duys, je pense qu'on est d'accord sur le fait qu'on n'est plus à un risque près ? Et qu'on a déjà descendu l'une de ces saloperies, tout à l'heure ?

Le professeur hésita quelques instants, puis acquiesça, le regard inquiet.

— OK. Si y a un truc que je pense avoir remarqué avec ces bestioles, c'est qu'elles sont pas très vives. Elles courent lentement, elles tombent... enfin, merde, vous avez tous déjà dû voir un film de zombies.

Quelques rires nerveux lui répondirent. William leva les yeux au ciel un instant, puis dit :

— Alors voilà ce qu'on va faire. Je vais déplacer cette armoire pour laisser les affreux rentrer. Nous, on part en sens inverse et on trouve une fenêtre, ou une sortie de secours. Au moindre signe d'une bestiole, on tire dans le tas. On utilisera ça si nécessaire. C'est compris ?

Il avait sorti une grenade de la poche latérale de son sac à dos. Lise fit de même.

— Vous êtes prêts ?

Il se dirigea vers la porte, qui venait à peine d'être bouchée. Derrière l'armoire, ils pouvaient voir les créatures qui s'entassaient. Leurs visages de plâtre n'exprimaient aucune émotion, et aucun son ne sortait de leurs bouches. William Saadi laissa passer quelques secondes, puis, de ses bras puissants, déplaça l'armoire pour dégager la porte.

— Maintenant ! On y va !

Les membres de l'expédition recommencèrent à courir, quittant le hall où ils ne s'étaient reposés qu'une minute pour pénétrer dans un dédale de couloirs. William dirigeait le groupe et cherchait une issue.

Il ne leur fallut pas beaucoup de temps pour avoir ce qu'ils voulaient. La sortie de secours était tout au bout d'un couloir. Aucune autre lumière que les rayons du soleil perçant à travers la porte n'y passait, et cette

dernière était pleine de poussière. En cinq ans d'absence d'entretien, il y avait fort à parier que le mécanisme s'était grippé. Le capitaine accéléra et donna un grand coup de pied dedans pour forcer l'ouverture.

Ils sortirent sur un ancien parc dont l'herbe était haute de plus d'un mètre. Ils le traversèrent et revinrent sur la route. Une créature les y attendait. C'était une femme, les vêtements à moitié déchirés, qui se tenait là, immobile. Les mouvements de son corps trahissaient son essoufflement. Elle venait d'arriver ici, mais elle n'avait pas l'air de les avoir vus.

— Qu'est-ce qu'on fait ? chuchota Grégory.

— On part discrètement, répondit le capitaine.

Antonin Guirette - L'Araignée

Ils s'éloignèrent et Stéphane reprit leur tête. Il allaient devoir faire un grand détour pour reprendre la direction du sud. Rien n'était jamais simple.

— Elle est partie, dit soudain Duys.

Tous les autres se retournèrent et purent constater que la rue était vide.

La femme avait disparu.

La seconde d'après, trente créatures déboulaient dans la rue et fonçaient sur eux de tous les côtés.

— On passe en force ! ordonna William.

Lise et Grégory dégoupillèrent leurs grenades et les lancèrent sur la horde. Elles détonèrent dans un fracas assourdissant, immédiatement suivi du staccato des fusils. Les monstres devant eux furent éliminés en quelques secondes, et un passage fut dégagé. Les victimes gisaient dans une mare de sang.

Antonin Guirette - L'Araignée

— Ils saignent... balbutia Duys en les voyant. Leur sang est frais !

— C'est normal, non ? demanda Stéphane.

Le professeur le regarda, ne sachant quoi répondre.

— On n'a pas le temps ! Dépêchez-vous !

Derrière eux, la horde qu'ils avaient rencontrée de l'autre côté du bâtiment se rapprochait. Ils coururent donc vers le nord, dans une nouvelle rue étroite. Les créatures ne les rattrapaient pas mais leur nombre semblait augmenter sans cesse. Ils pouvaient les entendre courir derrière eux ainsi que dans les deux rues adjacentes. Stéphane cherchait à faire bifurquer le groupe pour partir vers le sud mais aucune route ne le permettait. Ils allaient d'abord devoir sortir de la ville.

— On va continuer tout droit ! finit-il par dire.

— Aucune autre possibilité, selon toi ? demanda le capitaine.

Stéphane secoua la tête avec gravité et William Saadi abdiqua :

— Tout droit, alors !

Cette fois-ci, ils ne s'arrêtèrent plus. Continuant vers le nord, ils se dirigèrent vers la sortie de la ville. Les créatures ne parvenaient pas à réduire la distance et au bout d'un quart d'heure, ils ne les entendirent plus. Ils ne cessèrent pas pour autant de courir. Stéphane, en tête, luttait contre l'envie de se retourner. Il craignait de voir une horde gigantesque juste derrière lui s'il le faisait.

Peu à peu, les immeubles se firent moins grands et plus rares. Le groupe prit de l'altitude dans des routes qui serpentaient à flanc de colline. Il n'y avait plus aucune construction humaine et Stéphane ne tarda pas à emprunter un chemin de randonnée qu'il connaissait. En s'enfonçant dans les broussailles, ils

ne se feraient pas repérer. Toutefois, la végétation avait cru de manière exponentielle ici aussi et les traces de peinture indiquant le chemin aux marcheurs s'étaient effacées depuis longtemps. Stéphane se repéra donc au jugé et le groupe s'arrêta pour de bon non loin du sommet, au pied d'un grand rocher.

Ils étaient exténués. Leur course avait pris au moins une heure et seule l'adrénaline leur avait permis de tenir aussi longtemps avec les charges qu'ils traînaient. Heureusement pour eux, leurs batteries n'avaient subi aucun dommage et le champ électrique qui les protégeait du « rayonnement » continuait à fonctionner. Au-dessus d'eux, le soleil était à son zénith et se couvrait de nuages.

— On en est où ? demanda le capitaine.

Lise prit quelques instants pour répondre :

Antonin Guirette - L'Araignée

— Il nous reste... environ trois heures et trente minutes de batterie et d'oxygène. Il est midi et demie. Nous avons... un mort. Aucun blessé, pour le moment.

— Et nous sommes partis dans la mauvaise direction, ajouta Desaxe, les jumelles aux yeux. Regardez.

Ils se tournèrent dans la direction que l'infirmier indiquait et comprirent le problème. En partant vers le nord, ils avaient mis une distance considérable entre eux et leur moyen de retour.

Depuis ces hauteurs, ils pouvaient apercevoir le port. Ainsi que la nuée d'être vivants qui convergeaient vers la presqu'île, leur coupant tout moyen d'y revenir.

Chapitre 5

— Je crois que le professeur Duys avait compris quelque chose à propos des créatures qui nous pourchassent.

L'intéressé leva la tête en entendant Lise prononcer son nom, comme s'il sortait d'un rêve. Il regarda le reste du groupe puis sembla se rappeler de ce dont il était question.

— ... Je pense que ces choses sont vivantes, et que le « rayonnement » est autant la cause de ce qui leur arrive que ce qui les alimente. Et cette énergie n'est pas quelque chose d'homogène. Les végétaux n'ont pas arrêté de croître, alors que les mammifères ont dépéri, sans mourir pour autant. Quant aux insectes... eh bien, on peut supposer qu'ils sont morts, parce que je n'en ai pas vu un seul.

Il s'interrompit quelques instants, puis reprit, plus grave :

— Il y a autre chose. Vous vous souvenez de cette femme qui était au milieu de la place ? On dirait qu'elle a alerté ses congénères sur notre présence. Mais comment est-ce qu'elle s'y est prise ?

Il attendit que ses interlocuteurs secouent la tête, afin de donner plus d'effet à ce qu'il allait dire.

— Je pense que ces « choses »... sont liées par une sorte d'intelligence collective. Je ne sais pas si on peut parler de conscience, à ce stade, mais la façon dont elles se déplacent, dont elles pourraient communiquer... Bien sûr, ce n'est qu'une hypothèse. Il y a encore trop de zones d'ombre. ... Je dois avouer que c'est très intéressant.

— Vous vous foutez de nos gueules ? s'écria alors Stéphane, consterné. Je... Pourquoi est-ce que tout le monde ici a l'air d'oublier que quelqu'un est mort ?

Un profond silence lui répondit. Ce fut Lise qui le brisa.

— On n'a pas le choix, Stéphane.

— Non mais je rêve... Il est mort !

Il ne savait pas quoi dire de plus. De son point de vue, ce fait se suffisait à lui-même. L'expédition venait de perdre un de ses membres, et ne le pleurait pas. Marc Drouot était bourru, impulsif, et Stéphane le connaissait à peine, mais il restait un être humain.

— Oui, il est mort oui, répliqua le capitaine. Et ? Tu crois qu'on a le temps, là ? Qu'on va aller chercher son corps pour lui donner une sépulture, avec une cérémonie et un curé ? T'as compris ce qu'on fout ici, au moins ?

Il attrapa Stéphane par les épaules.

— Ton job ici, c'est de nous montrer le chemin pour revenir vivants. Le nôtre, c'est de faire en sorte que toi et notre scientifique vous en sortiez pour raconter tout ce qu'on a vu ici une fois de retour là-bas. Tu penses qu'on a pris des armes pour quoi, exactement ? On n'avait peut-être aucune idée de ce qu'on allait trouver ici, mais crois-moi qu'aucun de nous ne s'est dit en partant qu'il n'avait aucune chance de crever.

Il souffla du nez puis relâcha son emprise sur Stéphane, qui glissa sur le rocher et se laissa tomber au sol.

— Contrairement à toi, mon gars, on a tous l'expérience de la mort. Je parle pas de la catastrophe là, mais de personnes qu'on connaissait et qui se sont fait descendre par d'autres êtres humains. Mais pour

l'instant, on reste concentrés sur l'objectif. Qui est de sortir de ce merdier. Des questions ?

Il regarda Stéphane d'un œil inquisiteur et ce dernier secoua la tête.

— OK. Donc on reprend.

Il lui tourna le dos et s'adressa de nouveau à Duys :

— Dans l'immédiat, qu'est-ce que ça implique exactement, tout ce que vous nous avez dit ?

Le professeur réfléchit quelques secondes.

— Je n'en suis pas sûr, dit-il, mais en ce qui nous concerne, je pense que ces choses restent des humains, et qu'elles ne sont pas plus fortes.

— On en a encore pour au moins trois heures. On va d'abord contourner la ville et essayer d'observer les allées et venues des saloperies. On lancera l'opération vers 1h de l'après-midi. On foncera dans le tas avec tout notre arsenal et on essaiera de rejoindre le port. Il

faudra compter avec les ennemis armés, même s'ils seront minoritaires.

Les autres membres de l'expédition approuvèrent et le capitaine consentit à faire une petite pause. Tous étaient conscients qu'ils n'auraient pas de deuxième chance. La percée qu'ils comptaient faire devait réussir, ou ils ne reviendraient jamais à Porquerolles.

Personne ne prononça le moindre mot de toute la pause. Chacun était concentré sur le fait de regagner des forces.

À 12h45, William Saadi donna le signal du départ. Tous les membres de l'expédition se relevèrent, tant bien que mal. Stéphane constata que derrière son masque, Grégory Selle arborait un air las. L'aspirant était à bout. Quelque part, cela le rassura. Il n'était pas le seul à être dans un tel état de stress et de fatigue.

Les trente minutes suivantes consistèrent pour le groupe à contourner la ville, en évitant les routes le plus possible. Le but était de se mettre hors de portée de toute créature qui pourrait les repérer. S'ils avaient de la chance, ils pourraient même contourner la ville sans se faire remarquer, en avançant à travers champs. Il y aurait un espace suffisamment grand pour eux afin d'approcher la côte. Ainsi, la charge frontale décidée par le capitaine aurait toutes les chances de réussir.

À 12h55, cependant, et alors que le groupe entamait sa descente pour revenir dans la plaine, William Saadi ordonna que l'on s'arrête. Il demanda à Grégory Selle de s'approcher et lui tendit la main.

— Passe-moi tes jumelles.

L'aspirant s'exécuta et le capitaine les porta à ses yeux. Stéphane le vit déglutir. Ça ne lui disait rien qui vaille. Quand William Saadi baissa les jumelles et se

tourna vers eux, il semblait chercher à cacher son effroi.

— Lieutenant... Lise, tu peux me dire si tu vois la même chose que moi ?

Lise acquiesça et prit les jumelles à son tour.

— Oh mon dieu. Oui, je vois. C'est impossible...

Stéphane, n'y tenant plus, demanda :

— Il se passe quoi, exactement ?

Lise lui adressa un regard trop sérieux, qui signifiait les ennuis, et lui tendit les jumelles. Stéphane les porta à ses yeux lui aussi et comprit aussitôt le problème.

En aval de la colline, des lignes de créatures s'étaient formées. Elles étaient des centaines, voire des milliers, et encerclaient la péninsule. Le groupe n'aurait aucun moyen de passer sans attirer l'attention. Stéphane retira les jumelles et les donna au professeur

qui s'impatientait. Ce dernier porta une main à sa bouche, par peur de vomir.

— Mais comment... ? s'exclama-t-il.

Le capitaine sembla se mettre à réfléchir. Il fallait un plan d'action, et vite.

— Combien de temps il nous reste ? demanda-t-il.

Lise regarda sa montre :

— Deux heures et trente minutes

Le capitaine hocha la tête.

— On est dans les délais pour revenir. De toute façon, on était déjà sûrs qu'on n'aurait qu'une seule chance. Il va falloir être très rapides. Et la course va durer longtemps.

Il se tourna vers ses maigres troupes, et leur donna ses directives :

— Il y a au bas mot six rangées de ces saloperies. On va descendre jusqu'à proximité de la première. À

mon signal, on fonce, comme prévu. Pas besoin de toutes les tuer, on force juste notre passage et on continue. Ça tiendra avec les combinaisons. Si vous avez des objections, c'est maintenant, et pas plus tard.

Personne ne broncha au sein du groupe. Le capitaine sourit et se tourna vers la plaine. Il poussa un profond soupir, puis jeta un nouveau regard à ceux dont il avait la charge.

— Vous êtes prêts ?

Ils acquiescèrent.

— ... Alors on y va.

Ils redescendirent donc la colline qu'ils avaient gravie en fuyant, essayant de le faire le plus rapidement possible. Il leur restait moins de trois heures pour revenir sur la côte et la pression de l'ultimatum était de plus en plus forte. La végétation

était dense, si bien qu'il leur fallut dix minutes pour quitter le maquis et rejoindre une route. À partir de ce moment, leur progression devint plus simple, mais le pire restait à venir. Autour d'eux s'étalaient nombre de collines verdoyantes, baignant dans le peu de lumière du soleil qui filtrait à travers les nuages. Une tempête s'annonçait.

À 13h, tout le monde s'arrêta pour changer les batteries des combinaisons et les bouteilles d'oxygène. L'opération était lente et fastidieuse car elle impliquait de jouer avec des câbles qui, si le mauvais se débranchait, cesseraient d'alimenter les combinaisons. La manœuvre terminée, les batteries et les bouteilles vides furent laissées au bord de la route sur l'ordre du capitaine. Ils iraient plus vite avec ce poids en moins sur les épaules. Stéphane sentit la différence quand il se releva. Même si le sac à dos

était toujours très lourd, il eut, l'espace de quelques minutes, l'impression de porter un oreiller. La sensation de lourdeur revint cependant à la charge dès qu'il s'y fut habitué.

Le groupe progressait en courant à la suite de Stéphane, qui avait repris la tête, juste devant le capitaine. L'altitude diminuait et, bientôt, un câble électrique apparut, signe qu'une maison devait se trouver sur le côté, derrière les arbres, et donc que la ville n'était plus loin. Alors qu'ils couraient ainsi depuis un petit quart d'heure, les boîtes aux lettres commençaient aussi à se faire plus nombreuses. En outre, la roche naturelle creusée par des grappes d'herbes vert pâle laissait place à des formations plus propres et mieux taillées, à des haies de deux mètres ainsi qu'à des petits murets de briques. Longeant les restes d'un vieux brise-vent en pierre, ils aperçurent

enfin de nouveau la mer, au loin. La presqu'île de Giens semblait leur tendre les bras et Stéphane sentit une boule se former dans son ventre : cela faisait longtemps qu'il n'avait pas observé un paysage aussi familier et magnifique.

Après avoir traversé la terrasse d'une grande villa, ils se retrouvèrent à nouveau dans Hyères. William Saadi adressa à Stéphane un regard appuyé auquel celui-ci répondit par un hochement de tête, signe qu'il savait où ils allaient. Il tourna alors à droite et, le groupe à sa suite, se dirigea vers les champs qu'ils avaient aperçus à l'est, au début de leur descente.

Le premier être vivant à apparaître dans leur champ de vision ne fut pas un humain mais un chat. Lui était totalement immobile et ne semblait pas être actif. Par réflexe, Grégory leva son arme et la pointa sur l'animal.

— Attendez ! dit Duys.

William Saadi ordonna à l'aspirant de patienter. Grégory resta en joue sans presser la détente. Le capitaine fit signe à Lise de réaliser une approche. Elle acquiesça et fit quelques pas dans la direction du félin, qui ne bougeait toujours pas. Quand elle fut à portée de main de l'animal, elle sortit un couteau d'une des poches de sa combinaison et l'égorgea. Malgré les protestations du professeur, il ne fallait pas prendre de risque. La menace était écartée et la course reprit avec un peu plus de prudence. Stéphane remarqua, dans les yeux de Duys, un mélange de curiosité et de frustration.

Le contournement de la ville par le nord se passa sans anicroches. Ils croisèrent quelques animaux immobiles, qui furent tous égorgés. Duys demandait parfois quelques secondes de délai, puis notait une

phrase dans son carnet et autorisait Lise à aller exécuter l'animal, au soulagement du reste du groupe qui ne souhaitait pas perdre davantage de temps.

L'opération avait débuté depuis une demi-heure quand, enfin, le groupe quitta la ville et rejoignit les champs envahis par les mauvaises herbes.

— Plus que deux cents ou trois cents mètres avant la première rangée de créatures, dit Grégory alors qu'ils empruntaient un chemin que le gravier disputait à un tapis herbeux.

— Très bien, répondit William. On y va dans dix secondes. Préparez-vous.

Ils s'immobilisèrent. Stéphane, lui, serra les dents et se concentra sur ses jambes, qui allaient effectuer tout le travail dans les prochaines minutes. La boule dans son ventre semblait avoir triplé en densité, et il

déglutit une demi-douzaine de fois avant la fin du décompte.

— Trois... deux... un... Go !

L'équipe s'élança, encore plus vite qu'avant. Elle arriva en vue de la première ligne de créatures et les trois soldats, qui formaient la ligne de front, tirèrent. Les monstres s'écroulèrent et ils passèrent la première ligne sans que les autres ne réagissent, même s'il ne faisait aucun doute que le son des fusils aurait tôt fait de les faire sortir de leur état d'immobilisme. Stéphane passa à moins d'un mètre de l'un d'eux et grimaça. C'était la première fois qu'il les voyait d'aussi près. À mesure qu'ils s'en éloignaient, il sentit ses entrailles se desserrer un peu. Les créatures ne les avaient même pas regardés. Tout allait bien.

Il regretta d'avoir pensé ça.

— Ils nous suivent !

À l'injonction de Desaxe, ils se retournèrent pour constater que toute la ligne « fortifiée » était en train de décrocher vers eux. Mais ils n'avaient pas le temps de décrocher car la seconde ligne arrivait déjà. Trois champs plus loin, ce n'était pas une mais trois rangées de créatures qui patientaient, immobiles et muettes comme des tombes. Le fracas des fusils d'assaut retentit une seconde fois et elles s'écroulèrent comme des fétus de paille. Alors qu'ils n'avaient dépassé cette fortification humaine que de quelques mètres, ils purent voir que ses membres convergeaient déjà dans leur direction. La marge dont ils disposaient s'amenuisait à vue d'œil et ils ne couraient que depuis vingt minutes.

À pied, le trajet entre l'aéroport, à proximité duquel ils se trouvaient, et le port de plaisance prenait presque deux heures. Même en courant sans jamais

s'arrêter ni décélérer, il leur faudrait au moins une heure pour l'atteindre, et Stéphane brûlait déjà d'envie de faire une pause. C'était une torture.

— Courage, mon vieux ! On va s'en sortir ! lui lança le capitaine, juste devant lui.

Il lui rendit ses paroles rassurantes par un sourire entendu. L'adrénaline le porterait jusqu'à la côte, et ils reviendraient, à peu près sains et saufs, sur l'île de Porquerolles pour faire leur rapport.

La demi-heure de course approchait quand ils arrivèrent en vue de la troisième ligne fortifiée. Stéphane se concentrait au maximum sur le fait de courir et de ne surtout pas regarder derrière lui, se contentant d'imaginer les centaines de créatures silencieuses qui les poursuivaient déjà et leur interdisaient tout retour en arrière.

Antonin Guirette - L'Araignée

Lise et Grégory brandirent leurs armes et s'apprêtaient à presser la détente, quand ils remarquèrent que quelque chose n'allait pas.

C'était quelque chose qu'ils n'avaient pas vu. Un détail trop petit pour être remarqué avec des jumelles à plusieurs kilomètres de distance.

Les créatures étaient armées.

Et il ne s'agissait pas de couteaux, de haches ou d'armes au corps à corps. Mais de revolvers, de fusils, et d'une mitrailleuse lourde.

— Qu'est-ce que...

— À TERRE !

Duys fut le seul qui n'eut pas le temps de s'exécuter. Fauché par la rafale, il fut strié de balles et broyé par le déluge de feu. Ce qui s'écroula dans l'herbe haute n'était plus qu'une masse de chair informe et dégoulinante de sang.

La vision d'horreur qui se présenta à Stéphane, à seulement quelque mètres, manqua de le faire tourner de l'œil. Il se mit à quatre pattes et vomit sa bile. Lise vint alors l'attraper, et le tira vers elle, à couvert derrière un tas de bois. William Saadi s'était pris la tête dans ses mains et Desaxe, l'infirmier, tremblait de tout son corps.

— Que... Comment c'est possible, ça, putain ?

Pour la première fois, Stéphane put voir des larmes couler sur les joues du capitaine. Cet homme qui paraissait si fort et si robuste avait perdu ses moyens. Lise s'approcha de lui et lui secoua les épaules.

— Reprends-toi ! C'est pas terminé !

— Ils ont des armes... murmurait Desaxe. Ils ont des armes...

Duys était mort. Celui qui avait été chargé de ramener à Porquerolles des conclusions fiables et

concrètes avait été tué. Leur mission venait de voler en éclat. Et, de l'autre côté de la presqu'île, une nuée de morts-vivants silencieux se rapprochait d'eux.

Comprenant qu'elle ne tirerait rien du capitaine, Lise décida de prendre les commandes. Elle inspira un grand coup et s'adressa aux trois autres survivants :

— Bon. On ne va pas pouvoir passer par là. La meilleure solution, dans l'immédiat, c'est le repli. On va trouver un bâtiment en hauteur, un endroit où nous cacher, et on va tâcher d'utiliser l'heure qu'il nous restera pour trouver une solution. C'est compris ?

Stéphane déglutit à nouveau, puis acquiesça. Lise apparaissait comme son seul espoir.

— William, arrête de chouiner et viens. On n'est pas tirés d'affaire.

Le capitaine n'écouta pas. Du moins, pas immédiatement. Quelques secondes plus tard, il releva

la tête puis se remit tant bien que mal debout. Sans tenir compte de ce que lui avait ordonné sa lieutenante, il défit son sac à dos et prit, à l'intérieur, la dernière batterie au lithium. Il attrapa le câble, et s'apprêta à le détacher pour la tendre à Lise. Cette dernière paniqua et chercha à le retenir :

— Non mais qu'est-ce que tu fous ? C'est pas le moment !

— Ils arrivent...

Desaxe venait de jeter un regard par-dessus le tas de bois. Les créatures armées s'étaient mises en mouvement. Tout ce qui était « vivant » dans la presque île se rapprochaient d'eux pour mettre un terme à leurs espoirs de retour. William Saadi souffla et afficha un air déterminé.

— Ma batterie vous fera peut-être gagner un peu de temps. Je vais rester ici et crier pour en attirer un

maximum. Vous, vous utiliserez le couvert des herbes hautes pour partir. C'est le seul moyen.

Lise voulut protester mais elle se retint. Elle savait que son capitaine avait raison. Des larmes lui montèrent aux yeux.

— Ne t'inquiète pas, dit-il. Je prends la responsabilité de mes erreurs. Si ça se trouve, ce sera pas si terrible que ça.

Il accrocha un léger sourire à son visage mais il était évident aux tremblements de son corps qu'il était mort de peur, comme eux tous.

Malgré tout, il avait fait son choix.

Lise hocha la tête, puis, d'un geste du bras, dit aux trois autres de quitter le tas de bois pour se diriger, à quatre pattes, vers la sortie du champ. Stéphane allait de nouveau devoir guider le groupe. Il jeta un dernier regard en arrière et la vit arracher d'un coup sec le

câble de la batterie au lithium de son capitaine et la ranger dans son sac tout en courant à leur suite. Puis elle plongea à son tour dans les hautes herbes, sans se retourner un seul instant. William Saadi n'attendit pas pour commencer sa diversion et se mit à hurler, attirant à lui un maximum de créatures. Les autres continuèrent à ramper pendant plusieurs minutes puis rejoignirent une route. Après s'être assurés qu'ils étaient seuls, ils sautèrent sur l'asphalte craquelé et coururent.

Dans leur dos, le hurlement de William Saadi se tut d'un coup. Stéphane devina que soit le « rayonnement » avait déjà fait son œuvre, soit les créatures avaient atteint le capitaine. Il se concentra sur le fait de continuer droit devant lui, et de ne surtout pas se retourner.

Elle fut satisfaite de voir que son piège avait fonctionné mais le fut bien moins quand elle réalisa que quatre organismes auto-conscients étaient toujours en vie, et qu'ils étaient à nouveau hors de vue. Elle décida donc de ne pas perdre de temps et d'envoyer ses sentinelles volantes, ainsi que son armée. Les organismes auto-conscients ne pouvaient pas être partis ailleurs que dans l'espace naturel, ou alors dans les hauteurs. Elle passait à toute vitesse d'un écran oculaire à l'autre à la recherche du moindre signe de la menace. Jamais son esprit n'avait été autant mobilisé par une tâche quelconque.

Il lui fallut beaucoup de micro-intervalles avant de s'avouer qu'elle avait perdu leur trace. La raison pour laquelle ils résistaient aux fils de soie lui échappait toujours. Elle se rappela alors qu'elle disposait de trois spécimens de ces « organismes

résistants » et que le meilleur moyen de comprendre de quoi il retournait était de les étudier.

Après quelques micro-intervalles d'hésitation, elle porta son dévolu sur le plus intact des trois. En effet, le premier était déjà en décomposition, tandis que le deuxième était bien trop endommagé. Le troisième, en revanche... était vivant, et sous son contrôle. Elle ne s'en était même pas rendu compte. Sa première réaction en le réalisant fut la surprise. Mais elle se rendit à l'évidence : elle avait bel et bien réussi à lier un fil de soie à l'un d'entre eux.

Elle entra donc en lui et le sonda entièrement. Comme d'habitude, elle n'avait laissé aucune faille. Elle fut satisfaite de son travail et estima qu'elle pouvait pousser plus loin ses recherches. Elle éloigna l'organisme de la zone végétalisée où il se trouvait et l'amena sur un tracé anaturel, là où elle ne serait pas

gênée. Elle le coucha au sol, l'immobilisa et lui fit tendre les membres.

Ensuite, elle amena deux autres sentinelles issues d'organismes auto-conscients, qui étaient restées en arrière, les défit de leurs engins naturels d'attaque et les fit s'équiper d'éléments métalliques tranchants, avec lesquels elle entreprit d'ouvrir la carapace de l'organisme captif. Elle constata qu'en dessous, il était en tous points similaire aux autres organismes auto-conscients. D'étranges fils entouraient la carapace et il lui sembla que de l'électricité avait pu y passer.

Elle voulut pousser plus loin son expertise et, à l'aide de l'élément métallique tranchant, ouvrit le torse de l'organisme. Un filet de fluide vital s'en échappa. Elle fut alors arrêtée, l'espace de quelques micro-intervalles, par un son strident. C'était la

conscience de l'organisme qui hurlait. Il venait seulement de la rejoindre et son cerveau réagissait aux informations envoyées par les nerfs sensitifs. Elle n'avait pas besoin de s'en préoccuper. Elle mit sa souffrance en sourdine et continua son opération. À l'aide des membres de sa sentinelle, elle ouvrit le torse de l'organisme en deux. Il y eut un craquement quand les os se rompirent et l'organisme cracha du fluide vital. Il était en train de s'étouffer.

L'écran optique renvoyait parfaitement ce qu'il y avait à l'intérieur. Le fil de soie s'était divisé comme prévu et avait formé son cocon autour de la moelle épinière. En dépit de leurs carapaces qui l'avaient tant effrayée, ces créatures n'étaient pas si résistantes que ça.

La souffrance de l'organisme était palpable mais en s'éloignant de lui, elle n'y ferait plus attention. Même

si elle les alimentait et atrophiait leurs nerfs, ses sources d'abreuvement continuaient à exprimer une douleur, que cette douleur fût physique ou mentale. Elle se contentait de l'ignorer. Une menace très directe planait sur elle actuellement. Elle devait se charger des derniers organismes auto-conscients toujours hors des fils de soie sans qu'ils ne quittent son territoire d'abreuvement et la tâche n'allait pas être simple.

Elle repassa sur l'une de ses sentinelles oculaires volantes et cette dernière repéra quelque chose. Elle la fit alors descendre en se laissant porter par les courants aériens de la zone géographique, et s'approcha discrètement des formes en mouvement. Elle savait qu'il ne pouvait s'agir que de celles qu'elle chassait.

De retour à la ville, les survivants se barricadèrent dans la première maison qu'ils purent trouver. C'était une maison moderne, à deux étages, aux murs lisses et au toit de tuiles romaines. Une verrière avait été construite au devant de la façade sud, mais elle avait subi les outrages du temps et était en partie brisée.

Comme la plupart des créatures qui peuplaient la ville devaient l'avoir désertée à la poursuite des membres du groupe, la maison était presque vide, mais ils trouvèrent, au premier étage, un humain qui n'avait pas pu rejoindre ses congénères, bloqué par une porte verrouillée. Il l'abattirent d'une balle dans la tête.

Desaxe demanda qu'on le laisse examiner le corps. Duys étant décédé, c'était à lui que revenait la tâche d'étudier ce qu'ils allaient croiser. Il se pencha sur la

créature et essaya de l'examiner, n'hésitant pas à la toucher de ses gants pour la faire bouger.

— Je croyais qu'on devait éviter, fit remarquer Stéphane avec ironie.

Desaxe se tourna vers lui et lui adressa un regard sans équivoque : *Fous-moi la paix.*

Quelques secondes plus tard, il fit signe aux autres membres du groupe de se rapprocher du corps.

— Regardez... Vous voyez la même chose que moi ?

Stéphane plissa les yeux, puis il aperçut enfin ce que l'infirmier essayait de leur faire voir. Dans le dos de la créature, partant d'un point entre ses deux omoplates, il y avait un fil. Un fil minuscule, presque imperceptible, mais qui, si on y prêtait attention, était bien là.

Ce fil partait du dos de l'humain pétrifié et s'échappait par la fenêtre. Grégory se laissa aller à le toucher de ses doigts, et constata sa rigidité.

Le plus important, maintenant, était de savoir comment partir d'ici au plus vite. Il leur restait à peine plus d'une heure pour rejoindre la côte et quitter cet enfer.

Lise se releva et examina ses troupes. Stéphane et elle échangèrent un regard qui en disait long : outre la faim, ils étaient tous écrasés de fatigue. Même s'ils parvenaient à échafauder un plan concret, il serait difficile à exécuter. Ils n'avaient plus le temps d'essayer de forcer le passage, et leur puissance de feu serait de toute façon insuffisante.

— ... On va devoir lever le camp.

Grégory regardait par la fenêtre. Les trois autres se tournèrent vers lui, craignant de comprendre où il voulait en venir.

— Ils arrivent déjà.

Lise frappa du pied contre le parquet de l'étage, et affermit sa prise sur son fusil d'assaut.

— On va y aller, alors. Tout le monde à ma suite !
On décampe !

Les quatre survivants dévalèrent l'escalier. Revenue la première dans le hall d'entrée, Lise repéra ce qu'elle cherchait et fit signe aux autres de la suivre.

Le groupe sortit par la porte de derrière dans un jardin où, à l'image de tous les espaces verts, l'herbe avait poussé sans aucun contrôle. Ils seraient plus difficiles à distinguer ici.

Le jardin était encadré par trois murs d'argile de deux mètres de haut, dévorés par le lierre.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demanda Stéphane.

— On continue !

Lise se mit à courir et s'écrasa de toutes ses forces contre le mur d'en face. Ce dernier, déjà fragilisé par les plantes, s'écroula sous son poids et révéla une petite rue déserte. Les autres membres du groupe la rejoignirent et Lise s'adressa à Stéphane :

— C'est à toi de prendre le relai, maintenant. On te suit.

Stéphane hésita. Où pouvaient-ils aller alors que, tout autour d'eux, les créatures affluaient ? Ce ne serait qu'une question de temps avant qu'elles ne déboulent dans le jardin et des deux côtés de la rue où ils se trouvaient.

Il fit son calcul et regarda vers le nord. Toutes les créatures à leur poursuite semblaient venir du sud et

Antonin Guirette - L'Araignée

de la presqu'île. Il leur restait encore une heure avant d'être à court de batterie. Il savait quoi faire. Il regarda les autres survivants et leur dit, avec assurance :

— On va chez moi.

Chapitre 6

Dans sa fuite, le groupe avait dérivé vers le nord-ouest et rejoint l'extrémité sud de la ville d'Hyères. Stéphane en était conscient : il n'avait jamais été aussi proche de chez lui. En dépit de l'urgence de leur situation, il avait l'impression de revenir du travail. Bientôt, il aurait enfin ce qu'il cherchait. Même s'il restait moins d'une heure au groupe pour quitter l'Europe avant que leurs batteries ne tombent à plat, il s'en fichait. Une fois qu'il aurait une certitude sur le destin de sa famille, le reste n'aurait plus d'importance.

Le groupe remonta une longue départementale cernée par les hautes herbes et les palmiers. Tous étaient conscients de leur manque de temps et Stéphane s'efforçait d'ignorer les regards qui étaient

posés sur lui, questionnant la pertinence de ce qu'il était en train de faire.

Arrivé à un croisement, le groupe s'engagea sur un chemin de campagne qui menait à un quartier résidentiel. Il était 15h10, et la pluie qui menaçait depuis le début de l'après-midi commença pour de bon à tomber. Si les combinaisons étaient étanches, elles ne couvriraient pas le bruit de l'eau, et le son des gouttes s'écrasant contre le caoutchouc protecteur devint vite crispant pour Stéphane. Il pressa encore un peu plus le pas et chercha à se rappeler dans quelles rues ils devaient tourner.

Ils étaient enfin arrivés dans son quartier. Il reconnaissait toutes les maisons et aurait presque pu imaginer ses anciens voisins en sortir pour le saluer. Tout portait à croire que ces derniers avaient eux aussi

été transformés en créatures au visage de plâtre. Stéphane s'efforça de ne pas y penser.

Alors qu'ils n'étaient plus qu'à deux ou trois cents mètres, il se retrouva, une nouvelle fois, assailli de questions. Était-ce vraiment ce qu'il voulait ? Retourner dans son ancienne maison, retrouver sa famille morte ou « vivante », être à nouveau en paix. Il était si près du but, ce n'était pas le moment de flancher. Mais n'était-il pas en train de commettre une faute ? En faisant ce qu'il faisait, en agissant de manière aussi égoïste, ne condamnait-il pas tout le monde ?

Il ne savait pas si Desaxe avait perçu son agitation, mais il ne fut pas surpris quand celui-ci demanda :

— Je peux savoir pourquoi on s'éloigne de la mer ?

— On suit Stéphane, répondit Lise.

L'infirmier laissa passer quelques instants. Puis il s'arrêta au milieu de la route.

— Je n'avancerai pas plus. On va dans la mauvaise direction.

Stéphane se retourna et lui lança un regard noir.

— Je sais très bien où je vais.

— Vous êtes taré ! lui cria Desaxe. On essaie de survivre, et vous... vous essayez de rentrer chez vous ! Comme si on allait y trouver la solution miracle ! Et vous deux, là, vous le suivez comme si de rien n'était !

Le silence revint. Grégory retenait son souffle, Stéphane ne savait pas quoi répondre. Ce fut Lise qui résolut la situation. En quelques pas, elle réduisit la distance avec l'infirmier, s'immobilisa devant lui et croisa les bras en lui adressant un regard cynique.

— Tu fais ce que tu veux. Casse-toi, je te retiens pas. Par contre, juste pour être sûre, tu sais comment revenir ? Moi, pas du tout. Et pourtant j'ai observé. À cause de ces saloperies de combinaisons, j'ai le sens de l'orientation d'une huître. On suit Stéphane parce que c'est notre guide. Civil ou pas, il a été choisi pour ça et il va continuer à faire son boulot.

Tout en prononçant ces mots, elle avait tourné la tête vers l'intéressé, qui acquiesça. Elle revint sur Desaxe.

— Donc encore une fois, tu fais ce que tu veux. Mais je doute pas mal de tes chances de survie tout seul là-dehors.

Stéphane perçut sur le visage de l'infirmier un mélange de colère et de résignation. Lise se remit en mouvement et ordonna d'un geste à Stéphane et Grégory de faire de même. Ils s'exécutèrent et Desaxe finit par suivre le groupe, le visage fermé.

À la rue suivante, ils tournèrent à droite, et s'arrêtèrent devant une grille de métal rouillé. Stéphane fit sauter le verrou et ils entrèrent dans la résidence. Cette fois-ci, il n'y avait plus de place pour l'hésitation. Il y était. Il fit quelques pas dans la cour intérieure, évita la moto couchée sur le gravier et sortit sa clé de la poche de sa combinaison.

Malgré l'horreur de leur situation, il n'avait pas cessé d'avoir cet objectif en tête : tourner cette foutue clé dans sa serrure.

La porte se déverrouilla et s'ouvrit dans un grincement sinistre. Il n'y avait pas de lumière dans le couloir. Avec la pluie et l'amoncellement de nuages, tout ça n'avait rien d'accueillant. Stéphane prit sa lampe torche dans sa main et actionna la manivelle.

La lumière vint éclairer le visage pétrifié de sa femme.

Elle n'avait pas changé d'un pouce. Belle comme lorsqu'il l'avait quittée le matin de la catastrophe. La poussière, la pâleur, ça n'était que du détail. Ses cheveux bruns et les traits de son visage étaient restés parfaits, et, l'espace d'un instant, Stéphane se prit à penser qu'elle allait bien, et qu'elle était venue d'elle-même lui ouvrir la porte.

Il y eut alors un coup de feu et elle fut projetée en arrière avant de s'écrouler au sol. Le bruit résonna dans les alentours.

Stéphane eut à peine le temps de comprendre ce qu'il venait de se passer. Son regard resta bloqué sur le corps de sa femme, entouré d'une mare de sang qui grossissait. Tétanisé le temps de quelques secondes, il se tourna ensuite vers Grégory, dont l'arme était toujours levée, prête à tirer. Ce dernier cessa de fixer

le couloir comme si un démon allait en sortir et regarda son arme. Il donnait l'impression qu'il ne s'était même pas rendu compte de ce qu'il avait fait.

Alors que Stéphane, tremblant de tous ses membres, hésitait à lui sauter à la gorge, Lise le rappela à l'ordre :

— On ne reste pas immobile.

Et sans attendre de réaction de sa part, elle s'élança dans le hall d'entrée, lampe torche à la main. Stéphane, craignant le pire, se releva et la suivit dans son ancienne maison. Il se sentait comme dans un rêve. Ou plutôt comme dans un cauchemar. Lise avait sorti son arme et se tenait en embuscade. Stéphane se força à occulter de son esprit les trente dernières secondes et alla jusqu'aux rideaux, au fond de la salle à manger.

— C'est pas bien compliqué, lâcha-t-il d'une voix presque désincarnée en les écartant.

Quand le salon fut illuminé par les faibles rayons du soleil, sa première pensée fut qu'il aurait aimé rester dans le noir.

La catastrophe s'était produite un dimanche, et le dimanche, sa famille n'aimait pas sortir. Il était le seul à le faire, pour son travail. Aussi, son fils et sa fille se trouvaient là. Ils étaient assis sur le canapé, l'air paniqués, comme s'ils avaient compris ce qui leur arrivait. Cette fois-ci, Stéphane craqua et fondit en larmes. Il se mit à genou et inclina son visage. Cette vision d'horreur lui était insupportable.

Le staccato du fusil retentit de nouveau. Grégory avait pénétré dans la pièce à son tour, et venait d'achever le fantôme de son fils. Stéphane hurla. Puis il le vit lever une troisième fois son arme pour faire de

même avec sa fille. Dans un geste protecteur, il fit barrière de son corps. Lise ordonna à Grégory de sortir. Le jeune homme s'exécuta. Quand à nouveau ils ne furent plus que deux, elle regarda Stéphane avec tristesse.

— Tu veux vraiment les voir comme ça ? Regarde.

De son index, elle désigna le fils de Stéphane. Ce dernier se tourna vers le corps, que la rafale avait atteint à l'abdomen. Il fut surpris de constater que la pâleur avait disparu. En mourant, son fils avait retrouvé ses couleurs humaines normales, sa peau et ses cheveux bruns. Il était âgé de six ans quand la catastrophe avait frappé. Malgré le sang, il paraissait endormi. Et soulagé. Encore une chose qui semblait ne pas avoir de sens. Les larmes de Stéphane redoublèrent et il enlaça le corps du garçon, avant de lever la tête pour regarder sa fille, toujours pétrifiée.

— Drouot disait que si ces personnes souffraient, il fallait les libérer. Je pense qu'elle souffre, ta fille.

— FERME-LA !

Stéphane regarda Lise, puis regarda à nouveau le petit corps pétrifié. Il avait le sentiment de devoir choisir. Le temps pressait. Finalement, il s'adressa de nouveau à Lise :

— ... On va mourir, pas vrai ?

Lise sembla hésiter, mais acquiesça.

— C'est pour ça que t'as pas fait d'histoires quand je nous ai conduits ici.

Elle hocha de nouveau la tête.

— Je savais à quel point c'était important pour toi. Lefebvre s'est débrouillé pour prendre des personnes équilibrées et saines pour cette mission. Sauf toi.

Stéphane prit la tête dans ses mains. Lise avait raison. De tous les membres du groupe, il était le seul

qui n'avait jamais vaincu ses démons. C'était même pour ça qu'il avait accepté l'offre du général, quitte à mettre sa propre vie bien rangée en péril.

— Tu as besoin d'être guéri. Tu dois accepter leur mort.

Il ferma les yeux et réfléchit. Puis il eut une idée. Il se releva et retira son sac à dos de ses épaules pour en sortir un des grands sacs hermétiques qu'ils avaient gardés dans leurs paquetages. Ces mêmes sacs qui étaient censés servir à ramener quelque chose de l'expédition. Tous comme les combinaisons, ils étaient bardés de fils de cuivre et pouvaient être connectés à une batterie. C'étaient ces mêmes batteries qu'ils avaient utilisées pour gagner trois heures de temps.

Mais il en restait une.

— Passe-moi la batterie du capitaine. On va faire une expérience.

Grégory revint alors dans le salon, accompagné de Desaxe. Les apercevant, Lise leur indiqua que tout était sous contrôle. Elle avait compris ce que Stéphane voulait faire.

Il ouvrit le sac, et, délicatement, prit dans ses bras le corps pétrifié de sa fille. Elle aurait dû avoir neuf ans, et son fils onze, et il réalisa qu'elle avait grandi. L'énergie du « rayonnement » avait stimulé sa croissance.

Il plaça le corps dans le sac hermétique, entra lui-même dedans, puis connecta la batterie au lithium à l'extrémité du câble et referma le sac. Il se retrouva dans le noir, à quelques centimètres de sa fille immobile, tout en sachant qu'elle pouvait se réveiller et lui bondir dessus à tout moment.

Il tourna la manivelle de sa lampe dynamo et constata que la pâleur commençait à disparaître. En examinant son dos, il put voir que le fil avait bien été coupé. Le champ électrique avait fonctionné comme prévu. Décidant d'avoir lui-même confiance en ce qui était en train de se produire, Stéphane défit les attaches de son masque et le retira. Pour la première fois depuis qu'il avait mis les pieds ici, il respirait l'air du continent.

Il fit de même avec ses gants et, de ses mains, effleura le doux visage de sa fille. Ce visage qui était chaud.

Et ce qu'il espérait se produisit.

Elle bougea. Ses traits s'animèrent à nouveau.

Elle était libérée du « rayonnement ».

— Lucie... murmura Stéphane. Tu es vivante, Lucie.

S'il pouvait au moins la sauver elle, alors tout n'était pas perdu.

— ... Papa...

Sa voix était presque imperceptible, mais elle parlait. Elle parlait. Cinq ans, cinq ans qu'il ne l'avait pas entendue. Stéphane l'étreignit et lui chuchota :

— Tout va bien, Lucie... Tu es vivante. Tu vas sortir de là...

Lucie ouvrit les yeux.

— ... Papa, j'ai mal...

Ils avaient gardé leur éclat bleu. Stéphane la serra dans ses bras. Il put entendre les battements de leurs deux cœurs, et son sourire s'effaça.

Car le battement de cœur de Lucie allait diminuant.

— Ne me fais pas ça...

Sa fille s'efforça d'ouvrir les yeux un peu plus grand. Ils étaient magnifiques.

— J'ai tellement mal... dit-elle.

Puis le battement disparut, et elle s'éteignit.

Stéphane ne réagit pas. Il ne pleura même pas. Puis il éclata d'un rire nerveux et malade. Il leva les bras puis saisit sa combinaison, et entreprit de la déchirer à partir du torse. Il ouvrit le sac hermétique et sortit, sans protection, à l'air libre.

— Qu'est-ce que tu fous ?! dit Lise en l'apercevant.

Stéphane ne l'entendait pas. Tout ce qu'il voyait en face de lui, non pas avec ses yeux mais avec son esprit, était le « rayonnement ».

— C'ÉTAIT UNE BLAGUE, C'EST ÇA ? TU PEUX ME LE DIRE MAINTENANT ! C'ÉTAIT UNE BLAGUE !

Il n'avait plus aucun espoir, plus rien derrière lui.

Le « rayonnement » commença alors à faire effet. Une douleur cuisante dans son dos. Il fut pris de

convulsions. Sa conscience s'estompa et il sentit quelque chose de fort se saisir de sa chair et la serrer jusqu'à l'étouffement. Il hurla de douleur. C'était insoutenable. Bientôt, il ne parvint plus à respirer et perdit connaissance.

Non, il n'avait pas perdu connaissance. Il s'en rendit compte assez rapidement. Pourtant, il avait bien senti sa vue se brouiller, son esprit s'évanouir et quitter son corps. Mais il était toujours là et en état de penser, c'était une certitude. Il se sentait nauséeux. Et son dos lui faisait mal, très mal.

Il se rappela alors de ce qu'il venait de faire. Il se demanda comment les autres avaient réagi. S'ils avaient réagi tout court. Mais il était mort, non ? donc ça n'avait plus d'importance.

Il ouvrit les yeux, ou du moins fit se qui s'en rapprochait le plus car il n'avait plus l'impression d'avoir un corps. Pourtant il sentait bien que son dos lui faisait mal.

Il vit alors qu'il se trouvait seul au milieu d'un espace sans fin, à la fois sombre et éclairé. Il n'aurait su dire où se trouvait la nuance mais il ne pouvait pas le définir autrement.

Il entendait des choses autour de lui. Des sons. Il les identifia bientôt comme des voix. Des cris. Beaucoup de cris. Et des bribes de paroles. Il n'était pas seul dans cet espace, il le comprenait maintenant.

Une lumière commença à briller au loin. Un unique point blanc qui s'étendit peu à peu à mesure qu'il semblait se rapprocher. Il n'y avait, dans cet espace, aucun moyen d'apprécier les distances. En revanche,

plus la lumière devenait forte, plus la chaleur augmentait.

Elle prit la forme d'une sphère bleue qui réduisit la distance entre elle et lui à quelques centimètres. Il se retrouva presque en contact avec ce corps de lumière pure, dont il ne distinguait pas les yeux mais qui, il le savait, le regardait. Il voulut parler, mais il n'avait pas de bouche. Il n'avait rien qui lui permette d'agir sur son environnement. Dans cet espace, il était condamné à être passif.

Non.

Ce n'était pas vrai.

Tout ça était une illusion.

Il pouvait le sentir grâce à la seule chose qui le rattachait à la réalité : son dos.

Il n'était pas mort. Il avait mal au dos depuis qu'il avait perdu connaissance. Depuis que ces fils, qui

semblaient relier toutes les créatures, l'avaient transpercé.

Alors il se concentra là-dessus et chercha à transférer cette douleur dans tout son corps. Il ne sut pas comment mais ça fonctionna. Alors il put se forcer à avancer et toucha la sphère lumineuse.

Il fut soudain comme plongé dans une eau brûlante et vit de nouvelles choses. Il y avait une surface, gigantesque. Des arbres – non, des forêts –, des villes entières, et le tout entouré de vide, d'une immense étendue de vide.

Il comprit que ce qu'il voyait était l'Europe, et que le vide était l'eau. Il parvint à se rapprocher d'Hyères, à voir où lui et les autres étaient, à voir ce qu'il y avait à proximité. Il atteignit le sol, entra dans un bâtiment. Passa de paire d'yeux en paire d'yeux. Vit ce qu'il y cherchait, ressortit. Contempla le vide

de l'océan. Il avait trouvé la solution. Une solution simple et presque trop belle pour être vraie.

*Mais dans sa situation, comment pouvait-il réagir ?
Comment pouvait-il leur montrer, leur expliquer ?
Comment pouvait-il revenir ?*

À cet instant, comme s'il n'aurait pu en aller autrement, il se sentit poussé vers le haut et revint dans le monde des vivants.

Il était de nouveau dans une combinaison. Son masque était remis sur sa tête. La déchirure était toujours là, mais elle avait été recousue avec des agrafes métalliques qui reliaient également les fils de cuivre entre eux. Le champ électrique fonctionnait.

Il était sauf.

Lise, en face de lui, était en sueur. Même à travers les combinaisons, il pouvait s'en rendre compte.

— Je...

Il ne put pas continuer sa phrase. Il n'avait rien à dire. D'ailleurs personne ne disait rien. Ils semblaient à peine réaliser qu'ils l'avaient ramené d'entre les morts.

Il avait toujours mal au dos mais il était conscient. Il tourna la tête. Le sac hermétique était là. Ils l'avaient refermé. Stéphane devinait les contours du corps sans vie de sa fille et sentit sa respiration accélérer.

Il sut qu'il avait trouvé la solution. Ce n'était plus sa vie qui comptait désormais, il se fichait de ce qui pouvait lui arriver. Il regarda Lise, puis Desaxe et Grégory. C'était pour eux.

— Je sais ce que nous devons faire.

Lise fronça les sourcils, perplexe.

— Tout va bien ?

Stéphane se releva sans attendre, empoigna le sac hermétique et le mit sur son dos, tout en veillant à ne

pas abîmer ce qui était à l'intérieur. Le sac était muni d'une bandoulière. Il la passa sur son épaule.

— J'ai trouvé. Je n'ai pas tout compris de ce que j'ai vu, mais j'ai trouvé.

Il se rendit compte qu'il ne pleurait plus. C'était comme s'il avait récupéré toute sa lucidité. Il y avait quelque chose dans la chimie de son cerveau qui avait changé. Mais il ne savait pas quoi et ne s'en souciait pas. Il avait plus important à faire.

— Combien de temps il reste, lieutenant ?

Lise mit une seconde à comprendre que l'on s'adressait à elle. Elle avait l'air elle aussi choquée par ce revirement d'attitude. Elle regarda sa montre et répondit :

— Trente minutes.

Stéphane claqua des doigts et ressortit du salon, le sac hermétique sur l'épaule, invitant le reste du

groupe à le suivre. Ils quittèrent la maison, rouvrirent le portail et furent de retour dans la rue silencieuse, alors que la pluie tombait dru. Stéphane remarqua que les gouttes qui touchaient sa combinaison provoquaient de petites étincelles aux endroits où elle avait été recousue, et que ces étincelles venaient lui piquer le torse. Il n'avait pas le temps de s'en soucier. Tout ce qu'il voulait, c'était ramener le groupe, et le corps de sa fille, en sécurité.

Un humain se montra au coin de la rue. Il n'eut pas le temps les voir. Lise leva son fusil d'assaut et l'abattit. Même s'ils n'étaient pas encore repérés, ils savaient que les créatures venaient dans leur direction et que ce ne serait qu'une question de temps avant que le quartier ne soit complètement envahi.

Stéphane savait dans quelle direction ils devaient aller. S'ils couraient, ils y seraient en vingt-cinq

minutes. Il désigna la forêt et s'y dirigea, entraînant le reste du groupe à sa suite. Personne ne posait de question, personne ne cherchait à comprendre. Ils n'avaient d'autre choix que de suivre leur guide.

Quand ils furent au bout de la rue, au lieu de tourner à gauche pour retourner là d'où ils étaient arrivés, Stéphane les fit bifurquer vers la droite, sur une route en montée qui avançait au milieu des arbres, par-delà lesquels ils discernaient une ou deux grandes maisons. L'ascension eût tôt fait de les épuiser, mais ils devaient continuer, ils n'avaient pas le choix.

Autour d'eux s'étendait une vaste forêt de pins, à cheval sur deux collines. Il était 15h30. Ils n'entendaient aucun bruit autre que celui de leurs pas.

Stéphane devait gérer le handicap de sa combinaison à moitié déchirée. Il ne faisait pas confiance aux agrafes fixées à la va-vite et sentait qu'elles pouvaient

lâcher à tout moment. Tout en regardant la route devant lui pour être certain de ne pas aller dans la mauvaise direction, il jetait sans arrêt des coups d'œil à son torse. De petites décharges électriques venaient toujours le piquer et il commençait à y sentir une démangeaison, accompagnée d'un engourdissement général.

Leur course les fit rejoindre un nouveau quartier résidentiel, qui se trouvait de l'autre côté de la colline qu'ils venaient de gravir puis de redescendre. Stéphane reconnaissait ces rues. Ils avançaient toujours dans le bon sens. Il fit signe aux membres du groupe que tout allait bien. Ils n'étaient plus très loin de leur destination.

Ce fut à ce moment qu'une gigantesque horde de créatures tourna à l'angle de la rue. Comme toutes les autres, elles maintenaient un silence sépulcral et se

contentaient de courir vers eux. Stéphane pesta. Ils étaient encore trop loin de la mer et étaient déjà repérés.

Il décida donc de faire un détour. Tant pis. Commandant au reste du groupe de battre en retraite, il longea la bordure de la colline puis repartit sur une route au milieu de la forêt. Elle slalomait entre les arbres et à certains endroits, des rochers s'étaient écrasés au milieu et gênaient le passage. La pluie s'intensifia et de longues flaques d'eau se formèrent dans les trous de l'asphalte. Même si leurs combinaisons étaient étanches, elles ne retiraient pas la sensation désagréable de mettre le pied dans quelque chose de froid et de spongieux.

Ressortant de cette pinède dont les arbres semblaient se pencher sous l'action du vent, ils débouchèrent sur une nouvelle succession de champs de culture envahis

par les broussailles. Ils traversèrent en courant un chemin graveleux et se retrouvèrent au milieu des maisons. Stéphane faisait tourner le groupe à droite, puis à gauche, en esquivant les carcasses de voitures. Enfin, la mer fut visible : ils n'étaient plus qu'à quelques centaines de mètres de leur point d'arrivée.

Des créatures arrivaient derrière eux et de presque tous les côtés. Ils allaient plus vite qu'elles mais devaient se dépêcher s'ils ne voulaient pas être pris en tenaille.

— Allez ! On y est presque ! cria Stéphane, autant pour ses camarades que pour lui-même.

Ils quittèrent la route et s'élancèrent à travers un champ aussi touffu qu'un maquis clairsemé. Ils enjambèrent un muret en partie détruit, traversèrent les restes d'un ancien camping et arrivèrent enfin à la

mer. Stéphane s'arrêta un instant pour souffler et demanda à Lise, qui arrivait à sa suite :

— Combien de temps ?

La jeune femme n'avait pas attendu la question pour regarder sa montre :

— Dix minutes.

— OK ! Avec moi !

Ils reprirent la course en longeant la côte. Les bruits de pas des créatures étaient maintenant tout proches. Leurs pieds s'enfonçaient à moitié dans le sable, mais le sable laissa vite place à de la terre. À une centaine de mètres, un ponton était visible. Stéphane regagna espoir. C'était là.

À côté du ponton se trouvait un petit entrepôt de tôle rouillée. Il donna un grand coup de pied dans la porte pour l'ouvrir et le vieux verrou ne tint pas le choc. Un nuage de fumée et de poussière les accueillit à

l'intérieur. Ils entrèrent, actionnèrent leurs lampes, et le sourire de Stéphane se décomposa.

Une créature était à l'intérieur de l'entrepôt. Les chairs à vif, elle tenait dans sa main une boîte d'allumettes. Et c'était avec ces dernières qu'elle avait mis le feu à tous les canoës qui étaient là. Ceux sur lesquels Stéphane avait compté pour prendre le large.

Il comprit seulement alors que ce qu'il avait vu, il n'avait pas été le seul à le voir. L'espace d'un instant, il n'avait fait qu'un avec cette *chose* qui liait les créatures, qui les faisait avancer. Et cette *chose* avait elle aussi pu voir leur échappatoire pour mieux les contrecarrer, et refermer sur eux son piège par la même occasion.

Le temps s'égrenait et il commençait à manquer d'oxygène. Sa bouteille s'était en partie vidée quand il avait déchiré sa combinaison et il sentait que les dix

minutes dont lui avait parlé Lise n'étaient pas dix minutes pour lui.

— Sortez ! Inutile de rester là !

C'était Desaxe qui avait crié. Il avait tout de suite saisi l'échec du plan que le guide avait en tête mais ne comptait pas abandonner pour autant. Stéphane, Lise et Grégory le suivirent. L'infirmier courait vers la mer. Seul sur la berge, avec quelques mètres d'avance sur les autres, il fut soudain strié de balles et s'effondra comme une poupée désarticulée. Son masque avait été brisé par l'impact. Sous le verre, Stéphane perçut le visage hagard et sans vie de Desaxe. Les créatures étaient là, et elles étaient armées.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Grégory.

Stéphane lui adressa un regard grave.

— C'est trop tard...

L'effet euphorisant commençait à se dissiper et il se laissait à nouveau aller au désespoir. Il se rappela que le sac hermétique qu'il portait sur les épaules contenait le cadavre de sa fille, et que son fils et sa femme pourrissaient sans vie dans leur maison. Il eut un hoquet et les larmes coulèrent à nouveau sur ses joues. Ça ne pouvait pas se terminer comme ça !

— On n'a plus le choix, décida alors Lise.

Elle dégoupilla une grenade et s'apprêta à la lancer.

— On fait comme Desaxe, et on plonge. On y va dans trois... deux... un...

Elle lança la grenade et celle-ci explosa, soulevant des gerbes de terre et un nuage de poussière autour d'elle. Stéphane, réveillé par le compte à rebours, releva la tête. À « zéro », il sentit les mains puissantes de Lise le saisir par le col et l'entraîner à sa suite. Les trois survivants s'élancèrent sur la plage et

parcoururent en un instant la distance qui les séparaient de l'eau. Ils coururent sur le ponton de bois, entendirent la détonation des fusils qui les ciblaient, puis sautèrent.

Le temps que Stéphane passa en l'air lui parut durer une éternité. En tournant la tête, il vit les créatures qui arrivaient à leurs trousses sur le ponton, armes à la main. Puis les trois survivants entrèrent en contact avec l'eau et s'y enfoncèrent. Une deuxième salve de coups de feu retentit et Stéphane sentit une cuisante douleur dans sa jambe. Ses blessures lui faisaient encore plus mal au contact de l'eau salée. Il grogna, serra les dents, mais tint bon, s'accrochant de toutes ses forces au sac hermétique. Autour de lui, Grégory et Lise fonçaient déjà, nageant en crawl pour prendre le plus de distance possible avec les créatures. Tant bien que mal, Stéphane les suivit. Il y eut une nouvelle

rafale de balles mais cette fois, aucun d'entre eux ne fut touché.

Une décharge électrique se produisit alors et tout le corps de Stéphane fut secoué par le choc. Puis il n'y eut plus rien. Sous l'action de l'eau, la batterie avait lâché. Sonné, il s'immobilisa. Alors qu'il commençait à perdre connaissance, il fut réveillé par une violente claque administrée par Lise, qui était revenue vers lui.

— On traîne pas ! On a encore une chance !

Son regard était empli de doutes en même temps qu'elle prononçait ces mots. Stéphane savait que plus rien ne dépendait d'eux. Sur sa gauche, il apercevait les côtes de la presqu'île de Giens. Il leur faudrait des heures de nage pour atteindre Porquerolles et ils n'avaient plus d'énergie. Même prendre sa respiration était difficile avec la pluie et les vagues.

En désespoir de cause, ils s'appliquèrent à retirer leurs sacs, qui les alourdissaient et ne leur étaient de toute façon plus d'aucune utilité. Stéphane se cramponna à celui qui contenait sa fille. Ils étaient enfin hors du champ d'action du « rayonnement ». La belle affaire ! Ils auraient toute leur tête pour profiter de leur noyade.

Un son mécanique attira alors leur attention. Levant la tête, ils constatèrent qu'un objet volait dans le ciel à un bon kilomètre de distance.

Un hélicoptère de l'armée. Et à bien y regarder, il n'était pas seul. Plusieurs engins volants patrouillaient autour de la zone. Stéphane regarda derrière lui : il ne pouvait plus distinguer la côte. Ils étaient sortis du « flou », de retour dans le monde des vivants.

— Ils sont trop loin pour nous voir... lâcha Grégory, qui se débattait pour ne pas couler.

— Peut-être pas, objecta Lise en brandissant sa montre.

Au loin, on pouvait apercevoir le soleil, qui perçait à travers les nuages. L'averse avait diminué. Lise leva sa montre, la secoua pour en chasser l'eau et chercha à s'en servir pour refléter le soleil.

Elle y parvint. L'éclat était brillant. Suffisamment pour alerter les hélicoptères ? C'était ce qu'ils allaient voir.

Lise continua son manège pendant une dizaine de minutes. Son poignet montrait des signes de fatigue. Grégory, à bout, faisait la planche et s'efforçait de faire rentrer de l'air dans ses poumons. Stéphane se débattait pour maintenir le sac hermétique dans ses mains.

Bientôt, l'un des hélicoptères obliqua dans leur direction. Son bruit se rapprocha, de plus en plus. Il

devint assourdissant. L'engin soulevait de grandes vagues par la rotation de ses pâles. Stéphane sentit alors des mains l'agripper et le hisser sur un sol métallique. Il toussa, chercha à se mettre à quatre pattes mais retomba à plat ventre. Il hercha des mains le sac hermétique. Oui, il était toujours là. Il avait réussi à la ramener. Quelques échos de voix rassurantes lui parvinrent puis il se laissa aller dans l'inconscience. La vraie, cette fois.

Chapitre 7

Il se vit au milieu d'une salle d'opération, les yeux dans le vague. Il savait que son corps était là mais il ne ressentait plus rien. Même son mal de dos avait disparu. Il entendit quelques personnes parler, puis sentit quelque chose de froid pénétrer à l'intérieur de son corps. Il s'endormit de nouveau.

Quand il refit surface, il était dans un lit d'hôpital, à moitié nu. Tout était blanc autour de lui et une unique fenêtre donnait sur l'extérieur. Il pencha la tête pour essayer d'y voir mais n'aperçut que le soleil à son zénith. Sa douleur au dos se rappela alors à lui et il ne put que se rallonger, faisant grincer les ressorts de son lit. On devait l'avoir entendu car une infirmière entra dans sa chambre. Elle était vêtue d'une combinaison qui ressemblait à celle qu'il avait portée durant son

expédition. Sous le masque, il put toutefois distinguer ses traits. Elle était âgée, le visage plein de rides, mais, surtout, elle était souriante.

— Bonjour. Vous vous sentez bien ?

Il répondit en haussant les épaules. Il avait la langue pâteuse, et pas très envie de parler. Elle hocha la tête, compréhensive.

Stéphane apprit qu'il se trouvait dans l'hôpital de Porquerolles, qui avait été construit après la catastrophe pour l'armée et les habitants. Suite à son sauvetage, il avait d'abord été transporté au complexe militaire de l'île. On y avait constaté que son état était trop grave et nécessitait une opération dans les plus brefs délais. Il ne comprit pas les détails mais apparemment, un corps étranger s'était introduit en lui sous la forme d'un cartilage qui commençait à se solidifier autour de sa moelle épinière jusqu'au tronc

cérébral. Suite à l'opération, la grande majorité avait été retirée, et en toute logique, son corps devrait faire le reste tout seul. Toutefois, même s'il serait capable de remarcher, il garderait sa douleur au dos toute sa vie. La balle de calibre 9 millimètres qui s'était enfoncée dans sa cheville était le moindre de ses problèmes.

Stéphane ne s'en formalisa pas. Il savait qu'il s'était infligé ça tout seul, dans le désespoir qui avait suivi la mort de sa fille. Le corps de cette dernière avait été conduit dans une chambre froide pour y être conservé. L'infirmière ne fut pas en mesure de lui en dire plus. Elle-même ne connaissait que le gros de l'histoire et n'avait pas été mise au courant des détails.

Le soir suivant son réveil, Stéphane entendit un vrombissement lointain, et aperçut un éclair de lumière par sa fenêtre. Il comprit que le

bombardement tant redouté avait eu lieu. Malgré tous leurs efforts, la ville avait été détruite.

Il n'était pas le seul à avoir été amené dans cet hôpital : les autres survivants du groupe y avaient aussi eu droit. On les avait tous placés dans des chambres stériles jusqu'à ce que soit écarté tout risque d'une éventuelle contamination. Et les personnes qui avaient participé à leur sauvetage avaient connu le même sort. Les médecins n'étaient pas encore fixés sur leur état, mais celui qui vint, plus tard, faire faire quelques tests moteurs à Stéphane paraissait assez optimiste.

Après plusieurs jours passés dans cette chambre d'hôpital, l'infirmière revint cette fois-ci sans combinaison. Une fois assurée qu'il pouvait marcher, elle emmena Stéphane à l'extérieur de l'établissement, où l'on avait aménagé une petite pelouse. L'air marin

avait ici un effet revigorant. Mais Stéphane n'avait qu'une seule chose en tête : savoir ce qu'on avait fait du corps de sa fille.

Une semaine après son retour, il fut enfin autorisé à sortir de l'hôpital. Des médicaments lui avaient été prescrits, ainsi que des anti-douleurs pour soulager son mal de dos. On ne lui avait pas permis de sortir ce jour-là par hasard : il était convoqué devant l'État-major de l'armée française, qui voulait un compte-rendu détaillé de tout ce qui s'était passé en Europe, maintenant que les survivants étaient de nouveau sur pied.

Afin d'éviter qu'il soit abordé par des habitants de Porquerolles, il fut accompagné par une escorte jusqu'à une nouvelle berline noire, qui le conduisit au complexe militaire. La rumeur du retour de l'expédition s'était répandue dans l'île comme une

traînée de poudre, et la vue de l'un de ses membres pousserait sans doute quelques téméraires à l'assaillir de questions. En outre, la presse était toujours à l'affût.

La vue de la base le réchauffa. C'était, avec cet hôpital, le seul endroit où il avait déjà dormi et auquel il avait encore accès. Même si ça n'avait duré qu'une nuit, c'était ce qui se rapprochait le plus d'une maison. Il sourit à cette pensée : ça en disait long sur sa situation actuelle.

On le fit entrer par la porte principale et il se retrouva, encadré par deux militaires, dans une succession de couloirs blancs. Au troisième embranchement, il tourna puis monta un escalier dont les marches de métal faisaient résonner le son de ses pas. À la sortie de ce dernier, il pénétra dans un nouveau couloir. Tout au bout, il y avait une porte

ouverte d'où sortaient des voix. Il entra dans la pièce. Les deux militaires ne le suivirent pas.

À l'intérieur, il eut la surprise de retrouver deux têtes connues. Lise et Grégory étaient eux aussi convoqués devant l'État-major. Il échangea une accolade avec eux.

— Comment tu te remets ? lui demanda Lise.

Il haussa les épaules.

— Je crois que c'est un peu pareil pour nous tous.

Ce qu'ils avaient vécu était indescriptible. Même la bataille la plus meurtrière n'aurait pas pu provoquer un tel traumatisme. Ils avaient marché pendant six heures au milieu d'un immense charnier. Et ce charnier les avait poursuivis pour emporter quatre des leurs. L'aspirant Marc Drouot, le capitaine William Saadi, le professeur Xavier Duys et le caporal Charles Desaxe ne reviendraient jamais.

— À ce propos... commença Grégory. Comment on va expliquer tout ce qu'on a vu, sans l'expertise de Duys ?

— Je suis lieutenant, répondit Lise. Je me chargerai du résumé. Ça ne sera pas idéal, mais de toute façon on n'a pas le choix.

Les deux hommes acquiescèrent. Une autre pièce jouxtait la leur, les deux étant reliées par une porte. Cinq minutes plus tard, tous trois furent appelés à comparaître. C'était dans l'autre salle qu'aurait lieu leur confrontation avec les généraux.

Stéphane reconnut Lefebvre, ainsi que le chef d'État-major, les deux seuls qu'il avait déjà croisés dans la base. Lefebvre avait la mine d'un dépressif chronique. Son incapacité à empêcher le premier bombardement ainsi que le retour en piteux état de la

mission qu'il avait organisée n'avaient pas dû le mettre dans les meilleures dispositions.

Les généraux étaient alignés derrière une table de conférence. Le chef d'État-major se leva et prit la parole.

— Bonjour. J'espère que votre repos a été réparateur, au moins physiquement. Nous allons pouvoir commencer le compte-rendu détaillé de votre mission. J'ai besoin d'un porte-parole, mais je suppose qu'il s'agira de vous, lieutenant.

Lise hocha la tête en réponse.

— Très bien. Vous pouvez vous asseoir.

Trois chaises avaient été amenées à leur intention, juste en face de la table. Stéphane s'assit, heureux de pouvoir reposer ses jambes. Le moindre effort était encore difficile. Il avait l'impression d'avoir les

muscles atrophiés, comme s'il avait passé deux mois avec un plâtre.

— Commençons, dit l'un des généraux.

Lise s'efforça alors, et dans les quinze minutes qui suivirent, de faire un compte-rendu aussi détaillé que possible de leurs six heures passées sur le continent. Elle raconta ce qui s'était passé au départ, jusqu'à ce que les corps pétrifiés qu'ils avaient croisés en entrant dans les terres se mettent à les poursuivre. Les visages des membres de l'État-major se décomposèrent peu à peu à mesure que le récit avançait. Stéphane se demanda s'ils accordaient vraiment le moindre crédit à ce que disait Lise. Après tout, s'il avait été à leur place, cette histoire lui aurait paru invraisemblable. On s'attendait à trouver n'importe quoi en envoyant une expédition en Europe – n'importe quoi sauf ça. Quand enfin Lise conclut son rapport, elle ne

rencontra que des regards au mieux perplexes, au pire hostiles. Le chef d'État-major fut le premier à reprendre la parole :

— Vous réalisez que tout ce que vous nous avez raconté... n'a aucun sens... ?

En entendant ces mots, la lieutenantante serra les poings et fronça les sourcils. Stéphane comprit qu'elle allait leur répondre à sa manière.

— Ce qui n'a aucun sens, messieurs et mesdames, c'est d'avoir pris une succession de décisions hâtives, dont celle d'envoyer une mission sans aucune préparation psychologique, guidée par un civil de surcroît, dans un territoire inconnu et sans plan de repli efficace. Nous n'avons dû notre survie qu'à la chance.

— Nos observations indiquaient des mouvements à travers le « flou », répondit une générale. Nous avons

d'abord pensé que c'était vous, mais ils étaient bien trop nombreux, ils s'épandirent sur toute la côte de la presqu'île jusqu'à Toulon. Nous avons envoyé des hélicoptères surveiller le phénomène de plus près. Si c'est vous qui avez provoqué toute cette agitation, votre survie... n'a pas tant été due au hasard.

Lise lui adressa un regard désabusé.

— C'est vraiment important, là, maintenant, tout de suite ?

Un silence pesant s'installa dans la pièce. Lise se rassit, l'air toujours en colère. Les généraux hésitaient quant à la marche à suivre. Lefebvre ne disait rien. Le chef d'État-major s'adressa alors à Stéphane :

— Pouvez-vous décrire ce qui vous est arrivé, lorsque votre combinaison s'est déchirée là-bas ?

L'intéressé hésita. Il sentait des larmes poindre à nouveau à ses yeux. Il croisa ceux de Lise, et cela le rassura un peu.

— J'ai perdu connaissance en... je dirais, une minute. Le temps que le fil atteigne mon dos. J'ai senti quelque chose me serrer à l'intérieur, comme une main. Et ensuite je me suis retrouvé dans un rêve... qui n'était pas un rêve. J'ai été connecté à quelque chose, je crois. J'ai pu voir ce que c'était, où ça se trouvait. Et quand je suis revenu à moi, j'étais revigoré. C'était le plus bizarre. Ma...

Sa gorge se serra à ce souvenir douloureux. Il inspira profondément et reprit :

— Toute ma famille venait de mourir sous mes yeux, mais moi... Je me sentais presque bien. Ou en tout cas je ne ressentais plus aucune peine. Ça a duré jusqu'à ce qu'on arrive sur la plage, puis ça s'est estompé,

mais pas complètement. Je le sentais encore quand on a été sauvés. Après, je ne me souviens plus.

Il se rassit. Il sentait qu'il n'était pas aussi convaincant que Lise. Il avait parlé d'une voix mal assurée. Mais comment pouvait-il en être autrement alors qu'il se sentait au bord de craquer à chaque seconde ?

Le chef d'État-major échangea avec les autres généraux un regard entendu. Puis il se tourna à nouveau vers les trois survivants.

— Je pense que nous avons toutes les informations nécessaires. Il n'est pas exclu qu'on revienne vers vous à un moment ou à un autre. Vous pouvez disposer.

Ils se levèrent et les soldats effectuèrent un salut militaire avant de s'éclipser. Stéphane se contenta d'un léger hochement de tête puis suivit ses

camarades. Quand ils furent de retour dans l'autre pièce, il se laissa tomber sur le sol et passa les mains sur son visage.

— Bravo, lui dit Lise.

Il la regarda et haussa les épaules.

— Je n'ai rien fait.

— Tu leur as tenu tête, objecta-t-elle. C'est déjà bien.

Grégory vint vers eux et sourit à Stéphane.

— Je n'ai pas osé prononcer un mot. Tu as fait mieux.

Stéphane se força à lui rendre son sourire.

Il dut batailler pendant plusieurs jours avant d'enfin avoir une première bribe d'information sur l'endroit où se trouvait le corps de sa fille. Il eut la confirmation que la chambre froide était située dans le

complexe. C'était un employé lambda qui lui avait dit ça, dans une conversation que Stéphane avait abordée sans vraiment le vouloir.

Pour l'instant, lui, Lise et Grégory n'étaient pas autorisés à quitter l'île de Porquerolles. Tout au plus, ils pouvaient sortir du complexe militaire, mais devaient rendre compte de leurs déplacements et se faire accompagner par des soldats. N'étant pas soldat, Stéphane ignorait si c'était parce que l'État-major voulait encore lui poser des questions, ou pour éviter qu'il ne mette fin à ses jours.

À certains moments, il l'avait envisagé. Le soir, il s'endormait avec ce genre d'idées plein la tête. Mais le lendemain, au réveil, il était juste las, et ne faisait rien. Il se contentait donc de vivre au ralenti, en pensant à manger et en passant le reste du temps entre sa chambre et l'hôpital.

Le gros de son suivi médical se termina dix jours après le rendez-vous avec l'État-major. Aucune trace du « rayonnement » ne subsistait dans son corps même si quelques bout de « cartilage » restaient accrochés à sa moelle épinière, sans qu'il soit possible de les enlever sans l'endommager. Le suivi psychiatrique, lui, dura plus longtemps. Pendant une semaine, il se rendit dans un petit cabinet où un vieil homme barbu en costume-cravate l'invitait à parler de ce qu'il avait vécu.

Ça ne marchait pas. Il passait la moitié de chaque séance muet comme une tombe et l'autre moitié à répondre par « oui » ou par « non » aux questions qu'on lui posait.

Un jour, en sortant de sa séance, il croisa Lise dans un couloir. Elle aussi revenait de son rendez-vous. Et elle aussi n'avait pas l'air convaincue. L'air de rien, il

lui proposa de boire un verre, comme la veille de leur départ. Elle accepta.

Ils revinrent au complexe militaire, se rendirent dans la salle commune de leur étage et rouvrirent la flasque qu'elle avait gardée près d'elle.

— J'aurais bien demandé à ce qu'on nous achète du vin dans le coin, mais ça m'étonnerait qu'ils acceptent qu'on s'alcoolise.

Stéphane eut un léger rire tandis qu'elle versait la boisson dans des gobelets.

Porquerolles était en partie isolée du reste du monde. Seuls les scientifiques et les militaires stationnés pour plusieurs mois parvenaient à se fournir en alcool.

— Tu as avancé ? demanda Lise.

— Pas vraiment... Je sais qu'elle est dans une chambre froide, ce qui paraissait un peu évident. Maintenant, où, aucune idée.

Elle baissa les yeux. Elle pouvait comprendre la détresse dans laquelle il se trouvait.

Il but une gorgée de rhum.

— J'ai encore le temps. Légalement, ils ne peuvent pas le garder indéfiniment, si ?

— Je vais essayer de me renseigner de mon côté, répondit Lise. Il paraît que je vais avoir une promotion. Je pourrai peut-être faire jouer mon grade.

— Merci de te donner ce mal pour moi.

— C'est normal. On est sortis de la même galère.

Son visage était chaleureux. Agréable. Stéphane sentit une boule d'air chaud se former dans son ventre.

— Et on sait ce que compte faire l'État-major avec notre compte-rendu ?

— Se torcher avec ? répondit Lise. Ça ne m'étonnerait pas. On peut toujours espérer qu'ils ne bombarderont pas toute l'Europe. Apparemment, le

« rayonnement » a disparu dans la zone. Mais le « flou » est toujours là.

— Ils ont tué ce qui vivait. Mais dès qu'ils débarqueront, ils auront une mauvaise surprise.

— C'est ce que je leur ai dit. J'espère qu'ils ne feront rien de stupide.

Stéphane hocha la tête, un peu plus fort qu'il ne l'aurait voulu à cause de l'alcool. Il finit son verre et poussa un soupir d'aise.

La soirée s'étira. La montre de Lise indiquait 22h. Elle se leva, afin d'aller se coucher.

— ... Reste, murmura Stéphane.

Elle se tourna vers lui, étonnée. Il se leva à son tour.

— Désolé. C'est sorti tout seul. Le verre de trop.

Il allait se diriger vers la sortie quand elle lui donna une tape sur l'épaule. Il la regarda à son tour.

— Il va me falloir plus que des séances de psy pour oublier ce que j'ai vu.

Stéphane eut envie de rire en entendant ça, mais ce n'était pas ce dont il avait le plus envie, à ce moment.

Ses réflexions devenant confuses, il décida de ne plus réfléchir, se rapprocha, et posa ses lèvres sur celles de Lise. Ils s'étreignirent pendant une longue minute. Ils s'écartèrent pour reprendre leur souffle. Puis il l'embrassa à nouveau.

Il ne se souvenait pas avoir déjà passé la nuit avec une femme qu'il connaissait si peu. Mais il se rappela vite à quel point avoir une présence chaude et familière à ses côtés le matin était bon. Ajouté au fait qu'aucune consigne ni aucun emploi du temps ne leur avait été donné en dehors de leur suivi, ils pouvaient se lever à l'heure qu'ils souhaitaient. Stéphane ne se

souvenait pas d'avoir connu des matinées aussi agréables depuis plusieurs années.

Entouré par la chaleur, il serra Lise dans ses bras. Cette dernière réagit en se retournant pour l'embrasser. Elle sourit.

— Ça faisait longtemps que je ne m'étais pas sentie aussi bien, dit-elle.

Il éclata de rire.

Il s'était attendu à ne pas vouloir quitter le lit mais le lever fut simple. Il s'étira, puis sortit de la chambre pour se rendre aux douches, une serviette sur l'épaule. Il avait l'étrange impression d'être en vacances. Sur le chemin, il croisa Grégory, et le salua. Ce dernier le regarda d'un air moqueur, comme s'il avait deviné ce que la nuit lui avait réservé.

La douche le soulagea grandement. En arrivant sur l'île, il avait craint qu'il n'y ait pas d'eau chaude.

Mais Porquerolles, en tant qu'avant-poste important de l'armée française, avait bénéficié d'installations de qualité. À Cayenne, ça n'était pas le cas partout. Il n'avait pas besoin de penser à tout ça. Vidant son esprit, il laissa les gouttes rouler sur sa peau et respira la vapeur.

Il sortit de la cabine, attrapa sa serviette, frotta tout son corps et l'enroula autour de ses hanches, avant de ressortir de la salle. Il tomba alors nez à nez avec le général Lefebvre. Celui-ci sembla aussi surpris – et gêné – que Stéphane.

— Bonjour, dit-il. Désolé de vous déranger comme ça. Euh... Vous voulez vous habiller ?

Stéphane soupira et lui demanda de patienter une minute. Il revint dans sa chambre et enfila ses vêtements en vitesse sous l'œil perplexe de Lise.

— Un problème ? demanda-t-elle.

— Non, enfin oui. Lefebvre veut me parler.

La perplexité fit place à l'inquiétude. Stéphane haussa les épaules comme il le faisait souvent.

— Je suppose qu'il veut des détails. En tout cas, c'est une occasion en or.

S'il y avait une personne qui devait savoir où était sa fille, c'était bien le général qui avait commandité l'opération à l'issue de laquelle il l'avait ramenée. Il devait en profiter.

Il termina d'enfiler son jean et serra sa ceinture. Puis il adressa un sourire rassurant à Lise, qui lui renvoya un regard entendu pour lui souhaiter bon courage. Stéphane sortit de la chambre et rejoignit Lefebvre dans le couloir.

— Je vous préviens, dit-il, j'attends quelque chose en échange de toute coopération.

Lefebvre acquiesça comme s'il s'y était attendu.

— Pour votre fille, bien sûr. En temps et en heure. Pour l'instant, nous aimerions vous parler. Vous êtes la seule personne qui puisse nous aider là-dessus.

Stéphane suivit le général jusque dans une salle réservée à l'État-major. Lefebvre lui indiqua une chaise où s'asseoir puis en prit une pour lui. En face d'eux, un écran diffusait une carte de l'Europe. Cette dernière était colorée d'une multitude de points rouges.

— Ils comptent bombarder malgré tout ? demanda Stéphane.

Le général secoua la tête.

— Non. Du moins pas immédiatement. Ces points rouges que vous voyez sont les points supposés d'atterrissage de sondes. C'est le plan qui a été décidé, de concert avec la communauté internationale. Il n'a

pas encore été officialisé. Secret défense. Au cas où vous auriez l'idée de le faire fuiter.

Stéphane sentit que Lefebvre était sérieux. Il acquiesça en silence.

— Ce que je vais vous dire maintenant ne va pas vous plaire... mais nous avons étudié le corps que vous avez ramené.

Cette fois-ci, en revanche, il sauta de sa chaise.

— Vous vous foutez de moi !

— Comprenez bien que nous n'avions pas le choix. Je sais que ce n'était pas correct, mais c'était le seul à notre disposition. Surtout pour faire aller les choses aussi vite.

Stéphane sentit sa respiration accélérer. Il aurait aimé donner un grand coup de poing dans le visage du général. Mais il avait encore besoin de lui. Ce dernier reprit la parole :

— Je sais ce que vous en pensez et vous avez raison. Cette décision a été prise en connaissance de cause. C'est aussi pour ça que j'ai décidé de vous en parler. Il me paraissait juste d'être honnête avec vous.

Stéphane n'était pas dupe. Il voyait mal le général mettre en danger un secret d'État par humanité.

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

Lefebvre poussa un soupir.

— L'étude nous a révélé la présence d'un phénomène comparable à celui que vous avez subi. Un corps étranger a été retrouvé dans le... dans votre fille. Sous la forme d'un cartilage qui s'est solidifié autour de la moelle épinière, et était relié à un fil sortant par le dos. Si l'on en croit vos témoignages, ces « fils de soie » étaient présents sur tous les organismes vivants que vous avez observés de près.

Tout en parlant, il se leva, comme s'il avait besoin de marcher. Stéphane, lui, s'était rassis et observait les mouvements des mains du général.

— Nous pensons, et ce n'est qu'une théorie formulée par le corps scientifique, que tous ces « fils de soie » sont reliés à quelque chose. Bien évidemment, nous n'en sommes pas sûrs. C'est pour cette raison que nous venons vers vous.

Stéphane afficha un air désabusé.

— Vous voulez savoir ce que j'ai vu quand j'y étais ?

Lefebvre baissa les yeux, et acquiesça.

— Vous êtes, à notre connaissance, la seule personne sur Terre à être entrée en Europe, à y avoir passé un certain temps sans protection et à être revenu vivant. Vous avez expérimenté le phénomène et vous y avez survécu. Et je le sais, vous n'êtes pas fou. Votre suivi

psychiatrique nous a été utile pour ça. Alors je vous le demande : qu'avez-vous vu qui puisse nous aider ?

Stéphane ne répondit pas tout de suite et réfléchit à ses options. Le général essayait de jouer sur l'importance de l'opération pour obtenir ce qu'il voulait. Il n'était pas digne de confiance. Stéphane devait donc profiter de la situation.

— Encore une fois, j'exige une contrepartie, dit-il.

Lefebvre plissa les yeux.

— Je veux que le corps de ma fille me soit restitué, continua Stéphane. Aujourd'hui. Et qu'un enterrement ait lieu. Tant que je n'aurai pas cette garantie, je ne dirai rien.

Le général considéra la proposition, puis finit par hocher la tête.

— Je ferai en sorte que ce soit fait. Vous avez ma parole.

— Je ne crois pas votre parole orale. Je veux une garantie écrite.

Lefebvre tiqua, mais il ne s'emporta pas pour autant. Il regarda autour de lui, se leva, alla à la grande table circulaire qui trônait au milieu de la salle et saisit une feuille de papier ainsi qu'un stylo. Il griffonna quelques mots, signa, puis la tendit à Stéphane, qui l'examina pour vérifier sa validité. Pour ce qu'il en savait, elle était effective.

— C'est une attestation sur l'honneur. Votre fille vous sera restituée sous deux jours, pour être enterrée. Nous vous sélectionnerons différents lieux et vous ferez votre choix. Dans le contexte actuel, ça va être difficile de l'amener ailleurs qu'à Porquerolles, à moins que vous vouliez qu'on la maintienne en chambre froide.

— C'est bon, coupa Stéphane. On l'enterrera sur l'île.

Il en avait assez des détails. Entendre parler de sa fille morte comme d'un objet le révoltait.

— Vous êtes disposé à me dire ce que vous savez, maintenant ? demanda Lefebvre.

Stéphane inspira profondément, expira, puis hocha la tête. Il était satisfait.

— Je vous écoute, dit le général.

Stéphane regarda la carte de l'Europe affichée sur le grand écran.

— Ce que j'ai vu ressemblait à ça. Je veux dire, je voyais toute l'Europe, plus intensément à certains endroits qu'à d'autres. Là où il y avait de l'eau, il n'y avait rien. Les endroits où c'était le plus intense... ça avait l'air d'être au niveau des grandes villes. Et puis...

Il creusa dans son esprit, essayant de se remémorer les détails auxquels il avait prêté peu d'importance, à ce moment-là. Il claqua des doigts en remettant la main sur ce qu'il cherchait.

— Ça brillait à Paris. Je veux dire, ça brillait vraiment. Je pourrais rien prouver, mais c'est comme si c'était le cœur du phénomène.

Il regarda Lefebvre et se demanda si celui-ci l'avait pris au sérieux. Le général soupira, puis hocha la tête.

— Je vois. Rien d'autre ?

Stéphane répondit par la négative et le général fronça les sourcils. Tout ça n'était pas probant. Stéphane demanda :

— Quand aura lieu l'enterrement ?

— Le lendemain de la restitution au plus tôt. Le temps pour moi d'effectuer les démarches.

— D'accord. Merci, monsieur, dit Stéphane.

Puis, sans y avoir été invité, il sortit de la pièce.

L'enterrement se déroula dans l'intimité la plus totale, dans l'un des cimetières de Porquerolles. Stéphane avait jugé que c'était le meilleur endroit de l'île pour mettre le corps de sa fille en terre, dans la mesure où il se trouvait au sud de la ville, et donc loin du complexe. C'était la première fois depuis son retour qu'il était autorisé à s'éloigner autant de la base.

En dehors des employés du cimetière de Porquerolles, à qui on avait demandé d'effectuer l'enterrement, seules deux autres personnes furent conviées à la cérémonie funèbre. Lise et Grégory avaient accepté sans hésiter quand il leur avait proposé de venir. Lise tint la main de Stéphane tout du long, et l'aida à porter le cercueil jusque dans la

tombe. Un petit cercueil en pin, simple et sobre. Stéphane ne demandait pas mieux.

Cela dura vingt minutes et personne ne prononça un mot. Stéphane n'était pas croyant et il ne souhaitait pas qu'on parle. Au contraire, passer cette cérémonie dans le silence était ce qui lui paraissait être le mieux.

Il pensait qu'il pleurerait, mais il n'y parvint pas. Il fut étonné lorsqu'il s'en rendit compte. Il était juste las. Comme s'il avait déjà utilisé toute sa réserve de larmes au cours des derniers jours. Pour lui, c'était encore pire. Lise sembla s'en rendre compte car elle serra sa main plus fort, pour le rassurer.

Le cercueil fut déposé au fond du trou, et on donna la pelle à Stéphane pour qu'il fasse le premier geste. Il piocha une motte de terre et la jeta dans la tombe. Elle atterrit sur le cercueil dans un bruit semblable à la pluie sur le bois. Mais ce jour-là, il ne pleuvait pas. Au

contraire, même, il faisait grand soleil. Stéphane avait toujours eu l'impression que les enterrements se faisaient sous la pluie. Il n'était allé qu'à un seul enterrement dans sa vie, et il avait plu ce jour-là. Il se fit la réflexion que ça ne faisait pas une aussi grande différence que ce qu'il avait cru.

On referma la tombe et ce fut fini. Grégory partit en premier, et Lise le suivit cinq minutes plus tard. Stéphane voulait rester seul un moment. Il s'agenouilla auprès de la tombe, et pensa à ce qu'il aurait voulu dire à sa fille.

Voilà. Il savait maintenant tout. Les membres de sa famille étaient morts. Un temps, très court, il avait blâmé Grégory. Mais il s'était rendu compte que le jeune homme n'avait rien fait. Sa fille n'était pas revenue. Il l'avait achevée. Tous étaient morts le jour où la catastrophe avait frappé. Simplement, leur

conscience était bloquée quelque part entre leur corps, et cet espace sombre et clair où il n'avait fait qu'une brève visite. Il n'y avait rien de pire pour l'esprit humain.

Il aurait voulu s'excuser d'avoir mis tant de temps pour venir, s'excuser d'avoir baissé les bras. Il avait fermé les yeux devant quelque chose de trop grand pour lui, d'insurmontable, et s'était réfugié dans une famille de substitution qu'il n'avait jamais réussi à adopter. Désormais, peut-être serait-ce plus simple. Ça ne faisait que quelques jours, mais il commençait à tomber amoureux de Lise. Il espérait que, cette fois-ci, il ne ferait pas tout rater. Non, il ne l'espérait pas. Il n'avait pas intérêt à rester passif, en croyant que le bonheur serait aussi facile d'accès. Il avait le droit d'être heureux, il en était sûr. Mais il devrait s'en donner les moyens.

Le même jour, lui, Grégory et Lise furent à nouveau convoqués par l'État-major. Cette fois-ci, ils ne se rendirent pas dans la salle de conférence du troisième étage mais là où Stéphane et Lefebvre avaient eu leur discussion l'avant-veille. Stéphane constata que l'écran affichait toujours une carte de l'Europe bardée de points rouges. Le chef d'État-major, les mains derrière le dos et le visage sérieux, capta l'attention d'un claquement de mains et prit la parole :

— Tout d'abord, je tiens à vous remercier pour tout ce que vous avez fait. Et je suis, bien sûr, profondément désolé pour ceux qui ne sont pas revenus.

Il baissa les yeux un instant, puis reprit :

— Votre mission est un succès sans précédent. Nous nous sommes efforcés de vous préserver, mais le monde a les yeux rivés sur vous. Vous êtes des héros

nationaux. De ça, nous sommes reconnaissants. Vous nous avez, en outre, permis d'apprendre beaucoup sur ce qu'il se passait en Europe. Il y a bien des choses que nous n'avons pas dévoilées, du moins, pas encore. Mais votre récit ainsi que le corps que vous avez ramené...

Il s'interrompit une seconde fois, comme s'il venait de se rappeler que le géniteur dudit *corps* était dans la pièce.

— Je suis désolé, dit-il. Ce que je voulais dire, c'est que nous avons désormais une connaissance du phénomène européen bien plus importante qu'avant. Le bombardement que nous avons effectué a fait disparaître le « rayonnement » de la ville d'Hyères... mais nous allons devoir nous attaquer au problème à la source, désormais. Je ne vais pas tourner plus longtemps autour du pot : nous allons vous demander

de mener une nouvelle mission au cœur du territoire contaminé.

Stéphane écarquilla les yeux. C'était la dernière chose à laquelle il s'était attendu.

— Évidemment, poursuivit le chef d'État-major, vos honoraires seront augmentés. Considérablement augmentés.

— Ce n'est pas vraiment le problème... répondit Lise, qui paraissait estomaquée.

— J'entends bien. Mais nous ne vous demanderions pas ça si nous avions le choix. Les forces en présence sont gigantesques et nous ne disposons que de très peu de temps.

La lieutenant croisa les bras.

— Ça revient toujours à la même chose, dit-elle. Votre politique.

Le chef d'État-major sembla chercher ses mots et ce fut Lefebvre qui vint à sa rescousse :

— Ce qu'on vous propose, c'est de mettre un terme à tout ça. De détruire ce qu'il y a en Europe maintenant.

Les trois survivants étaient abasourdis.

— Et comment vous comptez faire ? demanda Lise.

— Demain, avec le concours de l'ONU, des sondes électroniques vont être déployées sur toute l'Europe à l'aide d'appareils de vol stratosphérique. Ces sondes devraient tenir quelques minutes avant de cesser de fonctionner sous l'impact du « rayonnement ». Elles pourront corroborer avec précision les propos de M. Roux.

Stéphane tressaillit en se disant qu'il était à l'origine de tout ça. Il imagina le nombre d'avions, le nombre de sondes, et surtout la somme d'argent nécessaire à

une opération pareille. Tout le monde avait dû payer très cher pour qu'elle ait lieu, en sachant qu'elle pouvait très bien être un échec vu l'inconnue que le « rayonnement » présentait toujours.

— Une fois cela fait, nous enverrons un contingent français, équipé des combinaisons anti-« rayonnement » qui ont prouvé leur efficacité, ainsi que de grenades au gaz... anti-« rayonnement », lui aussi. Vous utiliserez l'eau pour aller le plus loin possible sans être impactés, puis vous trouverez la source.

Les trois survivants se regardèrent. Le fait qu'ils accepteraient la mission ne semblait pas faire débat au sein des généraux. Stéphane savait que Lise et Grégory ne pouvaient pas refuser l'ordre. Ce n'était pas eux que le chef d'État-major interrogeait du regard. C'était lui.

Il était la seule personne à avoir été atteinte par le « rayonnement » et à y avoir survécu. Cela justifiait qu'il soit gardé en sécurité et qu'il ne participe pas. Mais il était aussi la seule personne à savoir où pouvait se trouver la source du « rayonnement ». Si les sondes envoyées par la communauté internationale fonctionnaient et envoyaient une réponse qui collait à ses dires, alors il serait considéré comme le guide idéal.

Il réfléchit. Il n'avait pas envie de remettre sa vie en danger. Il n'en avait pas besoin non plus : désormais, il savait ce qu'était devenue sa famille et ce qu'elle avait enduré. En enterrant sa fille, symboliquement, il avait enterré toute sa famille. Alors qu'avait-il à gagner en repartant en plein cœur du danger ?

Il le sut quand ses yeux se posèrent sur Lise. Elle lui rendit son regard. Elle semblait dire qu'il n'avait pas

besoin de faire ça. Elle aussi avait compris ce qu'attendaient les généraux, qui restaient silencieux.

— Je suis prêt à y aller, dit Stéphane.

Elle le regarda avec étonnement, ainsi qu'avec une pointe de colère. Lui n'était pas sûr de savoir ce qu'il faisait. Toutefois, il était à peu près certain de là où était sa place. Avec elle.

Pour la première fois depuis leur retour, Stéphane, Lise et Grégory trouvèrent un moyen d'accéder à Internet. Tous les ordinateurs jusqu'ici étaient mobilisés par les gens qui travaillaient dans le complexe, et leurs téléphones ne leur seraient rendus qu'à leur sortie. Mais ce matin-là, peu de scientifiques travaillaient. Tous avaient les yeux rivés sur l'opération en cours, pilotée depuis Alger.

À 8h, l'intégralité des quatre-vingt appareils affrétés décollèrent depuis des aéroports situés sur les côtes sud de la Méditerranée, en Russie et au Groenland.

À 9h, les premiers atteignirent leur objectif et lâchèrent leur sonde.

À 10h30, toutes les sondes avaient été lâchées et les premiers résultats commençaient à apparaître.

Les chaînes d'information du monde entier suivaient l'événement, tantôt invitant les spécialistes, tantôt commentant juste l'action.

Les sondes tombèrent en chute libre et entrèrent dans la troposphère. Puis elles cessèrent de fonctionner en quelques minutes, atteintes par le « rayonnement ». Les relevés furent traités par des ordinateurs complexes, assistés par des humains qui surveillaient les résultats. À 11h45, la mission fut déclarée un succès par le haut-commandement de

l'OTAN. À 15h, la carte qui avait été annoncée tomba, et Stéphane sut qu'elle était incomplète. Elle se contentait d'afficher le « rayonnement », mais sans rien dire de son intensité variable.

Ce n'était pas ça que l'armée cherchait et il le savait. Pourtant, le porte-parole avait eu l'air d'exulter en annonçant officiellement la réussite de l'opération. Les trois survivants se regardèrent devant l'écran de leur ordinateur. Ils pensaient la même chose.

Comme ils s'y étaient attendus, ils furent convoqués à 16h devant l'État-major, lequel leur confirma que les résultats obtenus allaient plus loin.

— Vous aviez raison, déclara Lefebvre. La plus forte concentration du « rayonnement » se situe dans l'agglomération parisienne. Si le « rayonnement » correspond à l'énergie émise par les fils de soie, alors

ils convergent tous vers cette zone. Sans doute parce qu'elle est la plus peuplée.

— Et pourquoi ne pas simplement bombarder Paris, dans ce cas ? demanda Lise.

— Parce que c'est Paris, répondit Lefebvre. Nous ne la bombarderons qu'en dernier recours.

Lise afficha un rictus cynique.

— Toutes les villes ne sont pas logées à la même enseigne, dit-elle. Bon. Quand est-ce qu'on part ?

— Dans une semaine, le temps de monter une expédition qui aura le soutien total de l'État-major. On prévoit d'amener autant de gens qu'il y aura de combinaisons, avec des sacs hermétiques, des batteries... Bref.

— Et si on ne revient pas ?

Une nouvelle fois, Lise était parvenu à désarçonner Lefebvre.

— Le cas de figure a été prévu, répondit un autre général après deux secondes de flottement. Le parti du bombardement finira par l'emporter si aucun succès majeur n'est obtenu par l'autre.

Lefebvre n'avait pas l'air enchanté, lui qui se battait depuis plusieurs mois pour éviter qu'une telle décision ne soit prise. Stéphane se sentit presque mal pour lui. Mais il se reprit vite.

— On reviendra vers vous. Particulièrement le capitaine Dereck. Mr Selle, votre promotion au grade de sous-lieutenant prendra effet demain.

Grégory resta d'abord bouche bée. Puis il hocha la tête. Il était difficile de ne pas remarquer qu'il jubilait.

La majorité des soldats qu'ils amèneraient avec eux étaient des militaires qui passaient la majeure partie de l'année dans les îles proches de France. C'était le cas

pour tous les pays d'Europe qui avaient un accès à la mer. Il y avait toujours un bout de rocher sur lequel on pouvait construire une base, et observer. L'Italie, la Grèce et le Danemark, qui disposaient de grandes îles, étaient ceux qui s'en étaient le mieux sortis après la catastrophe. Ceux qui, en revanche, étaient dans les terres n'avaient pu qu'établir des gouvernements en exil et des ambassades pour gérer les survivants.

Stéphane et Lise entrèrent dans la même chambre et échangèrent un baiser fugace. Ils virent sur le visage de l'autre qu'ils étaient tous les deux inquiets. Lise, elle, paraissait même en colère.

— Pourquoi est-ce que tu as accepté ? Je ne comprends pas.

Stéphane mit un certain temps à répondre. Il avait commencé à croire qu'elle n'aborderait jamais le sujet.

— Je n'ai plus grand-chose ici. En fait, je n'ai jamais réussi à construire quoi que ce soit après la catastrophe. J'ai eu un peu de succès dans l'écriture, mais je n'écrivais que sur ce que j'avais perdu. Et maintenant je n'ai plus de maison, rien. La seule certitude que j'ai, c'est... toi.

Lise, à son tour, laissa passer quelques secondes. Elle cherchait ses mots.

— Tu es prêt à risquer ta vie pour rester avec moi.

— Tu n'as pas à te sentir responsable, répondit Stéphane en fronçant les sourcils. C'est moi qui fais ce choix.

Comme pour appuyer ses propos, il sourit, ce qui était assez rare vu son état mental du moment.

— J'ai fait mon deuil de ma famille. C'est bon. Ils me manquent bien sûr, ils me manquent terriblement. Mais j'ai accepté leur mort. Ça a marché. Je sais que maintenant, je dois aller de l'avant. Et c'est un bon moyen de le faire. Je vais être au milieu de l'action.

— Et si tu meurs ?

— Personne ne veut être immortel.

Alors Lise s'approcha de lui et lui administra une gifle retentissante. Elle *était* en colère. Pour de vrai. Stéphane ne l'avait jamais vue comme ça.

— Tu n'as pas fait ton deuil. C'est ce que tu crois. Tu te dis que ta vie n'a plus aucun sens, et que quitte à mourir, autant que ça serve. Alors tu pars avec moi si tu veux, mais il y a bien un truc que je n'accepterai pas, et c'est que tu partes dans cet état.

Stéphane, sidéré, la regarda sans oser prononcer un mot.

— Si tu y vas, c'est pour revenir. Revenir *vivant*.
C'est compris ?

Il acquiesça, toujours la bouche fermée. Puis elle le saisit par la taille et le serra dans ses bras.

— Je ne veux pas que tu meures. Pas comme William.

Stéphane se rappela alors du capitaine défunt. De la gravité de son regard, et de celui qu'il avait échangé avec Lise, quand elle avait retiré la batterie. Du long cri qu'il avait poussé, et qui s'était tu brusquement. Concrètement, William était mort. Il avait souffert au cours du processus. Et en souffrant, il avait fait souffrir Lise plus que tout. Elle ne voulait surtout pas revivre ça. En le comprenant, Stéphane la serra plus fort encore.

— Je te promets que je ne mourrai pas comme William.

Antonin Guirette - L'Araignée

— Ne me promets rien. C'est inutile. On ne sait même pas où on met les pieds.

— D'accord. Alors au moins, je t'assure que je ferai de mon mieux. Je partirai pour revenir vivant.

Leur étreinte dura de longues minutes.

Chapitre 8

Le 11 mars, six patrouilleurs de la marine nationale entrèrent dans le continent européen par l'estuaire du Havre, pour remonter la Seine. Ces navires de petite taille, aux coques de métal blanc et parsemés d'antennes de communication, emmenaient à leur bord les quarante-cinq hommes et femmes qui avaient été retenus pour cette mission, plus dix-huit marins. Tous vêtus de leurs uniformes militaires, la plupart étaient de jeunes volontaires. Malgré la dangerosité, nombre de soldats s'étaient portés candidats pour se rendre en Europe. Ils rêvaient de gloire et la perspective d'être les sauveurs du monde les enchantait. En les regardant depuis la timonerie, Stéphane était inquiet : ils étaient inconscients de l'endroit où ils mettaient les pieds.

Il fallait dire que comme pour la première expédition, on n'avait pas laissé beaucoup de temps aux participants pour se préparer de manière adéquate. Un seul briefing de deux heures leur avait détaillé ce qu'ils allaient affronter, sur la base des témoignages des survivants. Et Stéphane l'avait bien vu à leurs têtes, une bonne partie d'entre eux n'y croyaient pas.

Dès que le premier patrouilleur eut dépassé l'estuaire, les premières alertes furent données. Des dizaines de silhouettes étaient visibles sur les côtes, et la plupart semblaient observer les navires qui passaient. L'alerte était donnée et, à leur arrivée à Paris, ils auraient un comité d'accueil.

La plus grande discrétion avait été requise mais il était impossible de passer par la Seine sans se faire repérer. Or, il n'existait pas de solution alternative dans la mesure où Paris était loin.

Cela faisait déjà deux jours qu'ils étaient à bord de ce navire. La progression était lente et les matelots avaient passé le voyage à scruter les berges, cherchant à repérer des mouvements à travers le « flou ». Ç'avait été le cas, et ce qu'ils distinguaient maintenant leur prouvait qu'une sorte de ligne de sentinelles s'était constituée sur les côtes.

Le troisième soir, Stéphane, Lise et Grégory se retrouvèrent autour de la flasque de la capitaine nouvellement promue. Ils s'étaient débrouillés pour avoir un coin tranquille afin de consommer de l'alcool sans être dérangés par les autres soldats.

Lise coordonnait les opérations de cette mission, mais pour l'heure, et comme cela avait été prévu, les communications fonctionnaient encore. Ainsi, les généraux pouvaient donner leurs directives et elle n'avait qu'à les appliquer.

— À la vôtre, fit Grégory en levant son verre dans un sourire.

Stéphane ne put s'empêcher de lui poser une question qui lui brûlait les lèvres depuis un certain temps :

— Ça fait un moment qu'on est revenus maintenant, mais... je n'ai jamais eu l'impression de te voir triste. Ou déprimé.

Grégory l'interrogea d'abord du regard, puis comprit où il voulait en venir, et répondit :

— C'est parce que je dors bien. Je suis en forme.

Stéphane souffla du nez, amusé.

— J'ai l'impression d'être insomniaque, moi, en ce moment. Quelqu'un peut témoigner.

Lise lui donna un coup de coude. En effet, elle avait été aux premières loges pour constater qu'il avait du mal à dormir. Mais pas besoin de mettre sur la table le

fait qu'ils étaient ensemble. Cela pouvait créer des tensions.

Grégory ne s'en formalisa pas.

— En fait, dit-il, je crois que je n'ai jamais aussi bien dormi. De toute ma vie. Je suis sérieux. Et pourtant, pendant qu'on était là-bas, j'ai eu de sacrées frousses. Mais la seule chose qui a pu m'empêcher de trouver le sommeil... c'est l'envie d'y retourner.

Il parlait comme un passionné de cinéma qui pensait à sa prochaine séance après le boulot. Stéphane ne savait pas s'il devait être impressionné ou effaré.

— Tu serais pas un peu sociopathe ? demanda-t-il.

Grégory haussa les épaules.

— Peut-être. En tout cas, je ne m'en inquiète pas.

Il termina son verre, puis retourna à l'avant du pont principal, avec les autres soldats. Stéphane regarda Lise, indécis. Elle n'était pas surprise – elle devait

déjà être au courant. D'accord, tout le monde ne réagissait pas de la même manière à un traumatisme. Mais la façon dont Grégory, lui, avait réagi, semblait indiquer qu'il avait *apprécié* l'expérience. Ce qui était plutôt inattendu, vu la difficulté qu'ils avaient eue à en réchapper. Mais c'était vrai, maintenant que Stéphane y pensait : Grégory était resté assez calme, silencieux et méthodique tout du long. Il s'était contenté d'observer, n'avait jamais parlé plus que nécessaire, n'avait pas montré de signe de fatigue ou d'abattement. Et pourtant, il avait réagi de manière très humaine. Mais à l'opposé total d'une réaction jugée normale.

À mesure que les patrouilleurs avançaient sur le fleuve, le nombre de créatures augmentait. Les soldats les observaient d'un air curieux, parfois avec appréhension, mais la plupart avec amusement. Ils ne

se sentaient pas encore menacés, et l'effet de groupe aidait beaucoup. Stéphane espéra que cela durerait maintenant qu'ils connaissaient leur ennemi, mais il n'y croyait pas trop.

Il descendit sur le pont principal, s'agrippa à la rambarde et observa. Le bateau sur lequel lui, Lise et Grégory se trouvaient avait pris la tête du groupe. Il regarda la berge. Les créatures, bien qu'à peine discernables derrière le « flou », n'étaient pas immobiles. Mais elles ne semblaient pas suivre les patrouilleurs non plus. Au contraire, elles couraient comme pour essayer de les dépasser, ce qui, d'ici, était un peu ridicule. Il comprenait mieux pourquoi les soldats en riaient – ces humains à la peau plâtrée ressemblaient à des chiens qui poursuivent le facteur. S'il n'avait pas vécu tout ce qu'il avait vécu, il aurait sans doute été hilare, lui aussi.

Quelque chose attira alors son attention. En se penchant par dessus la balustrade, il constata que le niveau de l'eau avait monté. La Seine débordait. Pourtant, il n'avait pas plu tant que ça ces derniers jours. Mais les rives semblaient inondées. Il voyait des arbres submergés par les eaux. Autour, les créatures couraient. Elles étaient des dizaines, à présent. Une petite horde. Stéphane commençait à craindre le pire. Il courut jusqu'à l'avant du pont principal pour essayer de distinguer quelque chose, et la vit.

Ils n'étaient plus qu'à un kilomètre de cette forme noire et mouvante, qui plongeait dans le fleuve. Un amas formé de centaines de créatures, qui s'étaient jetées à l'eau les unes après les autres, et les unes sur les autres. Le barrage était aussi fait de pierres et de morceaux de bois, jetés pêle-mêle. Plus elles étaient nombreuses, plus ce barrage nauséabond faisait son

office. Et tout en haut, les créatures bougeaient, sous l'influence du « rayonnement ».

Elles avaient *compris* ce que leurs ennemis cherchaient à faire. Elles ? Non. Ce qui les contrôlait. Stéphane se retourna et fit de grands gestes pour alerter la timonerie.

— Barrage ! cria-t-il. C'est un piège ! Arrêtez tout le monde !

Là-haut, dans la cabine, ils ne saisirent pas tout de suite. Puis ils virent à leur tour et l'alerte fut transmise à l'ensemble des patrouilleurs. Les navires s'arrêtèrent, les uns après les autres. Sur le pont principal, Stéphane reprenait son souffle sans cesser de regarder le barrage de corps. Les autres soldats le regardaient aussi, incrédules.

— Qu'est-ce que c'est que cette merde ? entendit Stéphane, entre autres jurons.

Aucun ne croyait à ce qu'il avait devant les yeux. Ils commençaient à prendre toute la mesure du danger.

Lise et Grégory rejoignirent Stéphane à la proue et purent constater par eux-mêmes ce qui se profilait. Les soldats ne bougeaient plus, attendant les ordres.

Il était évident que les patrouilleurs ne pourraient pas aller plus loin. Mais ils étaient encore en pleine campagne, et il leur faudrait aller vite pour rejoindre la capitale.

Les navires, portés par le courant, se rapprochaient du barrage.

— Regardez...

L'index d'un des soldats était pointé sur l'eau. Il attira tous les regards. Dans le fleuve, des créatures venaient dans leur direction. Elles ne nageaient pas, se contentant de se débattre dès qu'elles n'avaient plus pied, avant de se laisser flotter comme mortes. Mais

elles flottaient malgré tout et se rapprochaient des bateaux. L'une d'elles finit par heurter la coque dans un bruit mat. Et les sons se multiplièrent dans la minute qui suivit. Elles étaient des dizaines, désormais, à entourer le navire et à se cogner contre la coque.

— Capitaine... Décide-toi... pressa Grégory.

Lise ne bougeait toujours pas. Elle ferma les yeux, réfléchit. Puis les rouvrit et se retourna d'un coup vers les soldats, qui commençaient à paniquer. Quand ils eurent remarqué son regard pesant sur eux, ils se mirent au garde-à-vous comme un seul homme. Sur les autres patrouilleurs, en revanche, les sergents peinaient à faire respecter l'ordre. Eux aussi attendaient les directives. Lise prit la parole :

— J'espère que maintenant vous savez ce qu'on va devoir combattre. On ne va pas pouvoir continuer sur

l'eau. Pas le temps d'attendre les directives de l'État-major. Vous avez les cinq prochaines minutes pour enfiler vos combinaisons, vous armer et brancher les batteries. Approchez les patrouilleurs des berges pour évacuer tout le monde. Tirez à vue mais ne gaspillez pas vos munitions. N'oubliez pas que ces choses n'essaieront pas d'esquiver. Exécution !

Un « Oui capitaine ! » sonore lui répondit et elle se tourna vers Grégory et Stéphane.

— Propre, dit le sous-lieutenant.

Elle afficha un sourire satisfait. La situation ne s'y prêtait pas mais il fallait faire descendre la tension. Cinq minutes plus tard, sur les six patrouilleurs, quarante-cinq hommes et femmes étaient prêts à combattre, munis de leurs combinaisons. Sur le dos de chacun, un sac à dos comprenant tout le matériel nécessaire : vingt kilos de batteries au lithium, un sac

hermétique, des munitions. À l'exception de Stéphane, tous étaient munis de fusils d'assaut.

Les combinaisons anti-« rayonnement » enfilées, les patrouilleurs se dirigèrent vers la berge. Les créatures réagirent et convergèrent dans leur direction. Elles furent accueillies par un déluge de balles, qui ménagea un espace. Les batteries activées, les soldats sautèrent sur la terre ferme, traversant le « flou » par la même occasion. Ils purent alors s'apercevoir que le nombre de créatures était beaucoup plus grand qu'ils ne l'avaient escompté jusqu'ici.

Elles n'étaient pas plusieurs dizaines.

Elles étaient plusieurs milliers.

La confiance céda la place à la panique et les coups de feu partirent dans toutes les directions. Lise relayait ses directives et les sergents aboyaient les ordres.

— On reste groupés ! Avancez le long de la berge !

Le tonnerre des fusils continuait à s'abattre mais les créatures, malgré les cadavres qui s'amoncelaient autour du groupe, réduisaient la distance. Bientôt, les premiers corps à la peau de plâtre touchèrent les combinaisons. Des hurlements se firent entendre. Un soldat fut attrapé par la masse puis tiré en avant. Il disparut au milieu des monstres et ses cris continuèrent encore quelques secondes avant de cesser. Il avait été pris.

Stéphane sentit que la situation leur échappait. Il jeta un regard à Lise. La sérénité sur son visage avait disparu. Les soldats étaient attrapés, les uns après les autres, mais les fusils d'assaut faisaient toujours feu, sans interruption. L'un des matelots restés sur les patrouilleurs lança l'une des grenades à gaz anti-« rayonnement ». Il y eut une explosion, et un nuage de fumée se répandit sur toute la zone. Dans le

chaos, une créature à l'agonie se retrouva au milieu du groupe. Il y eut un moment de flottement, puis un soldat en poussa un autre en criant et une bousculade s'ensuivit.

— On charge ! ordonna alors Lise. Plus le choix !

Ils n'avaient pas besoin de plus pour obéir. De toute façon, ils ne tenaient plus en place. Il restait encore plus de trente-cinq soldats et ils foncèrent sans que la première ligne ne cesse de tirer, droit devant elle. Ils longeaient le fleuve. La masse de créatures ne diminuait pas et la situation semblait désespérée. Quarante-deux soldats avaient pu paraître suffisants en amont de la mission, mais le nombre de créatures venues à leur rencontre rendait la situation intenable.

Dans la fuite, Stéphane se rappela ce qu'il s'était passé le jour où une navette spatiale américaine s'était

désintégrée à son retour sur Terre. Personne n'avait compris comment une telle tragédie avait pu se produire. Alors les scientifiques avaient fait des tests, et on avait remarqué les blocs de mousse qui entouraient la navette à son départ. De la mousse, ça ne pouvait pas faire de mal, tout le monde avait pensé. Mais ils avaient oublié qu'avec la formidable vitesse de la fusée nécessaire pour l'arracher à l'attraction terrestre, ces blocs de mousse étaient devenus aussi lourds que du granit. L'un d'eux avait fissuré l'aile, endommageant les matériaux qui permettaient à la navette de rentrer dans l'atmosphère sans être pulvérisée par l'échauffement.

Le point commun avec leur situation était que dans les deux cas, l'erreur qui avait été commise aurait pu être résolue par un calcul de lycéen.

L'Europe, à son apogée, avait compté plus de sept cent quarante millions d'habitants, avec une densité moyenne de plus de soixante-dix habitants au kilomètre carré. Autant d'individus qui avaient été transformés en créatures à la peau pâle pour se mettre à leurs trousses. Sans oublier la faune locale. Et plus ils avanceraient, plus ces choses seraient nombreuses.

Pour l'instant, l'escouade tenait à peu près bon. Les créatures se contentaient de courir vers les soldats et étaient abattues à vue. Eux couraient aussi, en laissant derrière eux un sillon de cadavres. Sans ralentir, Lise et Stéphane, en tête, consultaient la carte de France.

— On a dépassé le Vexin, dit Stéphane. On a de la chance, ils ne nous ont pas stoppés avant. On sera en plein Paris dans moins de cinq heures, à ce rythme.

Lise acquiesça, et se força à lui adresser un sourire rassurant. Ce serait long, mais au moins, ils ne

tomberaient pas à cours de batterie ni d'oxygène. En revanche, ils ne pourraient pas revenir à pied. Derrière eux, les soldats commençaient à regagner confiance. Stéphane, lui, était terrifié, mais l'adrénaline l'aidait à garder ses pensées rationnelles. Il se demanda si son exposition au « rayonnement » n'avait pas laissé des traces.

En continuant à longer le fleuve, ils constatèrent que le barrage de créatures s'était formé le long d'un pont détruit, derrière lequel une île, l'île de Veaux, s'étendait sur plusieurs kilomètres. Ils couraient sur un chemin bordé d'arbres et marchaient en permanence sur l'herbe qui s'était insinuée dans tous les recoins de l'asphalte. Les nombreux buissons les obligeaient à avancer par groupes de deux ou trois, presque en file indienne, mais leur assuraient également un camouflage. Ils continuaient à tirer par intermittence

mais les créatures s'approchant d'eux s'étaient faites moins nombreuses. Ils devaient en avoir tué la majorité dans le secteur. Le gaz avait été efficace.

— Ce n'est pas normal... murmura Stéphane.

Lise lui adressa un regard perplexe.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Qu'ils soient aussi peu nombreux, tout d'un coup. On en a abattu des centaines mais il devrait y en avoir encore plus. Qu'est-ce qu'on sait sur ces choses ? Elles ont un genre d'intelligence. Elles sont toutes guidées vers les mêmes endroits, à chaque fois.

Il s'interrompit un instant, se rappela la mort de Duys à Hyères et acheva :

— Et elles savent former des lignes de défense.

La bouche de Lise s'entrouvrit. Elle venait de comprendre le problème.

— Stop ! ordonna-t-elle en levant les bras. On ne bouge plus.

L'ensemble des soldats s'arrêtèrent. Lise en appela deux qui étaient juste derrière elle.

— Vous deux avec moi. On part en reconnaissance. Vous tous, si on n'est pas revenus dans un quart d'heure, vous vous repliez vers les patrouilleurs.

Elle s'adressa ensuite aux sous-officiers :

— En mon absence, vous répondez aux ordres du sous-lieutenant Selle.

Puis elle fit signe aux deux soldats désignés de la suivre et reprit la route.

— Et moi ? demanda Stéphane.

Elle leva la main vers lui dans un signe qui se voulait rassurant.

— Reste ici.

Il aurait voulu protester mais il savait qu'il ne pouvait pas. La discipline était de rigueur et saper l'autorité de celle qui commandait la mission aurait été la pire chose à faire. Il ne fit pas d'histoires et la laissa partir. Grégory lui adressa une tape sur l'épaule.

— Pas d'inquiétude, vieux. Pour l'instant, tout va encore à peu près bien.

Stéphane ne savait pas trop pourquoi mais il avait envie de le gifler. En fait, si, il savait pourquoi : la nonchalance de Grégory était horripilante, surtout avec ce qu'il leur avait dit, à lui et à Lise, quelques heures plus tôt. Il souffla et s'efforça de faire le vide dans sa tête. Peu importe à quel point il n'aimait pas l'attitude de Grégory. Il savait qu'au moins, il pouvait lui faire confiance.

Un bourdonnement commença alors à se faire entendre. Lointain, mais qui se rapprochait. Les

soldats levèrent les yeux vers le ciel. Stéphane fit de même. D'abord, il ne vit rien. Puis il constata, au sud, la présence d'un nuage un peu trop noir.

Et qui bougeait.

Très vite.

Il se rappela alors de ses propres pensées : sept cent quarante millions d'habitants. Sans oublier la faune locale.

Ils avaient croisé peu d'animaux lors de leur première excursion. Cette fois-ci, pareil. Il s'était demandé où étaient passés les insectes. Maintenant ils avaient leur réponse.

Dans le chaos qui suivit, il focalisa son esprit sur une seule chose : retrouver Lise. Autour de lui, une nuée de guêpes, d'abeilles, de frelons et de moustiques s'abattit comme une pluie meurtrière sur le contingent. Comme leurs combinaisons y résistaient,

les insectes s'attaquaient directement aux câbles de leurs batteries et aux fils de cuivre. Ils les rongeaient, désactivaient le champ électrique et laissaient les fils de soie assaillir les malheureux pour les transformer en créatures. Grégory fut l'un des premiers à être pris pour cible et s'écroula dans un hurlement de terreur. C'était la première fois que Stéphane le voyait céder à la panique, et ce fut la dernière.

Chacun luttait pour sa propre survie. En une minute à peine, tout avait été mis à feu et à sang.

Stéphane courait au milieu de ce chaos, battant des bras autour de lui pour éloigner les insectes. Il ne sut pas comment il était parvenu à s'échapper de cette nuée, mais, trop concentré sur cette dernière, il ne vit pas qu'il se jetait dans la gueule du loup.

Il le comprit à l'instant où, après plusieurs minutes de course, il se figea à dix mètres d'une ligne de

créatures levant des armes à feu. Il se jeta au sol juste à temps pour éviter la première salve, et atterrit dans les herbes hautes. D'autres soldats faisaient de même, non loin de lui. Il leur fit signe et ils se regroupèrent. Autour de Stéphane, il ne restait plus que quatre ou cinq hommes armés. L'un d'eux était un sergent et Stéphane l'interrogea du regard. C'était à lui de décider quoi faire.

Le sergent regarda la ligne de créatures puis tourna la tête vers l'armée d'insectes qui s'acharnait sur les derniers survivants. Enfin, il revint à ses soldats et désigna, de l'index, la ligne de créatures.

— Il va falloir tirer, dit-il. Maintenant.

Les autres lui obéirent, et, comme un seul homme, ils se levèrent et vidèrent leurs chargeurs. Les humains aux visages de plâtre tombèrent comme des mouches. Ils s'élancèrent dans la foulée. Il fallait faire vite. Un

des soldats fut fauché par les balles et disparut dans l'herbe. Les autres parvinrent à s'éloigner. Stéphane se sentait à bout de force et le désespoir revenait frapper à sa porte. Une seule question se répétait dans son esprit : où était Lise ?

Courant à perdre haleine, le petit groupe s'éloigna de toute présence de créatures et s'enfonça entre les arbres d'un bosquet, afin de passer inaperçu. Le sergent commanda aux autres de s'arrêter, et ils restèrent là, immobiles, pendant quelques minutes. Une fois qu'il fut certain qu'aucune créature ni aucun insecte ne les poursuivait, il ordonna de reprendre la marche.

— Comment on va faire pour retourner aux bateaux avec toutes ces saloperies qui nous courent après ? demanda l'un des soldats.

Le sergent lui adressa un regard effaré.

— On ne retourne pas aux bateaux. On continue vers la capitale.

Stéphane sourit. De voir qu'au moins l'un de ceux qui l'accompagnaient avait de la conviction le rassurait. Le soldat, cependant, ne capitula pas :

— On va aller à Paris à quatre clampins ? Vous êtes fou ou quoi ? Vous avez vu le nombre de saloperies qui nous ont couru après, en rase campagne ?

Stéphane, les bras croisés, répondit :

— Vous étiez conscient des risques en vous engageant. Tout comme moi.

— Sauf votre respect, vous êtes un civil, répliqua le soldat. Et vu tout ce qu'on vient de se prendre sur la gueule... on ne pourra même pas entrer dans Paris.

Un frisson sembla parcourir les autres membres du groupe. Stéphane réfléchit quelques instants.

— J'ai une idée, dit-il. Pour quand ce sera nécessaire.

Puis il désigna les toits des maisons qu'ils apercevaient au loin.

Ce qu'elle avait tant appréhendé s'était produit comme elle l'avait prévu. Les organismes auto-conscients qui pouvaient résister à ses fils de soie avaient réussi à repartir hors de son territoire d'abreuvement. Et au lieu de rester tranquilles, ils étaient revenus, mais en beaucoup plus grand nombre. Pour elle, ce n'était pas un problème qu'ils fussent quatre ou quarante. Elle régissait tout ce qui vivait dans une zone qu'elle savait gigantesque à l'échelle d'un organisme seul. Les milliards qu'elle avait sous son contrôle étaient une barrière protectrice imposante face à toute menace. Mais

quarante organismes résistants, c'était un risque potentiel qui devait être éradiqué, au risque de voir davantage d'organismes faire leur entrée sur son territoire d'abreuvement.

Ceux-ci étaient, en outre, mieux organisés que les précédents, et moins vulnérables. Elle avait d'abord placé des sentinelles partout aux limites de son territoire. Dès qu'elle avait senti ses ennemis revenir grâce aux vibrations des sols, elle avait mobilisé toutes ses forces vers le fleuve qu'ils traversaient. Elle avait utilisé des milliers de ses sentinelles pour former son barrage. Il n'en fallait pas moins pour boucher une telle distance, d'autant plus quand ladite distance était constituée d'un fluide qui la repoussait. Elle devait agir à l'aveugle.

Mais ça ne les avait pas empêchés de progresser. Alors, comme la dernière fois, elle avait été prise de

panique. Elle avait donc envoyé une armée colossale aux trousses de ces organismes. L'intégralité de ses sentinelles. Des millions d'organismes auto-conscients connectés par les fils de soie, et une horde d'hexapodes volants. Cette fois-ci, elle avait réussi à arrêter leur progression. Mais elle en était certaine, quelques-uns étaient passés.

Tout organisme auto-conscient résistant, toute forme qu'elle verrait bouger sans qu'elle fût connectée à un fil de soie serait abattu sur-le-champ. Sur les quarante-cinq qu'elle avait comptés qui étaient descendus sur son territoire d'abreuvement, il ne devait pas en rester plus de dix.

La première fois qu'ils étaient venus, ils étaient moins nombreux. Elle avait réussi à en éliminer plus de la moitié. Ils disposaient d'outils d'élimination systématique, mais c'était aussi son cas à elle, et elle

n'hésiterait pas à utiliser ceux dont elle pouvait se servir sans s'éliminer.

Elle vit alors quelque chose. Quelque chose de simple, mais, elle ne sut pourquoi, elle ne s'y était pas attendu. À cet intervalle de temps, elle observait le champ de vision d'une de ses sentinelles, et constata la présence de quatre organismes qui filaient dans la direction des premières constructions anaturelles de son centre. Elle voulut envoyer les sentinelles qui se trouvaient à l'intérieur, mais réalisa qu'elle n'en avait pas. Ne comprenant pas ce qui se passait, elle sonda tout ce qu'elle contrôlait dans la zone géographique.

Ses millions d'organismes auto-conscients. Ses hexapodes volants, ses sentinelles semi-autonomes. En dehors de ceux qui étaient bloqués par leurs murs, il n'en restait plus aucun dans son centre anaturel. Dans sa fougue, elle avait tout envoyé sur les

envahisseurs. Il ne restait plus rien entre elle et ses ennemis.

Elle avait toujours su qu'elle ne pouvait pas tout contrôler. Un organisme à la fois menait les autres, et lui permettait de mettre en place des actions de groupe, mais pas de les réfléchir pour chaque individu. Sa capacité venait de se retourner contre elle.

Elle avait fait une erreur.

Le groupe traversa un pont et entra dans la ville. Ici, la campagne laissait place aux premières maisons, aux premières résidences. Des immeubles étaient visibles au loin. Ils en furent rassurés. Mais quelque chose était étrange.

Il n'y avait aucune créature. Pas une seule.

Pourtant, au vu du nombre de ces choses qu'ils avaient croisées jusqu'ici, ils s'étaient attendus à devoir batailler pour se frayer un chemin dans la ville. Et à devoir appliquer l'idée soumise par Stéphane.

Ce dernier en fut heureux. Si Lise et son groupe avaient passé la première ligne de défense, ce dont il ne doutait pas, ils seraient en mesure de se retrouver. Après tout, ils allaient dans la même direction et il n'y avait presque aucun bruit à des kilomètres à la ronde, à part le leur. Lui devait juste se montrer attentif, et il espérait que Lise en ferait autant, de son côté. Elle était vivante. Il en était certain. Sinon, tout ça n'avait plus aucun sens.

Le sergent avait pris la tête du groupe. Tous essayaient de garder un œil à la direction du fleuve. Ils savaient qu'en l'absence de plan, le meilleur moyen d'atteindre leur destination dans les temps serait de

suivre la Seine. Ainsi que les immeubles, qui étaient plutôt un bon repère.

Alors qu'ils tournaient au coin d'une rue, ils tombèrent nez à nez avec un autre groupe, qui marchait dans la même direction mais était venu de l'autre côté. Les soldats serrèrent les mains sur les crosses de leurs fusils, prêts à tirer au moindre mouvement brusque.

— Du calme ! On est alliés ! fit une voix de femme dans le groupe d'en face.

La pression retomba d'un coup quand Stéphane comprit de qui il s'agissait.

— Lise !

Dans l'euphorie du moment, il faillit lui sauter au cou mais se retint. Les autres soldats s'étaient tous mis au grade-à-vous. Elle souriait elle aussi, mais ça ne dura pas longtemps.

— Il ne reste plus que vous ?

Elle avait posé cette question en regardant derrière eux pour espérer voir venir d'autres survivants. Mais le sergent acquiesça avec gravité. Elle baissa la tête, ne prenant que maintenant toute la mesure de ce qu'il s'était passé en son absence.

— Des insectes, expliqua Stéphane. On se demandait où ils étaient. Tu te souviens ? Duys se l'était demandé. Ils étaient là.

— On a vu le nuage, de loin, répondit Lise. On n'a pas fait demi-tour. On ne pouvait pas.

Elle avait dit ça sur un ton d'excuse. Elle s'en voulait de ne pas être revenue pour lui. Mais Stéphane balaya toutes ces considérations d'un revers de main.

— On est sous votre commandement, capitaine.

Il se surprit à sourire. Détendre l'atmosphère était la meilleure chose à faire. Il n'était pas un militaire mais

c'était ce qu'il avait appris depuis qu'il s'était embarqué là-dedans. Lise lui rendit son sourire, et acquiesça. Puis elle se tourna vers l'est, et la capitale, dont ils apercevaient les hauts immeubles. Tous les soldats la suivirent. Ils avaient retrouvé leur leader. Ils n'étaient plus que sept sur quarante-cinq, mais l'espoir revenait malgré tout.

Des membres de la première mission, elle et Stéphane étaient les seuls survivants. Il s'en rendait compte maintenant. À la pensée de Grégory, il eut un pincement au cœur. Même si son comportement ne lui avait pas plu, malgré la distance qu'il avait toujours mise entre eux et lui, ils avaient partagé la même expérience et peu importait qu'ils aient réagi différemment. Il ne voulait pas perdre une personne de plus. Mais il savait que c'était ce qu'il encourait.

À mesure qu'ils se rapprochaient de la capitale en marche rapide, ils constatèrent que le sol était de plus en plus blanc. D'abord, Stéphane crut à de la neige. Mais la neige n'avait pas cette consistance duveteuse. Il comprit alors de quoi il s'agissait.

— C'est les fils de soie, dit-il.

Il crut voir les soldats déglutir en comprenant à leur tour. Cette soie blanche était constituée de milliers, sinon de millions de fils microscopiques. Chacun de ces fils, c'était une créature qui les pourchassait. Un humain, un insecte, un animal, une plante... Sous leur action, toute la nature d'Europe était devenue leur ennemie.

Les bosquets laissèrent bientôt leur place à un ensemble de routes bitumées, à des maisons aux murs de pierre et à des immeubles en béton. Tout était miné par l'herbe et le lierre. Mais même après cinq ans,

c'était revenir chez eux. Stéphane se rappela de son étude de la géographie. La France avait compté près de soixante-dix millions d'habitants, dont dix millions venaient d'Île-de-France. Une personne sur sept. Sur les six soldats qui l'accompagnaient, la probabilité qu'un d'entre eux au moins ait vécu dans la région était élevée. Il imaginait sans mal ce que ça pouvait faire. Il l'avait connu.

Au bout d'une heure de marche, ils ne distinguaient même plus le bitume. Tout était recouvert par le blanc des fils de soie. Agglomérés, ils formaient une couche de plus en plus large et de plus en plus haute, qui, en certains endroits, bloquait même les entrées des bâtiments.

Quand commença leur troisième heure de marche sans croiser aucune créature, les fils de soie se mirent à vibrer. Cela fut perceptible au point où les soldats

s'arrêtèrent les uns après les autres, regardant les semelles de leurs chaussures comme pour s'assurer que ça ne venait pas d'eux. Lise et Stéphane s'arrêtèrent à leur tour. La capitaine décida d'une halte, puis saisit son sac à dos, l'ouvrit et en sortit sa paire de jumelles. Elle les porta à ses yeux et les pointa vers le ciel. Puis elle les retira et les tendit à Stéphane en lui demandant :

— C'est la même chose ?

Il les prit, redoutant ce qu'il allait voir. Au loin, il distingua un nuage noir qui se rapprochait d'eux à grande vitesse. Il baissa les jumelles et regarda Lise avec inquiétude, avant d'acquiescer. Elle claqua dans ses mains pour mobiliser ses troupes, comme William Saadi avait aimé le faire, et indiqua la fenêtre d'un immeuble.

— Par là !

Elle s'élança, tous les autres à sa suite. Avec la crosse de son fusil, elle brisa le verre déjà fissuré et entra à l'intérieur. Elle fut accueillie par un humain pétrifié dans une cuisine et lui trancha immédiatement la gorge. Il s'écroula sans avoir eu le temps de les voir. Elle indiqua au reste du groupe que la voie était libre et ils entrèrent, un par un. Les soldats grimacèrent en voyant la créature morte au sol et interrogèrent Lise du regard. Elle répondit par un hochement de tête : tout était sous contrôle. En silence, elle sortit de la pièce et scruta l'obscurité. Stéphane l'entendit sortir son couteau une seconde fois, et quand il pénétra à son tour dans le couloir, un deuxième cadavre gisait au sol. Stéphane se rappela de sa famille et sa gorge se serra. Mais ici, il n'avait pas le droit de pleurer.

Il entendirent la nuée d'insectes passer au-dessus d'eux pendant plusieurs secondes, puis leur bruit diminuer peu à peu. Ils restèrent dans l'appartement quelques minutes supplémentaires et un soldat fut envoyé un éclaireur afin de vérifier qu'aucune mauvaise surprise ne les attendait perchée sur les toits. Il revint pour dire qu'il n'avait rien vu et ils ressortirent, prenant attention à ne pas déchirer leurs combinaisons sur le verre brisé.

— Il y en a un qui bouge, là-bas ! alerta alors le sergent.

Stéphane se retourna et blêmit. Une créature se trouvait derrière eux et venait de tourner à l'angle de la rue. Lise ordonna à tous de se baisser. Ils n'entendaient pas d'autres bruits de pas. Tout portait à croire qu'elle était seule. Les voitures garées sur le trottoir les camouflaient. Ils se glissèrent sans bruit

jusqu'au caniveau. Ils n'avaient pas été vus et comptaient en profiter.

Les bruits de pas de la créature se rapprochèrent. Elle arriva à un mètre de leur position. Stéphane serra les dents. Puis la créature les dépassa, et continua son chemin, en courant. Elle ne les avait pas remarqués.

Lise ne la laissa pas prendre de la distance. Bondissant hors de sa cachette, elle le rattrapa et trancha sa gorge net. Puis elle se retourna pour donner aux autres la permission de sortir, avant de se figer.

— Oh non...

Stéphane fut le premier à comprendre ce qu'elle voulait dire. La créature qu'ils venaient d'abattre n'était pas un éclaireur. C'était l'avant-garde. Des centaines d'autres venaient de tourner à l'angle de la rue et couraient vers eux.

— On décampe ! cria-t-elle.

Comme si une alarme avait résonné dans leur tête, Stéphane, le sergent et les quatre soldats bondirent du caniveau et prirent la fuite dans la direction opposée. Lise fermait la marche, Stéphane était en tête. Toutes les quelques secondes, il se retournait pour s'assurer qu'elle suivait toujours le groupe.

Ils retrouvèrent la Seine et s'engagèrent sur un pont qui était encore debout. Ils n'étaient pas entrés dans Paris mais étaient arrivés dans la proche banlieue et traversaient déjà le quartier d'affaires. Ils couraient sur une large tracée urbaine encadrée par les gratte-ciels en verre, qui avaient dû leur survie à leur puissante armature de métal. Le groupe monta sur une voie piétonne surélevée puis rejoignit un deuxième pont.

L'effet était saisissant. La couche blanche traversait le pont, mais aussi le fleuve, qu'elle avait surmonté en

créant un arc de cercle. Les fils de soie formaient ici plusieurs ponts culminant à vingt mètres de hauteur et qui donnaient l'impression d'être des dunes de sel. Au-delà, Paris apparaissait et elle était tout aussi blanche. Les collines les plus hautes avaient été envahies par la soie.

Des coups de feu résonnèrent alors derrière eux. Ils se retournèrent. Les créatures ne pouvaient pas être aussi proches ! Pourtant c'était le cas. Elles réduisaient la distance. Et elles étaient bien plus rapides que d'ordinaire. Les membres du groupe n'avaient pas accéléré le rythme, chacun espérant peut-être qu'il avait fait une erreur. Mais la seconde d'après, les créatures s'élançaient à leur tour sur le pont et les prenaient en chasse.

Ils comprirent alors pourquoi elles étaient si rapides.

— C'est nos soldats ! s'écria le sergent, effaré.

Bien sûr, se dit Stéphane. Les créatures étaient lentes car les années d'immobilisme avaient atrophié leurs muscles. Mais que pouvait-il en être de celles qui venaient juste d'être investies ? La trentaine d'hommes et de femmes contaminés derrière eux n'avaient même pas été dévêtus de leurs combinaisons. Les insectes s'étaient contentés de détruire les câbles de leurs batteries ainsi que les fils de cuivre, et les avaient condamnés au « rayonnement ».

Ils passèrent au dessus du Boulevard Périphérique et entrèrent enfin dans Paris. Ici, les immeubles devenaient plus hauts, les rues plus larges, l'ensemble plus vieux. Ils n'étaient encore qu'aux extrémités de la capitale mais apercevaient déjà les premiers immeubles haussmanniens et leurs façades ouvragées. Ils rejoignirent l'un des grands axes et continuèrent

tout droit pendant une quinzaine de minutes. La couche blanche était devenue tellement épaisse qu'elle atteignait les premiers étages des bâtiments, ce qui faisait paraître ces derniers moins hauts qu'ils ne l'étaient en réalité. Derrière eux, les créatures se rapprochaient encore, libérées des entraves humaines, et leur tiraient dessus. En désespoir de cause, Lise dégoupilla une grenade, ordonna à deux soldats de faire de même, puis ils les lancèrent derrière eux.

— Tirez ! cria-t-elle.

Elle n'avait pas voulu en arriver là. Stéphane le comprit. Il était bien placé pour savoir que les humains tout juste contaminés pouvaient revenir. Mais ils n'avaient plus le choix, sinon personne n'en sortirait vivant. Leurs batteries ne leur permettraient pas de faire le chemin du retour. Leur meilleure chance de survie était donc désormais de trouver la

source du « rayonnement » et de chercher à la détruire. S'ils le pouvaient. Ils pourraient toujours essayer de rejoindre la Seine, mais sans embarcation fonctionnelle, ils n'auraient aucune chance d'être secourus. Ni même de passer le barrage de créatures qui les avait contraints à terminer leur chemin à pied.

Les soldats se retournèrent et pressèrent la détente. Les grenades explosèrent à leur tour, soulevant leur nuage meurtrier. Les fils de soie semblaient pourtant immunisés contre tout. La couche blanche était parfaitement intacte.

— Ils arrivent par là, derrière ! cria l'un des soldats.

D'autres créatures armées cherchaient à les prendre à revers. Stéphane estima donc qu'il était temps d'appliquer son idée. Avant que les créatures ne tirent à leur tour, ils se plaquèrent contre l'entrée d'un vieil immeuble afin d'éviter la salve. Stéphane attira

l'attention de Lise et mima le geste qu'il voulait qu'elle fasse. Elle fit à son tour un signe au sergent, qui acquiesça. À eux deux, ils enfoncèrent la porte. Tous entrèrent, puis ils la refermèrent derrière eux. Des bruits inquiétants se faisaient entendre au-dessus. Les créatures pétrifiées dans les immeubles s'activaient. Le groupe monta l'escalier. Pour l'heure, il fallait qu'ils se retranchent.

Arrivés au dernier étage, ils pénétrèrent dans le seul appartement face à eux, éliminèrent les créatures pétrifiées qui allaient sans but, aveugles, puis, sous les ordres de la capitaine, ouvrirent les fenêtres. Stéphane désigna le grappin de Lise, qu'elle décrocha de son paquetage. Il indiqua de son index la direction du toit.

— Voilà par où on va passer.

Lise donna son assentiment. Personne ne la remit en question mais les expressions sur les visages étaient

toutes les mêmes. C'était de la folie. Mais les rues en bas ne leur appartenaient plus. Le temps qu'ils soient arrivés en haut de l'immeuble, une gigantesque vague de créatures les avaient investies. Ils ne pouvaient même plus distinguer leur nombre tant elles étaient nombreuses. Des dizaines de milliers. Ce qu'ils avaient vu jusque-là n'était qu'un avant-goût. Et ils n'étaient même pas encore arrivés à l'épicentre du phénomène. En revanche, ils pouvaient sentir la température monter à mesure qu'ils s'en rapprochaient.

Les grappins qu'on leur avait donnés étaient conçus dans ce but. Munis d'une pince rétractable, ils permettaient de s'agripper à des éléments larges, afin de faire le lien entre deux points éloignés. Dans la marine, on les utilisait pour attraper le bastingage d'un

bâtiment ennemi. Ici, ils leur serviraient de pont entre les immeubles.

Les soldats accrochèrent les leurs, l'un après l'autre, aux gouttières, puis se hissèrent sur les tuiles. L'eau avait travaillé le métal et la surface sur laquelle ils marchaient n'avait pas l'air très fiable. Stéphane monta sur le toit à son tour et s'arrêta une seconde pour souffler. Ce n'était pas la première fois qu'il était aussi exténué, ce qui lui donna l'impression qu'il s'y habitait, peu à peu. Les autres soldats s'efforçaient de ne rien montrer.

D'ici, ils avaient vue sur toute la ville. Elle paraissait affaiblie, étouffée par une couche de moisissure et envahie par des hordes de bactéries. Et du centre émanait un rayon bleuté.

Ce n'était pas une lumière aveuglante. Elle ne pouvait pas être le fruit de quelque chose d'humain,

Antonin Guirette - L'Araignée

ou de naturel. Alors que la nuit tombait autour d'eux, ils la voyaient distinctement.

— C'est ça, dit Stéphane.

Ils avaient trouvé l'épicentre.

Chapitre 9

Les mains cramponnées au câble de métal, Stéphane se réceptionna contre le mur de l'immeuble. Puis Lise vint saisir son poignet et l'aida à monter sur le toit. Ils y étaient. La source du rayon bleuté était juste là. Dans l'immeuble d'en face, émanant de plusieurs fenêtres. La couche blanche s'élevait jusqu'au deuxième étage. Tous les fils se réunissaient ici, c'était certain.

C'était là que tout avait commencé, cinq ans auparavant. Le toit de l'immeuble qu'ils regardaient était éventré. Il faisait terriblement chaud. Et il y avait autre chose. Une sorte de terreur. Comme si un instinct naturel les poussait à fuir. Stéphane avait envie de rebrousser chemin. C'était tout ce qu'il souhaitait. Il tremblait de tous ses membres. Malgré

les combinaisons protectrices, les bouteilles d'oxygène et les batteries au lithium, il y avait une force à l'intérieur de cet immeuble qui repoussait tous ceux essayant d'y entrer.

La main de Lise se posa sur celle de Stéphane, et la serra. Elle non plus n'était pas sûre, mais à deux, les choses étaient plus simples. Il se détendit et souffla pour s'encourager. Lise regarda les autres membres du groupe, les survivants de l'opération. Ils étaient tous aussi peu assurés. Même le sergent avait l'air mort de peur.

— Vous êtes prêts ? demanda Lise, parlant fort pour les sortir de leur torpeur.

L'un des soldats, qui avait relevé la tête, fut le premier à répondre.

— Je ne veux pas y aller, madame.

Cette voix aurait pu sortir de la bouche d'un enfant effrayé.

— Reprenez-vous, soldats. Il y a quelque chose dans notre panique qui n'est pas naturel. Nous avons presque atteint notre but.

— Je m'en fiche, dit un autre. Je ne veux pas y aller non plus.

Il s'était laissé tomber en arrière et avait perdu toute contenance. Même le sergent hésitait. Lise soupira. Elle regarda Stéphane, puis passa en revue les deux soldats qui, eux, étaient prêts à continuer. Ils ne seraient plus que quatre. Elle se tourna, récupéra son grappin puis le lança en visant la fenêtre d'en face. Le crochet trouva une prise et s'y maintint. Elle tendit sa main à Stéphane qui l'attrapa et vint se serrer contre elle. Les deux autres activèrent leurs propres grappins et visèrent l'immeuble d'en face à leur tour.

— On y va ! cria Lise en s'élançant.

Une nouvelle fois, Stéphane ne put s'empêcher de fermer les yeux en basculant dans le vide. Il entendit l'air qui fouettait sa combinaison pendant quelques secondes, puis ils se réceptionnèrent contre le mur. Il y eut un craquement et Lise poussa un cri.

— Ça va ? lui demanda Stéphane.

Elle ne répondit pas, concentrée sur la tâche de remonter jusqu'à la fenêtre. Elle vérifia que la voie était libre et se hissa à l'intérieur. Aucune créature dans la pièce où ils venaient de pénétrer. Les deux soldats arrivèrent à leur suite, tant bien que mal.

Ils avaient bien passé l'une des fenêtres dont provenait le rayon bleuté. Ils pouvaient en être sûrs, car tout était bleu autour d'eux. Pourtant, ils n'étaient pas aveuglés. C'était une lumière tamisée, qui n'agressait pas leurs sens.

— Comment on sait que ce n'est pas radioactif ?
demanda l'un des soldats.

Stéphane se tourna vers lui, le regard grave. La réponse était facile :

— On n'en sait rien.

— Regardez...

L'autre soldat avait passé la tête par la fenêtre. Stéphane le rejoignit. De l'autre côté, sur le toit d'en face, ceux qui étaient restés en arrière avaient été rejoints. Les créatures avaient réussi à monter sur le toit et avaient retiré, tout en douceur, leurs combinaisons. Ils avaient à peine lutté. Cette scène était si malsaine que Stéphane s'en détourna la main sur la bouche. Il avait envie de vomir.

— Venez.

Il prit la tête du groupe tout en faisant de son mieux pour se vider l'esprit. Ne pas penser à ce qu'il venait

de voir. Ne pas penser au désespoir qui l'envahissait. Se focaliser sur ce qu'il y avait devant eux : l'épicentre du phénomène, la *chose* qui contrôlait les créatures et les fils de soie, qui s'était emparée de l'Europe.

Ils arrivèrent dans un couloir. Ce dernier était étroit et il ne semblait rien y avoir ici. La moquette au sol était poussiéreuse, et bien qu'il fût certain que le rayon venait de là, il n'y avait aucun fil de soie au sol. Sans doute passaient-ils par en-dessous.

Stéphane sentit alors un bras se glisser sur son épaule, puis s'enrouler autour de lui. C'était celui de Lise, il le devina. De sa main droite, il serra le gant et posa sa tête sur l'avant-bras de la femme qu'il aimait. Il se tourna vers elle pour lui sourire : oui, ils n'étaient plus très loin.

Ce fut quand il eut le visage de Lise devant les yeux qu'il comprit que ça n'avait pas été un geste de tendresse. Lise était pâle comme du plâtre. Et de son torse jusqu'à sa cuisse, sa combinaison et les fils de cuivre avaient été déchirés.

— Non... murmura-t-il.

Elle se jeta sur lui et il se débattit de toutes ses forces pendant qu'elle essayait d'arracher sa protection. Les autres soldats accoururent, comprenant ce qu'il se passait, et saisirent leur officière par les bras pour la maintenir immobile. Elle se tortilla, battit des pieds, mais ils la tenaient. Stéphane, lui, hoquetait de douleur et de surprise.

Il se laissa tomber contre le mur et prit sa tête dans ses bras. Les deux autres soldats, eux, attendaient des directives.

— Monsieur, c'est à vous de nous dire quoi faire !

« C'est pas moi le militaire ! » voulut-il rétorquer.

Puis il se rappela que c'était bien le problème. Ils n'avaient pas confiance en lui mais n'avaient pas le choix, car l'État-major l'avait désigné, comme guide de l'opération. Même s'il n'avait presque aucune expérience. Juste sa connaissance de ce qu'ils allaient affronter. C'était bien maigre. Mais Lise était devenue une créature. Le fil de soie s'était insinué dans son corps et avait encerclé sa moelle épinière, comme une toile d'araignée. Le cartilage se solidifierait peu à peu jusqu'à ce qu'il soit impossible de le retirer sans détruire ses fonctions vitales. En attendant, sa conscience naviguait dans un espace obscur où elle voyait le monde et entendait les cris des autres humains pris au piège.

Il sut alors ce qu'il devait faire. Désignant l'un des soldats, il lui ordonna de venir.

— Menottez-la quelque part, dit-il à l'autre. Qu'elle ne puisse surtout pas s'extirper. On peut encore la ramener parmi nous.

Le premier soldat se tenait devant lui.

— Comment vous vous appelez ? demanda-t-il.

— Jane Kim, répondit l'intéressée. Soldate.

Stéphane observa son visage à travers les masques. Sa peau était diaphane et ses yeux bridés. Malgré la terreur et le froid qui les envahissaient tous, elle s'efforçait de ne montrer aucun signe de peur. Mais Stéphane pouvait la voir dans ses yeux, dans ses prunelles qui s'agitaient, comme si elle se retenait de pleurer. Il connaissait ça.

— Tenez-moi bien fermement par la taille. Empêchez-moi de bouger.

Elle s'exécuta, sans chercher à comprendre.

— Dans une minute, continua Stéphane, remettez mon casque en place. Pas avant.

— Qu'est-ce que vous comptez faire, monsieur ?

Stéphane se força à sourire, mais ne parvint qu'à faire une grimace peu rassurante.

— Je dois vérifier quelque chose, répondit-il.

Puis il défit les accroches du haut de sa combinaison, et le retira.

— Monsieur !

— Ne vous inquiétez pas. Tout va bien se passer pour moi. Ce n'est pas la première fois que ça m'arrive.

Il resta ainsi pendant une minute. C'était presque comique. Derrière eux, l'autre soldat avait récupéré des menottes dans son sac à dos et avait accroché Lise par le poignet à un radiateur. Stéphane la regarda avec tristesse. Mais il faisait ça pour elle. Puis il sentit un

fil de soie lui transpercer le dos et empoigner ses chairs. Il serra les dents, et tomba dans le grand espace vide sombre et clair à la fois.

Ce lieu ne lui avait pas manqué. La sensation de flotter dans les airs, un peu plus. Mais la souffrance dans son dos était revenue de plus belle. Et cette fois-ci, il ne savait pas s'il en réchapperait. Mais il n'avait pas le temps de tergiverser. Il n'avait qu'une minute avant de revenir parmi les vivants – il fallait qu'il agisse vite.

Alors il fit ce qu'il avait fait, sans s'en rendre compte, la première fois qu'il était venu ici. Il se concentra sur les questions qu'il avait, et attendit la sphère bleue. Cette dernière ne manqua pas d'arriver à sa rencontre. Une fois encore, il la toucha et il lui sembla qu'il entrait en son sein. Il sentit une

puissante chaleur irradier son corps, si agréable qu'elle contrebalançait presque sa douleur. Il ne se déconcentra pas pour autant.

Il ouvrit grand les yeux quand il eut tout compris. Il ne savait pourquoi « elle » lui transmettait ces informations. Sans doute ne faisait-elle pas exprès. Il voyait que, par rapport aux humains, elle était bien plus instinctive, bien moins réfléchie. C'était pour ça qu'elle leur avait laissé tout l'espace nécessaire pour venir à elle.

Elle était terrifiée. C'est ce qui le surprit le plus. Terrifiée comme un humain qui croise une araignée qu'il sait venimeuse. Et elle faisait tout pour l'écraser ou la chasser avant d'être mordue. Elle n'avait pas le choix. Mais en donnant à l'araignée le choix de lire ses pensées et d'observer ses points faibles, elle lui avait ouvert sa porte.

Stéphane se réveilla en respirant à grosses goulées. Jane Kim avait refixé le haut de sa combinaison sur sa tête. Il fut pris d'une puissante quinte de toux et un mince filet de sang s'écrasa contre le verre de son masque. Il aurait aimé pouvoir l'enlever afin d'effacer la trace. Les deux soldats le regardaient. La curiosité et l'appréhension se lisaient dans leurs yeux.

— Vous allez bien, monsieur ?

Stéphane comprit qu'il était encore livide. Il calma sa respiration et leur répondit par l'affirmative.

— C'est bon... murmura-t-il.

Devant leur incompréhension, il précisa :

— Je sais comment en finir. J'ai tout compris.

À vrai dire, il n'avait pas *tout* compris. Mais il en avait beaucoup vu et pouvait déduire.

— Tous les fils de soie, dit-il. Ils sont connectés à une seule chose. Une conscience.

Il se leva avec difficulté, et regarda derrière lui. Le silence était revenu.

— Elle vient sur Terre et se connecte, avec ses fils, à tout ce qui est vivant dans un rayon de plusieurs milliers de kilomètres. C'est pour ça qu'elle s'arrête à l'Europe. Elle ne peut pas passer l'eau, et elle ne peut pas s'étendre à l'infini non plus. Le rayonnement en lui-même ne fait rien, c'est juste ce qui lui permet de « voir » et de « sentir ». Les choses qui nous poursuivent, elle les appelle ses sentinelles. Mais c'est sa nourriture. On est sa nourriture. Elle pompe l'énergie de tout ce qui est vivant jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. Elle collecte toute cette énergie et la transforme en un carburant. D'abord elle en utilise

une partie pour contrôler ses sentinelles. Puis quand elle a tout pris, elle s'en sert pour repartir.

Les deux soldats le regardèrent, effarés.

— On est de la nourriture ?

Stéphane acquiesça. Lui aussi tremblait un peu. Il jeta un œil derrière Jane et considéra Lise, ou la créature qui avait pris sa place, enchaînée à un radiateur mural. Son cœur se serra. Il devait faire vite. Aussi il conclut :

— Bref, je sais où elle est. Et on peut la tuer.

Ça lui paraissait clair. Les deux soldats hochèrent la tête. Ils avaient confiance. Parfait. Il allait en avoir besoin. Il avait peur, mais son esprit n'avait jamais été aussi lucide.

La luminescence bleutée se maintenait tout le long du couloir. Elle créait une ambiance à la fois tamisée et anxiogène. Stéphane sentait son sang battre contre

ses tempes. Il avait mal au dos, et mal à la tête. Le réveil avait été brutal.

Il savait exactement où aller. C'était un immeuble haussmannien mais il avait été rénové et agrandi. Ils sortirent de l'appartement où ils avaient atterri et se retrouvèrent devant un nouvel escalier. Ils furent accueillis par un duo de créatures. Stéphane tressaillit et sauta en arrière, protégé par les deux soldats. Ces derniers abattirent les créatures de deux coups de feu bien placés. Stéphane souffla.

— Merci, dit-il avant de reprendre la marche.

Ils montèrent l'escalier et s'arrêtèrent à l'étage du dessus. Le quatrième. Il n'y avait qu'une seule porte. Elle était ouverte. Ils la franchirent. Tout était de plus en plus bleu, au point où ils ne distinguaient plus aucune autre couleur. Tout n'était que nuances de bleu. L'appartement était rempli de poussière en

suspension. Stéphane lui-même se sentit plus léger d'un coup. Quelque chose ici jouait avec le champ de pesanteur.

Jane s'avança dans le couloir de l'appartement. Ses bottes grinçaient sur le parquet. Elle avançait lentement, arme levée, regardant dans toutes les directions. Elle arriva au bout du couloir, pencha la tête dans ce qui devait être le salon. Puis leva une main et fit signe aux deux autres qu'ils pouvaient avancer. Ils la suivirent.

Le salon était une vaste pièce meublée. Un lustre trônait au centre, sur un tapis. Il était tombé du plafond, répandant autour de lui mille morceaux de verre brisé. Il y avait trois portes. L'une d'elles était à moitié ouverte. La lumière venait de là. Elle était presque aveuglante, et se répandait tout autour comme une moisissure. Ce n'était ni normal ni naturel.

Jane, toujours en tête, se rapprocha. Stéphane retint son souffle au moment où elle passa la tête dans l'entrebâillement. Elle resta immobile pendant quelques secondes... puis bascula. Il y eut un son strident. Elle se retrouva à nouveau debout, irradiée par la lumière, figée dans une position étrange. Sa tête se tourna vers eux. Il n'y avait plus de masque. Ni de visage non plus. Même les os du crâne avaient brûlé. La lumière s'intensifia, ainsi que le son. Puis, comme traversée de part en part, Jane fut désintégrée par les rayons lumineux. Un torrent de lumière s'était déversé sur elle. Stéphane déglutit et fit un pas en arrière. Il vit que l'autre soldat était tombé à la renverse. Ils venaient de perdre une personne de plus. Et la *chose* là-dedans avait un système de défense.

Des bruits venant de l'extérieur de l'appartement les rappelèrent à leurs sens. Des bruits de pas qui

montaient, nombreux, l'escalier de l'immeuble. Les créatures étaient parvenues à entrer. Stéphane devina qu'elles avaient dû se hisser sur les fils de soie, puis enfoncer une fenêtre.

Le soldat survivant était tétanisé.

— C'est quoi votre nom ? demanda Stéphane.

— Lambert, répondit l'intéressé. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Barricadez la porte !

Son compagnon d'infortune s'exécuta. Il attrapa l'armoire la plus proche de la porte et la fit s'écrouler devant. Puis il se laissa tomber contre elle, le regard vide.

Stéphane le considéra. Il était tout seul. Derrière la porte, les créatures frappaient déjà. La sphère bleue avait un moyen de le contrer. Il ne pouvait pas la

détruire simplement en tirant dessus. Elle était organique. Pas invincible. Mais inaccessible.

Une fumée grisâtre flottait dans la pièce, de même que des lambeaux de caoutchouc. Les morceaux de peau qui avaient survécu étaient retombés au sol, l'éclaboussant d'hémoglobine. Il ne restait rien d'autre de la pauvre Jane.

Mais elle n'était pas morte en un seul coup. Stéphane le réalisa alors. Il avait fallu plusieurs secondes à la *chose* pour détruire la soldate. Ce qui signifiait qu'il disposerait d'un répit de quelques secondes pour l'atteindre. Peut-être même un peu plus, s'il s'y prenait comme il fallait. Il souffla. Il faisait ça pour lui. Et pour Lise. Et pour un peu tout le monde, à bien y réfléchir. Mais rien n'était désintéressé. Il allait s'attaquer à une autre créature vivante. Il ne savait pas s'il pouvait la raisonner mais

il n'en avait pas le temps. Et il se dit que les abeilles ne cherchaient pas à raisonner les humains quand ils les attaquaient sans savoir. Elles piquaient. Leur dard s'arrachait, ainsi que leur abdomen, et cela les tuait. Cette *chose* était un humain, et lui était une abeille. Il n'avait pas à chercher plus loin.

Il posa son sac à dos au sol et l'ouvrit. Il fouilla dedans quelques instants, en sortit son ample sac hermétique. Puis se dirigea vers le dénommé Lambert et claqua des doigts pour attirer son attention.

— Levez-vous.

Le soldat obéit et Stéphane désigna l'armoire.

— Aidez-moi à l'écarter de la porte.

Il s'attendait à une protestation mais le soldat ne dit rien et se contenta de faire ce qu'on lui disait. À deux, ils hissèrent le meuble et le déplacèrent de quelques mètres. La porte allait s'ouvrir d'un instant à l'autre.

Stéphane ordonna au soldat de rester en retrait pour ne pas attirer les créatures. C'était à lui de faire le travail et il s'en acquitterait sans rechigner.

La porte céda et les créatures entrèrent, innombrables, dans la pièce, l'envahissant comme une vague meurtrière. Elles ne portaient aucune arme. Stéphane se laissa submerger puis poussa de toutes ses forces, se dirigeant à peu près dans cette masse qui cherchait à le saisir de toute part. Il attrapa sa batterie au lithium et la décrocha de son câble. Il sentit un picotement. Le champ électrique venait de céder. Il était vulnérable aux fils de soie.

Tant pis. Il poussa. Encore. Il put voir la porte. Il était entré dans la pièce. Il ne voyait presque plus rien tant la lumière était puissante. Serrant le sac hermétique de toutes ses forces, il le dressa devant lui, poussa les créatures. Quand il sentit ses jambes brûler

au point de lui arracher un cri, il sut qu'il était arrivé. Alors il déploya le sac et sauta en avant pour y piéger la *chose*.

Il eut le temps de voir une sphère bleue d'un mètre disparaître dessous. Puis il se saisit de la batterie et la brancha au câble relié au sac. Les fils de cuivre firent leur office, il entendit un léger grésillement. Son torse le brûlait. Ses mains aussi. Puis ce fut tout son corps. *Elle* se débattait. *Elle* avait compris ce qu'il se passait et ne se laissait pas faire.

La douleur s'intensifia. Stéphane hurla de plus belle. La douleur était insoutenable. Il commençait à perdre conscience. Un nouveau fil de soie lui avait percé le dos. Il devait tenir. D'autres fils de soie l'assaillirent. Ils transperçaient sa combinaison, entraient dans son corps sans logique. *Elle* convulsait. Tremblait. Secouait le sac de toutes ses forces. Mais Stéphane

tenait bon. Les créatures l'attaquaient. Elles arrachaient sa peau. Il avait mal. Horriblement mal. Mais il tint bon.

Le son strident était revenu. Il le percevait, à l'intérieur du sac. Le sac fumait. Des déchirures étaient apparues. Stéphane parvint à entrouvrir les yeux quelques secondes. Les fils de cuivre étaient encore entiers. Il serrait la sphère dans ses bras de toutes ses forces. Il ouvrit à nouveau les yeux. Il n'entendait plus rien. Il était à moitié dans le monde réel, à moitié dans l'espace sombre et clair. Il *la* voyait. Il entendait ses pensées.

Stop.

Peur.

Fuir.

D'autres.

Au-dessus de lui, Stéphane vit le ciel apparaître. Les étoiles, les constellations. C'était la nuit. Et dans la nuit, d'autres lumières approchaient, plus fortes que celles des étoiles.

Arrivent.

Fuir.

Fuir.

Fuir.

Tout autour, les créatures relâchèrent leur étreinte. Elles restèrent debout encore un instant, hagardes. Puis elles s'écroulèrent au sol. On avait coupé les fils des marionnettes. La sphère continuait de trembler. Il vit qu'il ne la serrait plus. Il était revenu dans le monde réel. Il tomba lui aussi et le sac hermétique roula au sol. Puis il trembla. Et il lui sembla que c'était tout l'immeuble qui tremblait.

Sa dernière pensée. *Fuir*. Stéphane savait comment elle s'y prendrait. Il l'avait vu. Il trouva la force de se lever et quitta la pièce en courant.

Il retourna dans le salon. Chercha Lambert des yeux. Il ne le trouva pas. Des lambeaux de combinaison traînaient un peu partout. Il vit aussi des débris noirs. Ce qu'il restait de la batterie au lithium. Combien de temps avait-il serré la sphère dans ses bras ? Il continua à observer puis le vit enfin.

Le soldat gisait dans les restes de sa combinaison. Il était mort. Écorché vif par les créatures devenues folles sous son impulsion. Les secousses redoublèrent et Stéphane quitta l'appartement. Tout comme Jane, ce soldat l'avait simplement suivi. Il lui avait fait confiance. Et il s'était sacrifié pour lui permettre d'accomplir sa mission. Mais lui, contre toutes attentes, une nouvelle fois, avait survécu. Lui qui

n'était pas un militaire. Lui qui devait être protégé. Lui qui n'avait dû sa présence dans tout ça qu'au hasard de sa rencontre avec un général.

Il sortit de l'appartement, descendit d'un étage, revint dans celui par lequel ils étaient entrés. Il trouva Lise, toujours menottée. Il s'accroupit à son chevet, consumé par la terreur. Manqua de crier quand enfin elle reprit conscience.

— Qu'est-ce que...

Elle revenait à ses sens. Mais pas assez vite. Stéphane le savait.

— On doit sortir d'ici.

Il tenta de retirer la menotte. Mais il n'y arrivait pas. Il s'énervait sur le mécanisme sans parvenir à le débloquer.

Tant pis.

Il chercha autour de lui, trouva le fusil d'assaut, le leva sur le métal, pressa la détente. Surpris par le recul, il tomba en arrière. Quand il se releva, sonné, il vit que le métal s'était brisé. Lise était libre. Sa main était en miettes, à moitié explosée. Mais elle était libre.

Il lui saisit la main, l'aida à se lever, la soutint pour qu'elle puisse marcher.

— Sommeil...

Il s'efforça de ne pas l'écouter. Ils devaient sortir d'ici. Le sol tremblait tellement qu'il avait du mal à distinguer la fenêtre. Il ne savait plus où était le grappin. Tant pis. Il serra Lise de toutes les forces qui lui restaient pour ne pas la lâcher, monta sur le rebord de la fenêtre, et sauta dans le vide.

Les corps amortirent sa chute et il dévala la pente. Un tapis mou avait été formé par les cadavres qui

refroidissaient. Ils avaient retrouvé leur couleur humaine. Stéphane et Lise roulèrent jusqu'au bas de la route. Le dos de Stéphane heurta un grillage et lui arracha un cri de douleur. Mais la douleur lui rappelait qu'il était vivant. Il releva la tête et vit tout l'immeuble qui tremblait sur ses fondations. Puis, soudain, les fenêtres se brisèrent toutes à l'unisson, et la lumière en sortit de toutes parts en un rayon meurtrier. Le souffle propulsa les corps dans les airs, et ces corps retombèrent en bas de la montagne de fils de soie, qui, elle, commençait à fondre. Le bruit était assourdissant. Stéphane avait l'impression d'être à dix mètres d'une explosion nucléaire. Il continuait à serrer Lise.

Il se sentit plongé dans un bain visqueux, un bain de pus et de chair. Les fils de soie étaient en train de se liquéfier.

Puis il y eut une nouvelle explosion, gigantesque, qui détruisit tout l'immeuble. Tout fut vaporisé, et la poussière retomba en une pluie. Au milieu du cratère, la sphère bleue resta d'abord immobile. Elle formait un nuage de fumée en dessous d'elle. Puis elle s'éleva, de plus en plus vite. Elle s'arracha à la gravité de la Terre, s'aidant de toute l'énergie qu'elle avait passé cinq ans à accumuler. Stéphane ferma les yeux, serra les paupières. Le visage de Lise contre le sien. Front contre front.

La sphère s'éloigna dans l'immensité du ciel nocturne. Elle ne fut bientôt plus qu'un point, à peine plus brillant que les autres. La marée des fils de soie se dissipa, libérant un sol depuis longtemps emprisonné sous elle. Stéphane sentit la chaleur de la joue de Lise contre la sienne. Et la froideur de l'asphalte contre l'autre. Il rouvrit les yeux.

Antonin Guirette - L'Araignée

Tout avait disparu.

Épilogue

Les secours mirent près de vingt-quatre heures à les retrouver. Les autorités avaient été informées que le rayonnement avait disparu au bout d'environ deux heures. Puis les premiers drones de reconnaissance avaient décollé pour vérifier que l'électronique passait de nouveau, et que l'air était respirable. Alors seulement, les premiers humains avaient été envoyés.

Stéphane ne fut pas informé du sort des autres membres de la dernière expédition. Il ne sut que longtemps après que tous ceux qui avaient marché sur la terre ferme étaient morts, faute d'avoir été retrouvés à temps. Lise et lui étaient des miraculés. Encore une fois.

Dès qu'il avait été de nouveau en état de marcher, il s'était efforcé de créer du feu avec tous les matériaux

qui lui étaient tombés sous la main. La fumée avait attiré les premiers drones, puis avait permis de les localiser aux premiers hélicoptères.

Ils étaient deux. Ils étaient revenus. Ils étaient en vie.

Au cours de la première semaine de leur convalescence, on ne leur demanda rien. Au cours de la deuxième semaine, on installa la télévision dans leur chambre d'hôpital.

La France avait annoncé en grandes pompes que la mission menée sur son sol avait permis la destruction du « rayonnement », et la réouverture de l'Europe. L'abnégation des soldats, qui avaient affronté le danger au péril de leur vie, était à saluer. Les visages de Stéphane et de Lise, les deux derniers survivants, circulaient en boucle. Il trouvait assez étrange de se voir lui-même à la télévision. Surtout qu'il n'était

toujours pas capable de se lever pour se regarder dans un miroir.

Au cours de la troisième semaine, les médecins lui annoncèrent qu'il ne serait pas capable de remarcher. Les fils de soie avaient fait des dégâts partout dans son corps. Il serait paraplégique à vie. La rançon du succès.

La quatrième semaine fut celle des premières questions. Les politiques et les militaires se succédèrent devant eux pour leur demander un compte-rendu détaillé de ce qu'ils avaient vu. Seul Stéphane était en mesure de répondre. Il expliqua la sphère bleue, la lumière, l'appartement, le sac hermétique, Jane, Lambert, et les autres sphères qui arrivaient.

D'autres.

Arrivent.

Ses récits étaient décousus au début, et il lui fallut s'entraîner pour les rendre plus cohérents. Cela se fit avec les jours. Quand on répétait dix fois la même histoire, on finissait par s'améliorer.

La cinquième semaine fut celle des décorations. Quand, enfin, lui et Lise furent en mesure de quitter leurs lits, ils furent amenés devant des tribunes et des milliers de spectateurs, applaudissant à tout rompre, criant, les adulant. Stéphane souriait. C'était agréable d'être aimé du monde entier. Même si tout cela lui apparaissait un peu lointain, après ce qu'il avait vécu.

Un an passa. L'Europe fut repeuplée. Les survivants rentrèrent chez eux. Tout était vide, en piètre état, à reconstruire. Appauvri. Mais c'était tout de même

chez eux, et c'était ça qui comptait. Beaucoup s'étaient bercés d'illusions en imaginant que c'était possible. C'étaient les autres qui étaient les plus heureux maintenant, ceux qui n'y avaient pas cru.

Stéphane et Lise avaient été libérés de leurs obligations au bout de six mois. Stéphane ne pouvait pas retourner à Hyères. Le bombardement avait bien eu lieu, et le gaz y avait détruit toute vie. La ville était maintenue en quarantaine. Le général Lefebvre se débrouilla pour mettre à leur disposition une maison, au bord de l'océan Atlantique. C'était une maison ancienne, réaménagée et repeinte à neuf, en bleu et en blanc. Ils y avaient installé des meubles en bois et y avaient commencé une nouvelle vie.

L'électricité et l'eau potable arrivèrent. Leurs voisins avaient tous passé au moins un an en Guyane. En revenant, ils avaient d'abord contribué à enterrer les

millions de morts. Puis beaucoup avaient décidé de rejoindre les côtes, plus faciles à approvisionner dans un premier temps.

Comme chaque jour, au matin, Stéphane se hissa hors de son lit et s'installa dans son fauteuil roulant. Il avala ses pilules et supporta son mal de dos, comme un rappel de tout ce qu'il avait enduré. Il regarda l'autre côté du lit. Lise, comme chaque jour, s'était réveillée en premier. Elle n'avait pas cessé d'être matinale.

La porte d'entrée était ouverte. Lise était sur le seuil et regardait la mer. Debout, les bras sur la rambarde. Il la rejoignit et lui prit la main. Ils se regardèrent et échangèrent un baiser.

D'autres sphères allaient venir. Dans un jour, dans un an, dans un siècle ? Impossible de le savoir.

Antonin Guirette - L'Araignée

Peut-être seraient-ils au mauvais endroit. Peut-être devraient-ils repartir en première ligne. Dans tous les cas, ils seraient prêts.

Ce soleil levant qu'ils contemplaient, ils le contemplaient depuis un sol dont ils avaient longtemps été privés.

Comme chaque jour, au matin, Stéphane pleura un peu.

Il était bien. Il était chez lui.

FIN.